



HAL
open science

**Regarder le mouvement des Mères de la Place de Mai,
en Argentine : une dynamique de représentation par la
médiation du corps : à travers l'étude des Lettres à une
disparue, de Véronique Massenot (1998) et d'une
situation d'enquête menée par l'anthropologue et artiste
Alice Verstraeten (2003-2013)**

Alix Douillet

► **To cite this version:**

Alix Douillet. Regarder le mouvement des Mères de la Place de Mai, en Argentine : une dynamique de représentation par la médiation du corps : à travers l'étude des Lettres à une disparue, de Véronique Massenot (1998) et d'une situation d'enquête menée par l'anthropologue et artiste Alice Verstraeten (2003-2013). Sciences de l'information et de la communication. 2019. dumas-02569335

HAL Id: dumas-02569335

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02569335>

Submitted on 11 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Master professionnel

Mention : Information et communication

Spécialité : Communication Management et culture

Option : Magistère, management et culture

Regarder le mouvement des Mères de la Place de Mai, en Argentine : une dynamique de représentation par la médiation du corps

À travers l'étude des *Lettres à une disparue*, de Véronique Massenot (1998) et d'une situation d'enquête menée par l'anthropologue et artiste Alice Verstraeten (2003-2013)

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Laura Verquere

Nom, prénom : DOUILLET Alix

Promotion : 2018-2019

Soutenu le : 25/11/2019

Mention du mémoire : Très bien

REMERCIEMENTS

« *Laisse couler le torrent de tes larmes, de jour comme de nuit, muraille de la fille de Sion ;
ne t'accorde aucun répit, que tes pleurs ne tarissent pas !* » *Lamentations, 2, 18*

A ma mère, Véronique

A mes grands frères, Pierre et Charles, à un autre petit frère, Gaspard, « *aparicion con vida* »



Peinture murale commémorative. Photo (c) Nazza Stencil

Je tiens à adresser tous mes remerciements :

A ma tutrice, Laura Verquere, pour ses conseils précieux tout au long de cette année de recherche. Par ses encouragements, sa grande disponibilité, j'ai pu avancer aussi bien dans mon mémoire que dans l'élaboration d'un nouveau projet de recherche.

A ma professeure Joëlle Le Marec, pour son accompagnement, sa gentillesse, et son ouverture scientifique et humaine.

A ma famille, à Marie et à Victoire, pour leur écoute et leur soutien constant au quotidien.

A Véronique Massenot, pour sa disponibilité et son enthousiasme.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	2
SOMMAIRE	3
INTRODUCTION.....	5
CHAPITRE I LA LAMENTATION PUBLIQUE DES MERES FACE A LA DISPARITION FORCEE, UNE DYNAMIQUE DE REPRESENTATION PAR LA MEDIATION DU CORPS	14
I. Face à la disparition forcée, se rendre présent(e)s par la médiation du corps.....	15
A. La représentation par le corps, ou comment manifester le réel face à sa négation....	15
B. Un rituel inédit : la lamentation sur le corps absent	17
C. Représenter les personnes disparues par la médiation de l’image, pour la mémoire, la vérité et la justice	22
II. La lutte des mères, ou la mise en scène d’un pathos face à des regards multiples	28
A. Les folles de Mai, entre pathos et logos	29
B. Des mères de famille en politique : de la sphère privée à la sphère publique	32
C. Des Mères en deuil, ou en refus de deuil ?.....	34
CHAPITRE II : UN DEPLACEMENT DU REGARD : PARTAGER L’APPEL INTIME DES MERES PAR LA MEDIATION DE LA REPRESENTATION	41
I. Partager l’enquête impossible des Mères sur les traces des disparus	41
A. Enquêter sur les traces des Mères, ou la mise en œuvre du paradigme indiciaire....	41
B. Avec les Mères, se heurter au mur de la disparition forcée.....	42
II. Faire trace avec les Mères, « signes-traces » de la disparition	46
A. Une étude anthropologique sur le paradigme indiciaire créé par les survivants	46
B. Faire trace avec les Mères par le témoignage	48
C. <i>Lettres à une disparue</i> , une fiction-enquête en forme de ronde intime	49
D. Entendre et transmettre l’appel intime des Mères par l’écriture.....	50
III. Ecrire et témoigner sous un regard	52
A. Avec les Mères, lutter sous le regard des disparus... ..	52
B. Un regard de compassion ?.....	55
CHAPITRE III FAIRE CORPS AVEC LES MERES POUR TRANSMETTRE LA MEMOIRE DE LA LUTTE.....	58
I. Figurer les Mères pour permettre leur « apparition » en vie	59
A. Déconstruire la figure des Mères pour expliquer le mouvement par des causes.....	59

B.	Comprendre l'expérience des Mères par le sensible et la figuration.....	60
C.	Figurer l'apparition en vie des Mères	62
II.	Figurer des corps personnels, unissant l'intime et le collectif.....	69
A.	Des Mères vulnérables et viriles.....	69
B.	Des Mères en deuil et en refus de deuil : exposer les nuances d'une blessure intime et collective	70
C.	Figurer les liens pour panser un « corps social » blessé	72
III.	Protéger la disparition et transmettre l'apparition en vie	75
A.	Des écrans de protection pour la lamentation des Mères.....	75
B.	La pudeur du dispositif.....	76
C.	Une lamentation intime et collective...en classe ?.....	78
	CONCLUSION	80
	BIBLIOGRAPHIE	83
	ANNEXES	i

INTRODUCTION

Jeudi 15 h, Place de Mai, Buenos Aires - Des femmes, rassemblées sur la place, voilées d'un même foulard blanc, circulent. Elles s'agrippent à des images, des photographies de leurs enfants, de leurs petits-enfants disparus. Elles exhibent des pancartes qui réclament l'« aparición con vida de los detenidos », « l'apparition en vie des détenus ». Elles lancent un appel face au silence, une question exigeant une réponse « ¿ Donde están los centenares de bebés nacidos en cautiverio ? », « 30 000 detenidos, desaparecidos. Presentes ». Ce sont les Mères et Grands-mères de la place de Mai. Chaque jeudi à 15h, depuis le 30 avril 1977¹, elles se rassemblent inlassablement en face du palais présidentiel, pour réclamer « vérité, mémoire et justice » sur le sort de leurs enfants et petits-enfants, disparus lors de la dictature militaire qui sévit en Argentine de 1976 à 1983. Par la pratique de la « disparition forcée », ce régime élimina environ 30 000 opposants politiques – étudiants, artistes, intellectuels, guérilleros guévaristes ou péronistes, théologiens de la libération, indigènes, ouvriers syndicalisés-, mais aussi environ 500 bébés, nés dans les camps ou enlevés, et qui furent appropriés par des couples stériles proches du régime. Les opposants, quant à eux sont enlevés, séquestrés dans des camps, torturés, puis pour la plupart assassinés. Cette pratique totalitaire est accompagnée d'une politique de désinformation, qui prive les familles de la vérité sur le sort des disparus. N'étant jamais reconnus, ni comme prisonniers, ni comme morts, leur existence est niée, leur identité détruite, et le crime impuni. Le mouvement des Mères, depuis 42 ans, poursuit sa lutte pour la mémoire, la vérité et la justice, et sur la Place de Mai, chaque jeudi, « *elles tournent encore* »².

Ces images, ce récit des Mères, de leurs rondes incessantes Place de Mai, de leur lutte pour retrouver leurs enfants ou petits-enfants disparus, de nombreux médias les ont rapportés. Les Mères ont fait l'objet d'enquêtes multiples, faisant d'elles le mouvement féminin le plus étudié ces trente dernières années³. Elles ont été interviewées, photographiées par des journalistes⁴,

¹ A cette date, 14 femmes en quête de disparus mènent pour la première fois une action collective, l'envoi d'une lettre au dictateur Vidéla. Cette date sera ensuite choisie rétrospectivement comme la date de fondation du mouvement.

² « Place de Mai, les Mères tournent encore », Extrait d'un article du Journal L'humanité, 4.08.2011.

³ BORLAND, Elisabeth, 2006

⁴ Pour voir un exemple d'un album de photographies réalisé pour les 30 ans des Grands-Mères voir Alejandro Reynoso *Abuelas de Plaza de Mayo Photographs of 30 Years in Struggle*

mais aussi représentées par des artistes, au cinéma⁵, en musique,⁶ au théâtre⁷, en poésie ou en littérature. Elles ont été récompensées dans leur lutte par de nombreux prix, dont des prix Nobel de la Paix.⁸Le mouvement a bénéficié d'une visibilité importante et d'une grande reconnaissance à l'international. Plus que d'autres organisations politiques luttant contre la disparition forcée⁹, elles ont été entendues et relayées dans les médias, ébranlant l'opinion¹⁰. Ce mouvement a été solidaire d'autres mères dans le monde, confrontées elles aussi à l'épreuve de la disparition, initiant d'autres mouvements de revendications similaires. Ainsi, Wadad Halwani, présidente du Comité des familles de personnes disparues ou kidnappées lors de la guerre civile au Liban, se dit « inspirée par les Mères de la place de Mai, qui, en Argentine, nous ont précédé dans notre lutte. »¹¹. Au moment de la seconde guerre du Golfe, à Washington, quelques mères de soldats faisaient, elles-aussi une ronde, avec des foulards blancs sur la tête, et des photos de leurs enfants, pour « dire non à la guerre ».¹²

C'est tout à la fois cette présence médiatique des Mères et ce foisonnement de représentations de leur mouvement, en particulier sous des formes culturelles et artistiques, qui nous a interpellés. Elles participent de la reconnaissance d'un mouvement qui n'a eu de cesse de s'exprimer depuis 42 ans, sans obtenir totalement « gain de cause ». Sous des formes à la fois similaires et différentes des débuts de leur lutte, les Mères expriment encore leurs revendications de vérité, de mémoire et de justice face à la négation, totale ou partielle, de la disparition forcée par le(s) pouvoir(s) en place depuis la fin de la dictature en 1983. Les Grands-mères, qui recherchent leurs petits-enfants, en ont retrouvé plus de 119 et continuent leurs recherches. Avec les différentes associations de Mères,¹³ et en particulier les Mères de la Place

5 1985 *La Historia oficial* de Luis Puenzo, 1989 *La amiga* de Jeanine Meerapfel, 1990 *Tango de las madres locas* de Carlos Cano

6 1987, *Mothers of the Disappeared*, in *The Joshua Tree* de U2, ; 1983, *Revolucion*, Balavoine

7 *Trees are made of blood*, comédie musicale britannique, par Amy Draper, Paul Jenkins and Darren Clark, 2015

8 Pour le mouvement des Grands-mères de la Place de Mai, 5 prix Nobel entre 2008 et 2012. Les Mères de la Place de mai, quant à elles, listent sur leur site - dans la version antérieure à 2016 - pas moins de 67 prix nationaux ou internationaux reçus jusqu'en 2011.

9 Les Mères de la Place de Mai ne sont pas les seules associations à se battre contre la disparition forcée en Argentine, ni la seule association de parents de disparus. Elles se battent aux côtés d'associations de défense de droits de l'homme, et d'autres associations de proches comme *Familiares*.

10 En 1978, la ronde des Mères est diffusée à la place d'un match par la télévision hollandaise, lors de la coupe du monde de football de 1978.

11 Cf. *Antigone au pays du Cèdre*, Emmanuel Haddad, Portrait in *La Croix*, 21 janvier 2019

12 Cette anecdote est racontée par une Mère de la Place de Mai à l'anthropologue Alice Verstraeten, qui la rapporte dans son ouvrage *Réinventer la Résistance*. Elle l'avait appris par une journaliste de Washington.

13 Sous le terme de « Mères » nous regroupons les membres de trois associations : Les Mères de la Place de Mai (1977), Les Mères Ligne fondatrice (1986) et les Grands-mères (1977). Par le mot de « mère(s) » ou de « grand-mère(s) » nous désignerons toute(s) femme(s) qui a/ont perdu un (petit)-fils ou une (petite)-fille disparue lors de la dictature, sans forcément appartenir à un collectif.

de Mai, elles continuent leur lutte contre l'impunité et ses déclinaisons.¹⁴ Elles font partie du paysage politique argentin, en étant porteuses de revendications citoyennes.¹⁵ Elles luttent désormais aussi pour la paix, les droits humains, et contre le néolibéralisme en Argentine et à l'international. Nous avons découvert qu'au cœur de cette mobilisation des Mères, et depuis le début du mouvement, la mise en visibilité de leur lutte tient une place essentielle.

Nous nous sommes intéressés à ces pratiques de mises en représentations, à leurs formes et leurs significations, ainsi qu'à leur circulation dans divers champs : les médias, l'art, la littérature pour jeunesse et la recherche universitaire. Par « représentation », nous entendons tout processus et formes qui tendent à rendre manifestes les Mères de la Place de Mai et leur lutte à un public. La représentation peut être envisagée d'abord dans une de ces acceptions classiques¹⁶ comme ce qui rend présent la/les Mères de la place de Mai par la médiation d'une forme culturelle (image, parole, écrit, œuvre d'art), à un public. Cependant elle peut également être comprise comme l'exhibition d'une présence, celle d'une réalité partagée : l'épreuve et la lutte contre la disparition forcée. Or ce sont d'abord les Mères elles-mêmes qui l'expriment collectivement, par la médiation de leur présence physique dans l'espace public – leur corps sur la place de Mai, au départ accompagnés de traces¹⁷ des disparus (photographies, vêtements), ou de toute autre forme symbolique représentant les disparus. Tous les jeudis, elles tournent sur la place, agissent, parlent, crient tout en exhibant foulard blanc, photographies, pancartes, affiches. Elles témoignent auprès des journalistes, des chercheurs. Elles prennent la parole dans les médias, organisent des conférences, des expositions culturelles, créent de nouveaux médias, écrivent et produisent livres et documentaires,¹⁸ se rendent visibles par tous les moyens. Or cette présence des Mères dans l'espace public est ensuite représentée et interprétée par ces journalistes, chercheurs, artistes et écrivains.

A quelles sources communes puisent les représentations des Mères de la Place de Mai afin de parler à l'imagination de ceux qui les contemplent ? « Mères courage », « Antigones », « les

¹⁴ A partir de 1983, les politiques d'autoamnistie, puis à partir de 1986, les politiques de « réconciliation nationale », et de réparations mémorielles ou économiques, poursuivent sous d'autres formes l'impunité, et la négation de la disparition.

¹⁵ Les Mères de la Place de Mai se définissent, sur leur site *madres.org*, comme une « *organisation politique avec un projet national et populaire de Libération* ». Elles portent des revendications sociales, contre le capitalisme, le chômage.

¹⁶ Alex Gagnon, « *Représentation* », dans Anthony Glinoe et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*

¹⁷ Pour Yves Jeanneret, « l'idée-image » de la trace est une notion qui nécessite une prudence réflexive particulière, car il s'agit d'une activité non neutre, impliquant une prise de position herméneutique. Nous expliquerons ce choix dans notre première partie.

¹⁸ *Todos son mis hijos*, 2016, documentaire réalisé entièrement par l'association de Mères de la Place de Mai sur l'histoire de leur mouvement, à travers plus de 25 heures d'entretiens avec les Mères.

Folles », « Les Mères » : autant d'appellations ou d'images qui véhiculent des mythologies et des références communes, tout en exprimant un jugement moral sur leur attitude dans l'espace public. Ces appellations évoquent en particulier des figures de lamentations féminines, ces femmes, ces mères pleurant leur fils défunt. Or ce phénomène est plus qu'un simple thème iconographique chrétien, comme le montre Georges Didi-Huberman, dans un ouvrage récent intitulé « *Ninfa dolorosa* », *Essai sur la mémoire d'un geste*. Dans cette enquête qui étudie la lamentation à travers des images traversant les lieux et les époques, il part du présupposé que « *la lamentation, comme la mort, n'est ni « chrétienne » ni « artistique » en soi*. Elle est un « *fait social total* ». A ce titre, « *elle sait se partager, se décliner, se diffuser, de lieu en lieu et d'époque en époque*¹⁹ ». Il existe en effet une longue tradition de représentations de femmes exprimant « *une plainte, parfois à caractère religieux et rituel, par laquelle on déplore un malheur public ou personnel* ». ²⁰ Ces représentations naissent parfois au cœur d'un rituel humain ou religieux, dans des contextes culturels, historiques et géographiques variés. Ainsi, la plainte, « threnos » pour les grecs, appartient d'abord au rituel funéraire. Elle est représentée dès les époques minoennes et mycéniennes, sur des sarcophages où sont visibles des pleureuses.

Intriguée par la « méthode » de Georges Didi-Huberman et par ce phénomène de la lamentation, nous avons à notre tour mené une enquête, en vue de chercher ce que nous nommions, pour orienter notre exploration, des « Pietà » ou « lamentations » contemporaines. Où naissaient et circulaient des représentations de femmes exprimant leur douleur face à la perte, ou la disparition de leur enfant ? Nous en avons cherché les formes et les images actuelles, à travers des recherches Google, des lectures de revues culturelles, des photographies de reportage, des œuvres d'art contemporaines. Ces recherches s'accompagnèrent d'une prise de connaissance des débats éthiques qui fleurissent autour de certaines images contemporaines, des photographies de guerre en particulier. Identifiées comme des « Pietà », elles le sont parfois hors de toutes considérations sur leur contexte particulier de naissance, de production, et de diffusion. Ces débats mettent au jour la difficulté de ceux qui tentent de représenter, d'étudier, ou de comprendre la douleur de l'autre, et notamment des femmes exprimant une souffrance. Comment la représenter sans la banaliser d'une part, perdue dans le flux des images

¹⁹ Georges Didi-Huberman, *Ninfa dolorosa, Essai sur la mémoire d'un geste*, Art et Artistes Gallimard, mars 2019, p 130.

²⁰ Dictionnaire en ligne le trésor de la Langue française. Voir : <https://www.le-tresor-de-la-langue.fr/definition/lamentation>

médiatiques, sans l'« esthétiser » d'autre part, l'élever au rang « d'icône », de « cliché » ? Comment les représenter sans une forme d'engagement moral ou politique à leur rencontre ? ²¹

Pour comprendre la spécificité du mouvement des Mères de la Place de Mai et de ses mises en représentations, nous ne chercherons pas en quoi elles pourraient correspondre à des critères formels de « lamentations », ou convoquer des « gestes » immémoriaux. D'autant plus que la situation des Mères semblent s'éloigner de la lamentation funèbre par un aspect essentiel : l'absence de corps du défunt, et donc un deuil qualifié d'« impossible ». Nous chercherons davantage à comprendre comment ces représentations naissent d'abord au cœur de cette réalité anthropologique particulière, celle de la disparition forcée, dans un contexte culturel, politique et sociologique donné.

Plus que des formes et des gestes, nous entendrons donc la « lamentation » comme une dynamique de représentation et de regards portés sur l'épreuve de ces mères. En effet, si la lamentation est l'expression d'une plainte liée à une perte, notamment la perte d'un être cher, elle se vit *dans le regard de l'autre*. Or cet autre peut partager ou non la perte, dans le sens de se joindre ou non à la plainte de la/des mère(s). Il peut s'agir d'un proche - un parent, un voisin - ou bien d'une personne éloignée, physiquement ou moralement de l'expérience de la disparition. La lamentation est donc représentation, puisqu'il s'agit de manifester sa plainte face à un autre, de la partager avec lui. Que produit ce partage, cette exposition d'une douleur intime, liée à la disparition ? Qu'elle s'exprime dans un cercle familial, ou publiquement, face à la société, se lamenter signifie s'exposer au regard d'autrui, et donc à des attitudes variées : compassion, pitié, mais aussi jugements, interrogations, curiosité, indifférence. De plus, l'expression de la plainte étant soumise à des normes collectives, culturelles, sociales, elle est contrainte, parfois soupçonnée d'être une « mise en scène ». Ces contradictions sont observables dans le rite funéraire, où il s'agit de « montrer » sa douleur face au corps mort, parfois de manière théâtralisée par la médiation de pleur(euse)s, mais aussi de la cacher, en « faisant son deuil » rapidement. Ces obligations parfois contradictoires sont plus ou moins fortes et varient selon les sociétés, les cultures, les genres. S'exprimer sur la place publique pour les Mères, c'est donc aussi se « mettre en scène », et provoquer en retour une/des représentation(s), négative(s) ou positive(s).

C'est pourquoi dans ce mémoire, nous chercherons à étudier la dynamique de représentation à l'œuvre dans le Mouvement des Mères de la Place de Mai, en partant :

²¹ C'est le questionnement porté par le sociologue Luc Boltanski dans son essai *La Souffrance à distance*

- de l'expérience anthropologique de la disparition forcée telle qu'elle est vécue et exprimée par les Mères, en détaillant les spécificités d'un « rituel » inédit, caractérisé par l'absence de corps et de « défunt », et donc l'impossibilité du deuil et de son expression dans ses formes traditionnelles.

- des spécificités d'un mouvement féminin et argentin, appartenant à un contexte politique – la dictature militaire, puis des formes de démocratie - culturel, et sociologique particulier, producteur de normes collectives, de représentations sociales contradictoires, notamment quant à l'expression publique et féminine du deuil.

- à travers l'étude empirique de deux pratiques de représentations des Mères par des européennes. Elles constituent des tentatives propres à leurs auteures - parmi tant d'autres -, de répondre à l'appel des mères. Mais elles semblent significatives d'un certain type de regard « empathique », qui s'approprie les formes et les dynamiques de représentations que les mères elles-mêmes mobilisent. Il s'agit notamment de la mobilisation de *pratiques esthétiques figuratives* pour tenter de comprendre, d'exprimer et de transmettre l'expérience de la disparition forcée. L'anthropologue, auteure et illustratrice Alice Verstraeten, a rencontré les Mères au cœur de sa recherche universitaire, menée depuis 2003 sur la disparition forcée en Argentine. Elle s'intéresse aux questions de mémoire, de militance pour les droits humains et de résistance. Elle permet l'expression des Mères par la médiation du témoignage et du « portrait de résistance ».²² Elle fait aussi appel à sa propre mère Michèle Lepeer, peintre, pour représenter le mouvement à partir de ses photographies de terrains. Quant à Véronique Massenet, auteure des *Lettres à une disparue*²³, elle fait le choix de la fiction épistolaire pour partager à des enfants l'expérience intime d'une mère à la recherche de sa fille et petite-fille disparue. Il s'agit de son premier roman, écrit en 1998 après avoir écouté un reportage à la radio. Ce roman, constamment réédité depuis et recommandé par l'Education nationale, a fait l'objet 20 ans après sa parution d'une adaptation par son auteure et la comédienne Barbara Moreillon. Les Lettres existent sous deux formes, l'une théâtrale et l'autre en atelier pédagogique dans les collèges.

²² L'ouvrage d'Alice Verstraeten, *Disparition et témoignage, Réinventer la résistance dans l'Argentine des « Mères de la Place de Mai »*, Harmann Editions, Presse de l'Université de Laval 2013, sera notre principal outil d'analyse, ainsi que le site présentant son travail <https://versalice.wixsite.com/alice-verstraeten>.

²³ Véronique Massenet, *Lettres à une disparue*, Le livre de Poche Jeunesse, Hachette Livre, 1998, 2001.

En quoi ces pratiques de représentations constituent-elles des médiations particulières partageant la dynamique de représentation par le corps qui se vit au cœur du Mouvement des Mères de la Place de Mai ?

Envisagées comme « pratiques », nous nous intéresserons particulièrement au processus de naissance et de création des représentations, aux interactions sociales et aux expériences sensibles qu'il entraîne, notamment entre les mères et les acteurs des représentations, aux motivations (volonté d'engagement, désir de participer à la lutte des Mères pour « la justice, la vérité, la mémoire »), aux capacités et tensions anthropologiques qui la sous-tendent (compassion, empathie, mais aussi distance critique, jugement/préjugés, ou encore imagination). Nous étudierons ces pratiques culturelles et symboliques de représentation dans ce qu'elles engagent pour les artistes-enquêteurs vis-à-vis des Mères représentées. Nous apporterons une attention aux cadres d'exposition et aux dispositifs créés par ces représentations. Nous étudierons donc ce qu'Yves Jeanneret nomme la « trivialité » de l'« être culturel » de la Mère de la Place de Mai, c'est-à-dire un « mixte d'objets, de représentations, et de pratiques » qui, par sa circulation créative dans la société, se charge peu à peu de valeur²⁴. Envisagées comme *médiations* au sens de Bernard Lamizet, nous verrons en quoi elles constituent des pratiques sociales qui « *donnent corps à la relation à l'autre et à l'appartenance sociale* »²⁵.

HYPOTHESE 1

Au cœur du mouvement, la dynamique de lamentation publique et collective des Mères expose leurs corps individuel et collectif à de multiples regards. Ces regards donnent naissance à des représentations qui sont autant d'interprétations et de jugements divers de leur présence dans l'espace public.

L'épreuve de la disparition forcée place la représentation au cœur du mouvement des Mères de la Place de Mai. Cette représentation peut être analysée comme une dynamique qui est celle d'un rituel inédit, la lamentation sur le corps absent des disparus. En l'absence du corps, les Mères en recherchent les traces. Elles manifestent aussi sur la Place de Mai leur demande de vérité, de mémoire et de justice, par la médiation de pratiques engageant leur corps, et montrant des traces des disparus. En s'exposant elles-mêmes au regard collectif sur la place, au nom des

²⁴ Yves Jeanneret, *Penser la trivialité. Volume 1, La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Éd. Hermès-Lavoisier, coll. Communication, médiation et construits sociaux, 2008, 266 p.

²⁵ Lamizet, Bernard. « Médiation et signification de l'engagement », *Hermès, La Revue*, vol. 71, no. 1, 2015, pp. 130-136.

disparus invisibles, elles exigent une réponse de la part de leurs spectateurs. Cette présence des corps féminins dans l'espace public est alors soumise au jugement, à la curiosité, à la fascination, à l'admiration ou à l'empathie de ceux qui les regardent. Vues à travers des catégories d'analyses contradictoires, les Mères mettraient en place des discours et des représentations plurielles pour justifier leur lutte. A travers ces pratiques, elles construiraient peu à peu une/des figure(s) de la Mère/des Mères de la Place de Mai.

HYPOTHESE 2

Ces pratiques de représentations constitueraient un regard empathique porté par l'écrivaine et l'anthropologue sur la lamentation des Mères. Elles sont des médiations dans le sens où elles tentent de répondre à l'appel des Mères par le partage de leur lutte, à leur côté ou à leur place. Elles partagent leur lutte en reproduisant ce double mouvement d'enquête sur les traces des disparus et d'exhibition de ces traces. Elles chercheraient moins à expliquer les causes de la mobilisation qu'à la comprendre en permettant l'expression de son vécu, par le témoignage et la figuration.

HYPOTHESE 3

Elles permettraient d'établir, en tant que pratique, et de mettre en scène, en tant qu'esthétique figurative, le lien unissant chaque mère (éprouvant une douleur intime) à un collectif (vu comme un « corps » social). En tant que partages d'expériences sensibles, elles relient chaque mère aux siens disparus, mais aussi à l'ensemble du « corps social » dont font partie les auteures/lecteurs/spectateurs. Elles semblent constituer des médiations «compassionnelles» engageant des acteurs de la représentation dans une chaîne de compréhension, d'incarnation et de transmission de la lutte contre la disparition forcée.

METHODOLOGIE

Chapitre I

Nous nous appuyons sur des analyses anthropologiques, historiques, sociologiques, et politiques du Mouvement des Mères afin de comprendre les mises en représentations des Mères par elles-mêmes, et les différents types de regards qu'elles suscitent. Nous nous appuyerons en partie sur une analyse –non exhaustive- du système de représentation produits par les Mères au cours de leurs rituels Place de Mai, en particulier au début de la lutte, mais aussi aujourd'hui, dans leur communication institutionnelle. La production de signes étant extrêmement abondante et ayant évolué avec le temps, nous avons choisi de nous appuyer sur l'analyse comparée du contenu de sites webs, ceux des deux principales associations de Mères, scindées

en 1986 : d'une part les « Mères de la place de Mai, ligne fondatrice »²⁶ et d'autre part, l'« Association des mères de la place de Mai »²⁷. (ANNEXE 1 et 2) Ces sites constituent des outils de mise en visibilité de leur lutte passée et actuelle, une « vitrine » d'autres formes multiples de mobilisations. Ils constituent un effort pour définir des revendications collectives, parler d'une seule voix et justifier de leur lutte actuelle, et passée. Une comparaison des formes, des évolutions et des contenus inégaux des sites permettra de mettre en avant les divisions qui séparent les deux associations. Ils nous permettront de percevoir la construction d'identités collectives et d'étudier leur rhétorique visuelle.

Chapitre II et III

Nous comparerons la dynamique de mise en représentation mise en place par les Mères elles-mêmes, avec celle de ces représentations : dans les *Lettres à une disparue*, dans les portraits/témoignages d'Alice Verstraeten, exposés dans son livre, sur son site ou en exposition, ainsi que les peintures de sa mère, Michèle Lepeer. Nous nous attacherons à étudier les propriétés sémantiques et sémiologiques, les potentialités visuelles et esthétiques des représentations. Nous verrons en quoi elles relèvent d'une même « esthétique de l'apparition », composant avec des images-traces de l'« apparition en vie » des disparus et des Mères. Elles constituent des formes de mises en abîmes des pratiques de représentations des Mères elles-mêmes.

Nous étudierons d'où naissent et comment sont produites ces représentations, avec quelles motivations, expériences, de la part des artistes-enquêteurs ou des mères. Nous nous appuierons sur des interviews et des articles d'Alice Verstraeten dans lesquels elle rend compte de sa démarche engagée de manière réflexive, ainsi que sur une interview qu'elle a menée avec l'artiste-peintre Michèle Lepeer. Nous avons également réalisé un entretien semi-directif avec l'auteure des *Lettres à une disparue*. (ANNEXE N°9)

²⁶ <http://www.madreslf.com/> et <http://madresfundadoras.blogspot.com/>. La signification du manque d'unité et de clarté dans la communication institutionnelle de cette association sera interrogée dans notre travail.

²⁷ <http://madres.org/> version 2016, et l'ancienne version.

CHAPITRE I LA LAMENTATION PUBLIQUE DES MÈRES FACE À LA DISPARITION FORCÉE, UNE DYNAMIQUE DE REPRÉSENTATION PAR LA MÉDIATION DU CORPS

La disparition forcée fait disparaître les personnes en supprimant leur corps. Devenues invisibles, leur sort est incertain : sont-elles mortes ou vivantes ? Peut-on espérer leur *apparition en vie*²⁸ ? Cette absence des corps, et l'incertitude qui y est liée, est au cœur de l'épreuve de la disparition forcée, dont sont victimes non seulement les disparus, mais aussi leurs proches. Une des premières actions collectives des Mères est la marche Place de Mai, qu'elles n'ont eu de cesse de renouveler chaque jeudi. Cette action nous conduit à adopter une définition de la représentation comme l'« exhibition d'une présence », celle des Mères, et à travers elles, celle des disparus. Sur la Place, elles réclament la présence des personnes disparues, manifestent leur existence, niée par la pratique de la disparition forcée. Elles passent par la médiation du corps : le leur, portant les traces de ceux des disparus. Se faisant, elles se donnent à voir et se soumettent au jugement de la société.

Nous chercherons dans cette première partie à décrire cette dynamique de représentation à l'œuvre dans le Mouvement des Mères de la Place de Mai à travers le prisme de la représentation par la médiation du corps (ou de traces de ce corps). Par la notion de corps, nous entendons d'abord ce qui permet à une personne d'être présente au monde, d'exister. Nous verrons comment cette épreuve de la disparition forcée est affrontée par les Mères dans un rituel inédit se déroulant chaque jeudi Place de Mai. Puis nous verrons que le contexte sociologique, culturel, politique, dans lequel s'expriment celles que l'on nomme des « mères en (refus de) deuil », constituent des normes collectives médiatisant des regards différents portés par la société argentine et internationale sur leur présence physique dans l'espace public.

Nous nous appuyerons pour cela sur l'analyse - non exhaustive - du système de représentation mis en place par les Mères, avec une attention particulière portée à leurs manifestations physiques que sont les jeudis de la Place de Mai. Nous analyserons les sites webs des différentes associations, et la manière dont elles y mettent en scène cette action collective par la médiation du corps.

²⁸ « *Apparición con vida* » fut un des premiers mots d'ordre du Mouvement des Mères et des associations de proche des disparus, en 1978

I. Face à la disparition forcée, se rendre présent(e)s par la médiation du corps

Nous souhaitons revenir dans cette première partie à l'expérience anthropologique que constitue la disparition forcée. Que fait la disparition forcée aux « disparus » et notamment aux corps de ces derniers ? Comment cette disparition est-elle vécue par les proches ? Quelles formes prend la mobilisation collective des Mères, face à cette épreuve ?

A. La représentation par le corps, ou comment manifester le réel face à sa négation

La disparition forcée conduit à une négation du réel par le pouvoir dictatorial, qui passe par la destruction des corps des disparus. Face à cela, les Mères choisissent des formes de lutte qui tendent à manifester la réalité par la médiation du corps.

La dictature de la junte militaire met en place entre 1976 et 1983 une élimination systématique et organisée des opposants « subversifs » par la pratique de la disparition forcée, ce qui constitue un crime contre l'humanité. Les analyses historiques mettent en avant les mécanismes terribles d'une violence qui se cache.²⁹ La junte militaire organisa clandestinement l'enlèvement - souvent de nuit, à bord d'une voiture sans matricule, et le plus possible sans témoins-, la détention dans des camps, puis l'extermination de ses opposants. Au sein de ces camps, les détenus subirent de multiples tortures à la fois physiques, biologiques, sexuelles et psychologiques, qui visaient à la déshumanisation, à la dépersonnalisation. Ultimement, cette dépersonnalisation passait par l'effacement du nom et la destruction des corps des détenus. Une des méthodes d'extermination utilisée par les bourreaux, tristement connue sous le nom de « vol de la mort » planifiait la disparition des corps en jetant les personnes vivantes dans la mer, afin que les corps coulent. D'autres corps sont enterrés de manière anonyme, dans des tombes individuelles portant l'inscription « N.N » (*no name*) ou des fosses communes, ou bien ils sont incinérés. Ces détails sur la disparition des corps, seuls de rares témoins survivants ont pu les exprimer bien après les faits. Par la pratique de la disparition forcée, le réel est en effet nié par sa mise en invisibilité. L'effacement de toute preuve « matérielle » nie l'existence des personnes « disparus » et les faits de la violence, conduisant à l'impunité des bourreaux. Les proches, du fait d'une politique de désinformation maintenant le silence, subissent la torture de l'incertitude, de l'indétermination. Le terme même de « disparu », « desaparecido » en espagnol, est inventé par le dictateur Videla. Quand il déclare en 1979 « *Un disparu n'a pas*

29 Amandine CERUTTI, "Le crime des crimes" : les mécanismes de la disparition forcée sous la dictature civico-militaire argentine", La Clé des Langues [en ligne], Lyon, ENS de LYON/DGESCO (ISSN 2107-7029), mai 2016. Dans sa thèse, elle s'appuie sur des entretiens réalisés avec trois ex-détenus et une des fondatrices des Mères de la Place de Mai, Nora Morales de Cortiñas.

d'entité. Il *n'est ni mort, ni vivant, c'est un disparu... Face à cela, il n'y a rien que nous puissions faire.* », ³⁰ il exprime de manière cynique l'impuissance à laquelle sont réduites les familles face à un proche qualifié de « disparu ». Cette impuissance est exprimée par la négation répétée « ni », « ni ». Videla ne nie pas en tant que telle la disparition, puisqu'il invente lui-même ce terme. Au contraire, il l'affirme : « c'est un disparu ». Il tente de ramener ontologiquement la personne à cette entité indéfinie, indéterminée, floue, située entre deux négations. Ce faisant il suspend le jugement ontologique. Car la disparition est vide et le disparu dans aucun lieu, ni aucun temps. Quelqu'un qui a *peut-être* été mais qui, n'étant plus là, demeurant invisible, n'est « nulle part ». Par la disparition, la personne est comme tuée deux fois : dans son corps, et par la mise en invisibilité de son corps - et de son nom -, ce qui reviendrait, selon Videla, à détruire son (id)entité.

Car comment peut-on prouver la disparition d'un proche ? Comment « manifester » la disparition ? Comment déterminer le sort de personnes qui restent invisibles ? Ces questions sont au cœur de la lutte des Mères. C'est pourquoi elles vont chercher à inverser point par point cette déclaration de Videla. Face à un gouvernement qui nie le réel en affirmant la disparition, elles vont affirmer le réel en prouvant « l'apparition en vie » de leurs proches. C'est-à-dire qu'elles vont chercher à prouver l'existence et la présence de leurs proches. Le premier moyen est la recherche de preuves matérielles, moins de la « disparition » que de « l'apparition », c'est-à-dire des traces de passages, de moments de la vie des disparus ou ils étaient effectivement *là et quelque part*. Or un « être là et quelque part » passe par la médiation du corps présent à un instant T dans l'espace. Il s'agit donc pour les Mères de chercher des preuves témoignant de l'existence des personnes disparues. Les mères partent à leur recherche, d'abord individuellement ou en famille, auprès de toutes les institutions (police, Eglise, ministère de l'intérieur, associations de défense des droits) susceptibles de leur donner ces informations. Elles cherchent par la voie légale, déposant des *habeas corpus*, sans succès. Se rencontrant dans les institutions silencieuses, les Mères se rassemblent pour s'entraider face à une même épreuve, et chercher collectivement, aux côtés des autres associations de proches, leurs enfants. Un second aspect de leur lutte est la manifestation publique. Elles cherchent à se rendre visibles dans l'espace public par tous les moyens. Contrairement à d'autres associations de proches, les associations de Mères sont caractérisées par ce mode d'action visant à se rendre visibles de

³⁰ *es una incógnita, es un desaparecido, no tiene entidad, no está, ni muerto ni vivo, está desaparecido.* »/ « *c'est une inconnue, c'est un disparu, il n'a pas d'entité, il n'existe pas, il n'est ni mort ni vivant, il est disparu.* » Général Jorge Rafael Videla, dans un entretien retranscrit par le quotidien *Clarín*, le 14 décembre 1979.

manière croissante dans la société argentine, puis à l'international.³¹ Selon Nadia Tahir, elles « *partent du principe qu'ils (les Argentins) ne se doutent de rien* ». C'est donc au départ un message d'alerte, une interpellation pour faire prendre conscience ceux qui les entourent de près ou de loin, de leur situation dramatique.

Les Mères veulent rendre visible l'invisible : l'épreuve vécue, mais aussi la personne disparue, afin de manifester son existence. En d'autres termes, elles manifestent le réel, nié par la disparition, en prouvant « l'apparition en vie », plus que le meurtre/la disparition. Or les Mères choisissent pour cela, en premier, la médiation du corps. Elles sont les seules associations de proches des disparus à se rendre visibles *physiquement* dès le début de leur lutte, à travers une manifestation collective et continue : la ronde des jeudis Place de Mai.

B. Un rituel inédit : la lamentation sur le corps absent

Nous pouvons analyser ces jeudis de la place de Mai comme un rituel, réalité polysémique et protéiforme, mais partagée par l'ensemble des sociétés humaines, qui implique une « *séquence d'actions symboliques codifiées et organisées dans le temps* », marquées par une « *répétition d'occasion et de forme, chargée de signification* »³². Le rituel s'inscrit dans une temporalité triple que l'on observe dans le mouvement des Mères de la place de Mai. Tout d'abord une temporalité historique qui a donné lieu à des modifications importantes du mouvement dans le temps. Il s'est progressivement organisé, institutionnalisé et codifié, depuis la première réunion spontanée de 14 femmes, le 30 juin 1977, aux manifestations actuelles rassemblant des milliers de Mères. Il a évolué aussi dans ses revendications/ses slogans, pour faire face d'abord à un gouvernement dictatorial, puis à l'impunité dans une forme de démocratie. Le rituel est également caractérisé par une temporalité particulière, une intensité propre qui se conjugue au présent, comme nous le verrons. Enfin il comporte une temporalité « anthropologique », où semble se répéter des gestes, des formes immémoriales.

1. Un rituel sans défunt et sans corps

Cette ronde se rapproche en effet du rituel funéraire,³³ en le reconfigurant face à une situation inédite : l'absence du corps du défunt, et même de défunt tout court. Comme le rituel funéraire, il prend en charge une disparition. Selon le Littré, la disparition est le fait de « *cesser de*

³¹ TAHIR, Nadia. Chapitre II. *Des Proches, des Mères et des Grands-Mères In : Argentine : Mémoires de la dictature* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015

³² Aurélien Yannic (coord.), *Rituels*, Présentation générale, Paris, CNRS Éditions, coll. « Les Essentiels d'Hermès », 2010, p 9

³³ Patric Baudry, - [Hermès, no 43], p 115 *Rituels*, 2010

paraître, d'être visible. Par extension, cesser d'être, d'exister». Les disparus, puisqu'ils ne sont plus visibles, n'existent en quelque sorte plus. Mais il ne s'agit pas de la cessation d'exister, irréversible et certaine, authentifiée par la présence du cadavre, pleuré lors du rituel funéraire. Il s'agit là d'une disparition marquée d'une manière extrême par l'incertitude, l'imprécision, et donc par le mystère, l'inexplicable. Les corps introuvables, la mort non reconnue, le rituel se heurte d'autant plus à son impossibilité, son échec. Le rituel funéraire a en effet pour enjeu premier, selon Louis-Vincent Thomas (1985), « *de retenir le mort parmi les vivants et de le congédier d'un monde qui n'est plus le sien.* »³⁴. Il s'agit d'un espace-temps qui aide les vivants qui restent à accepter l'inacceptable, à affronter le non-sens de la mort : « *en régler le sens, en déterminer la destinée voilà ce qui révèle de l'efficacité du rituel* »³⁵. C'est pourquoi le rituel funéraire, aménage un espace-temps chargé de significations, tout en laissant la place au non-sens, à l'absence de réponse. Les Mères de la Place de mai, condamnées au départ à l'incertitude quant à la mort de leurs enfants, ne souhaitent pas congédier une personne « ni morte, ni vivante »... Au contraire, elles cherchent par tous les moyens à retenir le disparu parmi les vivants. Nous pouvons donc considérer que les Mères de la Place de Mai sont bloquées dans la première partie du rituel funéraire, cherchant indéfiniment à déterminer la destinée des disparus qu'elles ne peuvent oublier... Cette quête passe à la fois par la recherche des traces des disparus, et par leur présence physique sur la Place de Mai chaque jeudi à 15h30, exhibant des traces des disparus.

2. Un rituel féminin : l'empreinte de corps féminins dans l'espace public

Ce rituel, par sa répétition, constitue une forme d'empreinte physique et temporelle inscrivant le corps des Mères, et à travers elles, les disparus, dans l'espace public. Le mouvement fait écho à une ultime caractéristique du rituel funéraire : sa forme collective. Face au lien social détruit, il est la « configuration d'un collectif affronté à l'impensable ».³⁶ Les mères cherchaient individuellement leurs enfants. Se rencontrant lors de cette quête, elles se rassemblent, et se constituent en association en 1979, devenant peu à peu un mouvement politique organisé. Dans sa thèse,³⁷ Amandine Cerutti montre comment le combat des grands-mères de la Place de Mai fut lui aussi d'abord solitaire, puis devint collectif lorsque les grands-mères se heurtèrent au silence de la part de toutes les institutions, et décidèrent de rejoindre les Mères de la Place de

³⁴ Ibid, p 118

³⁵ Ibid, p116

³⁶ Patric Baudry, - [Hermès, no 43], p 118 *Rituels*, 2010

³⁷ Amandine Cerutti, *Fils et filles de disparus en Argentine et au Chili : identité(s), mémoire(s) et résilience*, thèse

mai dans leurs manifestations hebdomadaires. Ce collectif a la particularité d'être composé presque exclusivement de femmes, dont la ronde constitue une des actions collectives les plus importantes, encore à l'œuvre aujourd'hui.

Par leur ronde, les Mères s'inscrivent dans la réalité dans le sens d'un espace-temps dans un lieu physique, la place de Mai. Elles se tiennent dans cet espace et dans le temps de manière répétée et continue. Elles habitent l'espace par leur corps sur la Place de Mai et manifestent ainsi un être là aux yeux de la société. Se rendre sur la Place de Mai, c'est faire face aux bâtiments des institutions du pouvoir en place, dont la Maison Rose, la résidence présidentielle où siège la junte militaire pendant la dictature. C'est donc, au début de leur lutte, en plein état de siège, une prise de risque physique dont les Mères sont conscientes. La Place de Mai est occupée par les Mères en tant que lieu public symbolique où elles seront visibles et pourront faire entendre leur revendication non seulement face aux institutions du pouvoir en place, mais aussi face à la société argentine, et même à l'international. Au début de leur lutte, d'autres lieux publics de la vie quotidienne font l'objet de lieux de rendez-vous plus discrets pour organiser leur action : parcs, églises... Leur présence sur la Place de Mai est une action simple et dynamique face aux forces armées qui souhaitent les en empêcher. Si au départ leur présence est immobile, elles se mettent en mouvement, tournant devant le siège du gouvernement, puis autour de la pyramide suite à une interpellation d'un policier à « circuler ». Cette ronde de corps féminins est mise en scène dans le long générique animé des vidéos mises en ligne par l'Association Mères de la Place de Mai, produite par sa société de production audiovisuelle « Audiovisual madres » (cf. Analyse de la vidéo en ANNEXE N°10).³⁸ La Mère accède à une forme, un corps « politique » aux attributs féminins par l'action politique. L'utérus, mis en avant comme organe de procréation ayant permis d'engendrer les disparus, les engendre à nouveau par la poursuite de leur lutte politique. L'idée véhiculée est proche de celle selon laquelle seule, une mère/femme ne peut rien, mais qu'à plusieurs, elles sont capables de former un corps politique doté d'une force d'action. Idée que beaucoup de Mères formuleront dans leurs témoignages sur les raisons qui les poussèrent à rejoindre la ronde.³⁹ La ronde de Mai constitue un rituel féminin et politique, dans le sens où elle ancre les Mères et leur revendication collective dans la réalité concrète de la vie de la cité.

³⁸ Le générique dure 1 minute 13, voir l'analyse en Annexe n°10

³⁹ C'est l'argument formulé à de nombreuses reprises par la fondatrice des Mères de la Place de Mai, Azucena Villaflor de Devicenti pour convaincre d'autres « mères » de la rejoindre et d'aller sur la Place de Mai

3. Un rituel politique : l'inscription des Mères et des disparus dans une communauté politique

Par leur présence continue, dynamique sur la Place de Mai, les Mères inventent de nouveaux usages et se font une place, ainsi qu'aux disparus, dans l'« espace public ». Les Mères seraient ainsi un défi constant à l'ordre public, en particulier sous la dictature, mais également aujourd'hui. Elles rendent démocratique cette place publique qui ne l'est pas nécessairement - même en temps « démocratique »-, mais la devient par l'usage que l'on en fait, comme l'exprime la philosophe Joelle Zask dans son ouvrage *Quand la Place devient publique*⁴⁰. Pour se rendre sur la Place, elles revêtent leurs foulards, symboles visibles du Mouvement...et petit à petit des graffitis inscriront ce foulard sur le sol...Etre sur la Place de Mai, c'est inscrire dans un même mouvement des traces de la présence des disparus et des Mères elles-mêmes dans l'espace physique. C'est l'inscription physique qui médiatise un rapport entretenu par les Mères avec les disparus invisibles. Ainsi, dans une vidéo mise en ligne en 2019, en hommage à une Mère⁴¹ décédée, on l'entend s'exprimer sur le sens de leur présence sur la Place : « *nos enfants nous entendent de là-haut et en nous applaudissant ils nous accompagnent sur la place. La place signifie ceci que nous sentons nos fils et nos filles avec nous. Ils doivent voir nos foulards de la couleur des roses* ». Elles se sentent ainsi reconnues d'abord par leur fils et leurs filles, certes « disparus », mais qui constituent une présence presque sensible, qui les entoure dans l'instant lorsqu'elles marchent sur la place, *en leur nom et sous leur regard*. Puis elles mettent en scène ce lien qui les unit à eux par la médiation du foulard, des photographies, afin qu'il soit reconnu par la société. Quand ce foulard est dessiné sur la Place, cette inscription modifie l'espace physique, et met en évidence la reconnaissance par la société d'une double présence/existence : la leur et celles des disparus. Les Mères sont aujourd'hui « inscrites » dans la vie politique de l'Argentine, dans le sens où elles sont reconnues, invitées dans les médias, apparaissent aux côtés de personnalités politiques ou sportives...Cette reconnaissance allant de la société vers les Mères s'inverse même aujourd'hui des Mères vers la société. Ainsi les Mères de la Place de Mai invitent de manière proactive dans leur ronde, qui n'a jamais été fermée,⁴² des personnes n'appartenant pas à leur association, n'ayant pas de « lien » de parenté avec les disparus. Ainsi, la page d'accueil du site des Mères de la Place de Mai invite chaque internaute à les rejoindre dans leur lutte en les rejoignant physiquement dans leur ronde hebdomadaire :

⁴⁰ Zask, Joelle *Quand la Place devient publique*, Le Bord De L'eau Eds, 2018

⁴¹ Maria Rosa Sierra de Palazzo, Mère de la Place de Mai, morte le 4 août 2019.

⁴² La ronde des Mères n'a jamais été fermée à d'autres, à part au départ, aux hommes, « afin de les protéger ». Pendant la dictature, les Mères interdisaient aux hommes, aux pères, de participer à la marche. En effet, elles estimaient qu'ils étaient davantage susceptibles d'être enlevés.

« *Bienvenu sur la page officielle des Mères de la Place de Mai. Depuis plus de 42 ans nous marchons tous les jeudis à 15h30 sur la Place de Mai. Nous t'attendons* ». Les vidéos de chaque jeudi montrent en tête d'affiche une Mère, ou un invité politique⁴³.

Par ce rituel « au nom des disparus », ces derniers sont reconnus avec leurs Mères comme faisant partie de la société argentine, et d'une même communauté politique.

4. Une ronde des corps...infinie ?

Si certaines manifestations physiques comme les « marches de la résistance » ont pris fin quand le pouvoir donna des marques de reconnaissance jugées suffisantes par les associations de proches (en 2006), ce n'est pas le cas de la ronde. Le rituel Place de Mai inscrit les Mères dans une temporalité particulière qui se situe entre présent, passé et avenir. La ronde hebdomadaire est un mouvement circulaire qui se répète dans l'espace et dans le temps. Il est donc infini, et ne peut se conjuguer qu'au présent : « elles tournent encore ». Cette ronde infinie est mise en scène de manière flagrante dans la version renouvelée du site internet des Mères de la Place de Mai. Cette version utilise de manière privilégiée la vidéo afin de montrer les actions collectives des Mères, dès la page d'accueil. Les jeudis sont la première action mise en valeur, d'autant plus facilement qu'ils font l'objet d'une vidéo hebdomadaire mise en ligne et numérotée. Les éléments rapportés ou le titre est souvent répétitif, indiquant simplement « *Ce jeudi, les Mères ont réalisé leur énième marche sur la Place de Mai* », ou encore « comme chaque jeudi... ». Le poids et l'efficacité de l'action est alors mesuré à sa répétition dans le temps. Si les Mères créèrent la surprise au départ, elles furent ensuite et sont encore attendues invariablement chaque jeudi. Elles affirment l'existence des disparus aujourd'hui, comme hier et demain. Elles constituent une présence luttant contre le temps. Ainsi dans le générique des vidéos de l'association des Mères de la Place de Mai (cf. Analyse détaillée en Annexe N°10), elles tournent autour de la pyramide qui constitue le centre d'un cadran solaire, dont l'ombre « trotte », marquant le temps qui passe, circulaire lui aussi. Le corps des Mères est aussi présenté comme le lieu d'une (re)génération vitale à travers les symboles de l'utérus ou de l'arbre. Les Mères représentent donc une force qui est celle de la vie naturelle et organique. Elles font de leur corps agissant sur la place le lieu d'un éternel présent qui prend vie dans un passé - la mémoire des disparus, et de leur lutte politique –, constamment « actualisé »... Aujourd'hui, elles portent des revendications politiques et sociales qui s'opposent au

⁴³ Cette reconnaissance « inversée » se poursuit même par l'attribution du *panuelo* comme distinction honorifique à des personnalités politiques jugées en accord avec les revendications de l'association des Mères de la Place de Mai.

gouvernement en place, en particulier les Mères de la Place de Mai. La question de la transmission aux générations futures est essentielle pour des Mères qui vieillissent. Cette place et cette pyramide, lieu de la fondation et de la mémoire de l'histoire de la ville, construite par les pouvoirs en place, devient un lieu réapproprié par les Mères, où s'inventent constamment de nouveaux usages liant passé, présent et futur. Ainsi chaque jeudi est invariablement relié au premier jeudi qui l'a vu naître, faisant de chaque jeudi un « événement » nouveau bien que répétitif. Sur le site des Mères (ancienne version), on lit en haut d'un communiqué : *«Ce n'est pas un jeudi de plus. Comme toujours nous disons, tout jeudi est l'unique, le meilleur et le plus important»*. Sur leur site, la vidéo d'un des jeudis, doublée de la description par l'article qui l'accompagne, s'attardent à décrire le corps des Mères, comme on décrit la météo du jour. S'il est marqué par le temps – les Mères, aujourd'hui âgées, restent d'ailleurs assises sous un abri pour les prises de parole - il serait porté par un esprit, une atmosphère éternellement jeune.⁴⁴ Ce mouvement infini propre à leur rituel peut être analysé comme une impossible détermination lié à l'absence du corps ni « vivant » ni « mort ». Arrêter la ronde signifierait en effet signer la mort des disparus, leur non-existence, la non fécondité de leurs vies et de leurs luttes politiques, mais aussi la mort de la quête des Mères, qui s'est muée en engagement politique et social, et constitue souvent la lutte de toute leur vie.⁴⁵

Nous avons vu que par ce rituel inédit, féminin et politique, les Mères représentent les disparus dans le sens qu'elles inscrivent leur présence dans l'espace et dans le temps, par l'empreinte de leur propre corps dans l'espace public. Ce rituel infini, conjugué au présent, est cependant caractérisé par son « indétermination ». Indétermination du sort des disparus, toujours entre la vie et la mort, entre le passé et l'avenir. Cette indétermination est liée à une autre nécessité : celle de ne pas les oublier, même quand on sait qu'ils sont morts.

C. Représenter les personnes disparues par la médiation de l'image, pour la mémoire, la vérité et la justice

Lors du rituel ou dans d'autres moments de leur lutte, les Mères représentent les disparus par la médiation de traces qu'elles portent avec elles. Les proches étaient condamnés par Videla à l'impuissance face à des « disparus » invisibles et sans corps...les Mères décident de faire leur possible pour rendre visible, par la représentation, les personnes disparues. Les Mères portent

⁴⁴ Vidéo de la marche 2164 *« les pieds fatigués et les rides de leurs visages ne paraissent pas coïncider avec leur cœur jeune et combattant »*, site des Mères de la Place de Mai, madres.org

⁴⁵ De nombreuses Mères ou Grands-mères meurent sans avoir retrouvé leurs enfants, ou appris les circonstances de leurs morts.

avec elles des photographies, des portraits, des vêtements...ou le foulard blanc représentant le linge avec lequel elles auraient enveloppé leur enfant. La première « revendication » exprimée par la présence physique des Mères sur la place poursuit celle menée auprès des institutions silencieuses. La question posée « où sont nos enfants ? », est demeurée sans réponse. C'est donc autrement que par leur parole, par la médiation du corps sur la place, portant les traces du corps de leurs enfants, qu'elles expriment cette question.

1. Des traces qui disent l'absence de corps

Pourquoi nommer « traces » ces objets divers ? Notion riche et polysémique, la trace est à cheval entre la réalité matérielle et symbolique. Nous pouvons la définir d'abord comme un élément matériel qui témoigne du passage d'un homme, de son existence, d'un « ça a été »⁴⁶ : la photographie et le vêtement témoignent d'un corps que ces mères ont touché, ont vu. Mais la trace a également à voir avec la représentation, ou l'image, en tant qu'elle rend présent ce qui est absent. Pour Yves Jeanneret, la trace est une catégorie figurative, c'est-à-dire qu'elle « se voit, se palpe, affecte l'objet, nous touche »⁴⁷ et c'est ce qui fait son attrait par rapport à d'autres catégories plus abstraites comme l'indice. En montrant ces objets lors des manifestations de la Place de mai, les mères font acte de « représentation », et invitent les spectateurs de leur lutte à voir ces objets qu'elles montrent, à les nommer « traces » de quelque chose. Le rituel de la Place de Mai tend donc à devenir un « faire trace », susceptible d'être lu et interprété correctement ou non par la société qui les voit...Une des lectures possibles que l'on peut faire des objets auxquels les mères s'accrochent physiquement est qu'ils disent en creux l'absence du corps, le vide qui demande à être comblé. Ils sont les parties visibles d'un tout invisible qui se doit d'être reconstitué, le corps de leurs enfants. Ces « traces » expriment cette même question, réitérée par les banderoles où est écrit « où sont-ils ? », en d'autres termes « qu'en avez-vous fait ? ». Elles portent en elles l'indétermination, liée à l'incertitude sur le sort des disparus. L'expression « *aparicion in vida* » est emblématique de cette indétermination. Les Mères réclament leurs enfants en vie, puisque le gouvernement refuse de les déclarer morts, mais c'est en espérance. Elles les affirment « présents », eux qui ne sont déclarés ni morts ni vivants, mais elles souffrent de leur ni présence, ni absence.⁴⁸ Elles espèrent - du moins au début de la lutte - le retour du disparu, le retour en vie, et refusent de penser l'irréversible, leur mort.

⁴⁶Pour Barthes, la photographie témoigne d'un « ça a été ».R. Barthes, *La chambre claire*, Paris, Gallimard, 1980.

⁴⁷ Jeanneret Yves. Faire trace : un dispositif de représentation du social. In: *Intellectica. Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive*, n°59, 2013/1. De la trace à la connaissance à l'ère du Web. pp. 47.

⁴⁸ Pour le philosophe argentin Adolfo Vera, « *le disparu n'est pas un absent. L'absence, c'est un mode d'être par rapport à un lieu connu. Le disparu « est » ni là, ni pas là.* »

Face à un pouvoir qui cherche à éliminer les opposants et à cacher la disparition, la notion de trace semble rendre compte de ces deux aspects d'une même activité des Mères. L'une est l'enquête, la recherche active de ce qui n'a pas été effacé, donc d'une trace qui est alors de l'ordre de l'empreinte - la marque d'un corps dans l'espace matériel -, de l'indice, et donc de la preuve dans un régime judiciaire. L'autre est l'exhibition de ces traces, la mise en visibilité de ce que l'on cherche à effacer, leur inscription et leur monstration sur la place publique. La notion de trace revêt alors une signification politique très forte.

2. Revêtir le foulard, symbole d'une lutte collective menée au nom des disparus

L'exhibition de traces des disparus est donc un « faire trace » construit par les Mères à partir d'éléments matériels préexistants, afin de les rendre visibles et « lisibles » par un public. Ces éléments acquièrent un sens et une portée nouvelle, celle de leurs revendications. Cela donne lieu à une progressive codification au fur et à mesure de l'organisation collective du mouvement. Afin de permettre l'identification de leur lutte collective, et non seulement individuelle, les Mères choisissent le foulard comme signe distinctif. Il est raconté par les Mères dans leurs témoignages comme étant le linge, *pañuelo* en espagnol, qui enveloppait le corps de l'enfant. Ce choix s'appuie donc au départ sur la vision d'un lien naturel unissant les mères à leurs enfants par la médiation du corps, qu'elles entourent de leurs soins, quand ils sont nouveau-nés, donc dépendants. Adopté lors d'une manifestation religieuse, une procession au sanctuaire de Luján en septembre 1977,⁴⁹ ce symbole en adopte les codes et les représentations (le linge entourant le corps du Christ à la crèche est souvent rapproché, dans l'iconographie, au linceul qui le recouvre lors de sa mort). Pour marquer la réalité de la disparition, les Mères ajouteront ensuite sur chaque foulard la date et le nom de l'enfant. Elles brodent également des slogans sur ce foulard, comme « *aparicion con vida* » à partir de 1978.⁵⁰ Le foulard est donc moins une trace qu'un symbole, dans le sens où il n'entretient pas un rapport direct, matériel, avec le corps des disparus. Quand les Mères n'avaient plus ce linge en leur possession, elles prenaient un quelconque foulard. Il est donc un artefact à usage symbolique, à des fins politiques et médiatiques. Il signifie d'abord la lutte collective des Mères. Les Mères portent leur foulard lorsqu'elles représentent et agissent publiquement lors de manifestations, de la ronde, de conférences en tant que Mère - membre de l'association politique - et non en tant que mère de disparu...elles le retirent ensuite. Il est présent partout dans leur communication

⁴⁹ Da Silva Catela L., « *Foulards, photographies et liens primordiaux. Des manifestations de mémoire et d'engagement parmi les parents de disparus en Argentine* », dans A. Brossat, J.-L. Déotte, *L'Époque de la disparition, politique et esthétique*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 185-226

⁵⁰ FISHER, Jo, *Mothers of the disappeared*, Boston, London, South End Press 1989 p.54. 12.

institutionnelle, en particulier pour les Mères de la Place de Mai dont il constitue le logo, blanc et sans broderie aucune. Le foulard, symbole de la lutte collective, est cependant également revêtu par les Mères en référence à d'autres liens que celui entretenu avec leurs compagnes de luttes. C'est d'abord le lien avec la société à laquelle elles s'adressent. Ce foulard a aujourd'hui une signification forte et partagée : ainsi, il est brandi sur la Place par des centaines de milliers de manifestants en 2017 contre la décision de la Cour suprême d'alléger la peine d'un ancien tortionnaire de la dictature⁵¹. Il signifie aussi le lien entretenu par les Mères avec tous les 30 000 disparus et non seulement leur enfant. Pour Maria Rosa Palazzo, le foulard est le "*symbole de la communication avec les autres, et le nœud est l'embrassade que nous donnent les enfants. Quand nous allons sur la Place c'est comme si par les foulards ils nous disaient "allez les vieilles, allez "* ; "*Les enfants nous donnent l'impulsion depuis le foulard et les photos*"⁵² Grâce au symbole du « lange », la société reconnaît la mère qui agit au nom de ses enfants disparus, et la Mère qui agit au sein du Mouvement des Mères de la Place de Mai. Mais pour cette Mère, le lien avec les disparus, signifié par la médiation du foulard n'est pas « biologique », matériel, mais « spirituel », « surnaturel », dans le sens où il se fonde sur une croyance en la présence des disparus les encourageant dans la lutte, au-delà de la disparition. Dans son discours, la Mère inverse d'ailleurs la vision « naturelle » d'une mère qui prend soin physiquement du corps de son enfant par le lange, en la reportant aux disparus qui, par le signe du « nœud », deviennent ceux qui « prennent soin » des Mères.

En quoi les traces, ces objets et ces images représentant les disparus, sont-elles des médiations privilégiées exprimant leurs revendications de mémoire, de justice et de vérité ? Nous verrons comment s'articule le lien entre ces images et chacune de ces revendications, non comme une propriété sémiotique qui relèverait de l'image en elle-même, mais comme un sens que leur donne les Mères par l'usage qu'elles en font.

3. Faire preuve pour la justice, par des images vraies

Les images des disparus qui accompagnent les Mères expriment d'abord leur revendication de justice et de vérité. Les Mères exhibent ces objets et ces images comme des preuves afin d'établir la réalité de la « disparition » et donc la culpabilité de ceux qui en furent les instigateurs. En effet certaines images ou vêtements ont été exterminées au même titre que les

⁵¹ Cf. Le Monde, « Argentine : un demi-million de foulards blancs contre l'impunité d'un tortionnaire de la dictature, Publié le 11 mai 2017

⁵² Extrait d'un article de Juan Bautista Meri dans La Tribune du Peuple, *Falleció Rosa Palazzo, Madre de Plaza de Mayo local e invaluable referente de los Derechos Humanos*, 4 agosto, 2019,

corps dans la disparition. En brandissant les images qui leur restent, les Mères se situent donc dans un régime de vérité face au silence ou aux mensonges des institutions. Les photographies et les vêtements sont les transpositions en représentation des traces biologiques des corps que cherchent les Grands-mères en quête de leurs petits-enfants. Le vêtement est de l'ordre de l'indice dans le sens où il a touché le corps et donc entretient avec lui un rapport de causalité direct. La photographie est aussi un élément privilégié qui se retrouve à tout instant de la lutte des Mères. Elle est une preuve « matérielle » dans le sens où, pour être produite, il a fallu que le corps du référent ait, à un moment donné, réfléchi un rayon lumineux et que ce dernier ait impressionné une pellicule photosensible. Du début de la lutte sur la Place, jusqu'à la fin, lors des enterrements, des procès, elle prouve cette existence.⁵³ Elle ne prouve la disparition que de manière détournée, « positive » en quelque sorte. En effet, il n'y a pas de photographies du moment de la disparition, ou de la torture...mais simplement des photographies représentant des moments de vie anodins, qui prennent alors un sens nouveau. Les photographies manifestent donc l'« apparition en vie » de leurs enfants, dans le sens d'une apparition dans leur vie familiale, intime. Les photographies établissent leurs existences, parfois brèves, qui ont côtoyés celles d'autres personnes. Elles prouvent notamment par leur banalité quotidienne, que ces « disparus » subversifs n'étaient pas des terroristes mais des hommes et des femmes normaux.⁵⁴ Il s'agit de montrer l'image pour lutter contre le silence des institutions, mais pas n'importe quelle image. Les Mères brandissent des images vraies. La photographie est à cet égard l'image privilégiée, véhiculant l'idée d'une image « non faite » de main d'homme, non manipulée. La photographie est également une médiation privilégiée par la possibilité de « reproduction » exacte, sans modification.

4. Porter la mémoire des personnes invisibles

Les images portent également l'exigence de mémoire qui constitue une autre revendication des Mères. D'abord dans le sens d'un « aide-mémoire » visuel pour se rappeler des souvenirs, dans la sphère intime. C'est le cas pour les Mères interviewées par l'anthropologue Alice Verstraeten à propos de leur expérience de la disparition. La photographie les aide à se rappeler des visages aimés et animés, des regards, des corps en mouvements, des moments vécus. Les images participent d'une forme de mémoire comprise comme une lutte contre l'oubli par la représentation visuelle. On peut rapprocher cette mémoire d'une technique, *l'Ars memoriae*,

⁵³ Alice Verstraeten, *Disparition et témoignage, Réinventer la résistance dans l'Argentine des « Mères de la Place de Mai »*, Se battre pour les images, p 135.

⁵⁴ Ibid, p136

pratiquée dès l'Antiquité, qui consiste à visualiser une idée abstraite en l'associant à une image ou à un lieu qui la rende concrète voire qui l'incarne, lui donne corps. Ainsi, dans le *De Oratore*⁵⁵ Cicéron explique l'effet de cette technique par ces mots : « *alors l'invisible, l'insaisissable, prenant une forme, une apparence concrète, une figure, deviendrait perceptible, et ce qui échappe plus ou moins à la pensée tomberait sous la prise de la vue.* ». Mais quel est cet invisible, cet insaisissable dont cherchent à se rappeler les Mères ? Pour Alice Verstraeten, cet invisible, c'est insaisissable, c'est l'expérience de la disparition, que les Mères tentent de lui décrire. Elle montre l'impossibilité de saisir totalement cette réalité, qui restera irréprésentable, ou alors sera représentée simplement « partiellement ». Cependant, quelle mémoire portent les Mères ? Souhaitent-elles lutter contre l'oubli de la disparition forcée...ou contre l'oubli des disparus ? La lutte pour la mémoire des Mères est ambivalente. Elle est à la fois négative car liée à l'exigence de justice et de vérité. Il s'agit de ne pas oublier la disparition afin d'établir les faits du crime, et de punir les coupables...L'autre est positive car liée au souvenir des disparus, souvenir de leur existence et de leur lutte politique, souvenir du lien qui les a uni ou les unit encore aux Mères. Ces deux réalités, la disparition et la personne chère, sont également invisibles. Cependant, elles ne sont pas également irréprésentables. L'une, la disparition forcée, est « désincarnée », impersonnelle. Alice Verstraeten parle d'une dictature « sans visage », qui se rend invisible. L'autre, la personne, est au contraire incarnée, a eu un corps, bien qu'il soit dorénavant invisible. De laquelle des deux réalités l'image portée par les Mères rend-elle compte ? Alice Verstraeten note que la photographie des disparus permet aux Mères de se souvenir des traits, des regards, d'évoquer les histoires intimes qui les liaient. L'image figure donc la vie, le mouvement, l'existence des disparus. En figurant le « disparu », la photographie permettrait son « apparition ». Celle-ci sera certes fugitive, éphémère, incomplète...illusoire ou de l'ordre de la croyance peut-être...mais elle sera néanmoins une réalité « incarnée », car figurant les disparus que les Mères ne peuvent et ne veulent oublier. Les Mères évoquent moins l'invisible « disparition », qui restera pour toujours invisible, innommable, que l'invisible personne. L'image photographique est à la ressemblance de son référent, la personne disparue, non de la « disparition ». Cette ressemblance est portée de manière privilégiée par le signe qu'est le corps. Les Mères portent face à elles sur la Place, ou dans toutes autres manifestations publiques, les photographies des disparus comme une forme de mémoire visuelle de leur enfant, non seulement pour elle, mais pour la société. En les emportant avec elles Place de Mai, elles les replacent dans un lieu, un espace-temps signifiant

⁵⁵ Cicéron, *De oratore*, II, 357

leur place dans la Cité que le pouvoir a nié. Outre la mémoire intime, ces images portent aussi la mémoire collective des Mères, par leur répétition dans l'espace, leur accumulation en série sur des banderoles par exemple.

Nous avons vu que la représentation des personnes disparues est au cœur de la lutte des Mères. En figurant des corps, la représentation en elle-même contre la disparition qui voudrait effacer ces corps. D'une lutte contre la disparition - invisible et irreprésentable - la lutte des Mères devient la perpétuation de la mémoire de personnes incarnées. Les Mères les rendent visibles Place de Mai et ainsi les replacent dans un lieu et dans un temps, les réinscrivent dans la communauté politique. Mais ce rituel, répétitif, qui semble infini, n'a pas sa finalité en lui-même. Les Mères interpellent, alertent pour signifier la réalité de la disparition et de leur épreuve. Elles posent une question à la société toute entière, non seulement aux coupables : « où sont-ils ? » « Qu'en avez-vous fait ? »... et attendent une réponse. Elles produisent des traces, des symboles pour être vues, lues, entendues, en d'autres termes reconnues dans leur demande de vérité, de justice et de mémoire. Comment la société y répond-elle ? Quand les Mères donnent à voir les « traces » des personnes disparues dans l'espace public, ce sont elles qui se mettent en scène. Ce sont les Mères, et leur corps, qui sont visibles. Ce sont donc elles aussi qui manifestent leur présence, leur existence, leur identité. Comment cette présence est-elle reçue par ceux qui enquêtent, et représentent les Mères ? Comment la médiation spécifique du corps, notamment féminin, entre-t-elle en jeu dans ces représentations ?

II. La lutte des mères, ou la mise en scène d'un pathos face à des regards multiples

Dans cette partie, nous chercherons à esquisser le second mouvement de la dynamique de représentation du mouvement des Mères : la réponse à leur interpellation par la représentation de leur mouvement, en Argentine et à l'international, et la progressive construction d'identités collectives de Mères. Sans réponse de la part des institutions, les Mères s'expriment par la médiation de leur présence physique sur la Place de Mai, au péril de leur vie. Elles espèrent être vues par la société argentine, mais aussi à l'international, pour ensuite témoigner, s'exprimer. C'est ce qu'elles feront sans cesse au cours de leurs 42 années de lutte, où la progressive reconnaissance de leur mouvement leur permettra de prendre la parole au sein de multiples espaces et médias. S'exprimer dans le regard d'un autre ne se fait cependant pas non plus sans risque car cela signifie être soumis à un jugement : du mépris, de la pitié, de la sympathie, de l'admiration voire de la fascination. Cela signifie aussi que l'expression de la revendication des Mères est susceptible de changer en fonction du regard que cette altérité portera sur elles. C'est pourquoi la « mise en représentation » des Mères peut être analysée comme une forme de

« pathos », notion qui renvoie à la manière dont on s'exprime face à un autre afin de le convaincre ou de le toucher. Comment cette mise en scène des Mères change-t-elle en fonction du regard que la société porte sur elles et en particulier sur leur corps ? Il nous faut donc replacer ces mises en représentations et leur évolution dans le contexte de cette société, de sa culture, de son histoire, de sa politique, de ses idéologies et de ses mythes...mais aussi dans les cadres médiatiques, les formes d'enquêtes, à travers laquelle les Mères s'expriment et témoignent. Ils constitueraient autant de dispositifs construisant des regards différents et donc des interprétations différentes de ce que montrent, disent et font les Mères. Ces regards différents construiront, au cours du temps, des figures de Mères plurielles, individuelles ou collectives.

Nous commencerons par mettre en avant des catégories à travers lesquelles les Mères sont souvent regardées. Ce sont autant de grilles de lectures qui peuvent sembler contradictoires et sont donc souvent opposées. Nous verrons à la fois comment les Mères sont interprétées à travers ces catégories en nous appuyant sur quelques exemples issus de milieux universitaires, médiatiques, mais aussi comment elles *se voient* elles-mêmes à travers ces catégories, et construisent leurs identités collectives, en particulier par l'analyse de leurs différents sites internet. L'établissement de ces catégories ne constitue qu'une hypothèse que nous ne pourrions pas vérifier amplement dans ce mémoire. Cependant, elles nous permettront de comprendre le traitement original de ces mêmes catégories par les deux pratiques de représentations que nous analyserons en détail dans les parties II et III.

A. Les folles de Mai, entre pathos et logos

Les Mères de la Place de Mai sont souvent placées au cœur d'une première tension que l'on peut exprimer comme celle d'un « pathos » face à un « logos ». La notion de « pathos », du grec « souffrance, passion », renvoie à ce que l'on éprouve - sentiments, passions - et à la manière dont on l'exprime, quand le « logos », renvoie davantage à la parole et à la raison. Dans le contexte de violence qu'est la disparition forcée, entre en jeu l'expression d'une douleur liée à la disparition, partagée par les Mères. Or la mise en scène d'émotions au cœur de la vie publique et politique, en particulier par des femmes, est soumise à une suspicion - dans son rapport à la vérité et à la raison notamment - ou à un jugement moral. Ce pathos exprimé par les Mères de la place de Mai est souligné par ceux qui les voient agir.

Les « folles de la Place de Mai » : c'est d'abord une insulte de la part du régime dictatorial pour discréditer ces femmes qu'ils ne prennent pas au sérieux dans leur lutte.⁵⁶ Le régime dictatorial s'était donné une façade morale brandissant les valeurs de l'Occident chrétien face à la barbarie. Il valorisait la mère au foyer morale, qui prend soin de ses enfants de manière raisonnable. Il chercha à discréditer les Mères en les culpabilisant dans leur rôle de mère. Ainsi ils répondent à la demande d'une mère cherchant son fils, Julia Braun « *Tu es sa mère et tu ne sais pas où il est ?* ». ⁵⁷Cependant cette folie fera en contre-point l'objet d'une valorisation, par ceux qui représentent les Mères pour leur rendre hommage, et ils sont nombreux ! Cela conduit à une rhétorique faisant de leur folie l'expression d'une lutte vraie, d'une sagesse supérieure, celle de la nature. Ainsi, le psychanalyste d'origine uruguayenne, Edmundo Gomez Mango, intitule un de ses livres la « Place des Mères⁵⁸ », en hommage aux Mères de la Place de Mai. Il oppose d'une part l'organisation froide, rationnelle, bureaucratique du régime en place, à ces mères passionnées, emportées par leur lutte pour la vérité : « *elles opposent la vérité de leur folie à la Raison d'Etat* ». Ce psychanalyste les associe à des figures mythologiques féminines qui incarnent une puissance vitale et mortelle à la fois – Furies et Grâces- qu'elles tirent de l'expression de sentiments tels que la colère, la passion. Elles représenteraient, notamment par leur nombre et leur présence persistante sur la Place de mai, une forme de danger, de menace pour le pouvoir établi. Le mot d'ordre des Mères « *aparicion con vida* », est en tension entre ces deux qualifications : est-il absurdité, folie ou vérité, raison ? Il met en avant la rationalité des Mères qui est celle d'un rappel au bon sens, à un ordre humain face à un régime négationniste devenu comme fou. Cet ordre est celui, anthropologique, séparant d'un côté les morts et de l'autre, les vivants, par la médiation de rituels. Pour ce psychanalyste, cette rationalité ne serait pas pensée en tant que telle par les Mères, mais serait de l'ordre de la raison naturelle, humaine, liée à leur maternité, et c'est ce qui les met en mouvement : « *elles pensaient en marchant, chaque pas une pensée, pour l'enfant disparu, pour ceux qui ne pensaient pas ; des pas dans l'impensé, pour faire reculer son horreur* ». Parce que la lutte des Mères possède un *logos* propre qui est celui du rappel à un ordre humain « naturel » – l'auteur est amené à identifier toute la lutte des Mères à ce même ordre naturel. Ainsi la place, lieu de leur lutte politique, devient le lieu où elles s'inscrivent « *presque naturellement, nécessairement* », et non selon un choix rationnel « pensé ». Il rejoint ainsi une interprétation répandue du mouvement

⁵⁶ « Les Mères, les autorités ne s'en soucient pas, il ne s'agit que de quelques folles » Eric SARNER, loc. cit, p.65

⁵⁷ Alice Verstraeten, *Disparition et témoignage*, p.63

⁵⁸ Gomez Mango Edmundo, *La Place des Mères*, introduction, 1989

faisant du combat politique des Mères une lutte spontanée.⁵⁹ Cependant ce « pathos » souligné dans l'action des Mères s'allie à la description de qualités morales, davantage de l'ordre de l'*ethos* donc. Qualités morales qui leur donnent la capacité d'agir avec force. De nombreux hommages, par des artistes notamment, mettent en avant dans leur discours le courage, la force, la détermination des Mères.⁶⁰ Elles sont des héroïnes ou des résistantes modernes, mais dont le potentiel tragique est mis en avant. Ce sont de nouvelles « Mères courage » comme l'a décrite Brecht dans son drame politique.⁶¹ Prises au cœur d'une violence non choisie, force qui s'abat sur elles comme une plaie naturelle, elles souhaitent conserver leurs enfants à tout prix, sans y parvenir...

Ce pathos est aussi approprié, revendiqué par les Mères elles-mêmes, à travers le récit qu'elles font de leur lutte et de son histoire. L'abondance de témoignages de Mères témoignant de leur vécu met en avant l'importance des sentiments. C'est « l'instinct maternel », « le sentiment d'injustice », « la rage », « la douleur » qui les poussait. La folie est celle provoquée par la disparition elle-même, expérience qui produit un « affolement de la pensée » qui reste indéterminée.⁶² Ces sentiments, elles sont amenées à les justifier moralement dans leurs témoignages face à ceux qui veulent soit les discréditer, soit en faire des héroïnes. Ainsi, Laura Bonaparte, dans un livre sur sa vie paru en 1999⁶³, témoignant de la perte de six membres de sa famille, explique « *Nous ne sommes pas des femmes héroïques, je me suis demandé ce que je serai capable de faire devant un tortionnaire (...) nous pouvons devenir cruelles. La Mère de la place de Mai n'est pas la vierge Marie. La cruauté existe chez les Mères, comme chez Hécube*⁶⁴ (...) ». Dans ce livre écrit à quatre mains avec l'aide d'une journaliste qui le retranscrit, plusieurs énonciations se succèdent. La narratrice parle au nom d'un je, mais aussi d'un nous, d'un collectif de Mères. Elle « saute » d'une interrogation concernant sa douleur personnelle à

⁵⁹ Si des auteurs (en particulier des sociologues) ont expliqué comment le mouvement s'est assez vite structuré selon des logiques « rationnelles », en s'appuyant notamment sur l'expérience organisationnelle, associative de certaines des Mères le mouvement est souvent vu à travers cette spontanéité qui a existé, notamment dans les choix des moyens d'actions, au début de la lutte. Voir les analyses de Tahir, Nadia. « Les modes d'action », *Chapitre II. Des Proches, des Mères et des Grands-Mères* In : *Argentine : Mémoires de la dictature*

⁶⁰ Voir par exemple les nombreux hommages aux Mères réalisés par des artistes, musiciens, écrivains en vidéos sur la chaîne Youtube. Tea Imagen. RadioTEA. Masato Media SRL. Rassemblés par Emilio Cartoy Díaz pour l'Association des Mères de la Place de Mai, à l'occasion des 30 ans du Mouvement

⁶¹ *Mère Courage*, Brecht, 1939. Chronique de la guerre de Trente Ans

⁶² Alice Verstraeten, p 25

⁶³ L. Bonaparte, C. Mary, *Une voix argentine contre l'oubli*, Paris, Plon, 1999, p. 189. L. Bonaparte est psychanalyste, mais aussi journaliste, conférencière et enseignante des droits de l'homme. Elle est issue d'un milieu aisé.

⁶⁴ Hécube est la mère de 19 enfants qu'elle vit presque tous périr. Dans l'Illiade, elle est surtout présente pour pleurer ses fils. De nature violente, elle se venge en assassinant les enfants du roi de Thrace, et est transformée en chienne hurlante

celles de toutes les autres Mères, pour les unir toutes en une unique figure « La Mère de la Place de Mai ». Cette femme imprégnée de culture classique exprime sa vision de leur action collective en invoquant des figures féminines qui font écho à son expérience et parleront aussi à son interlocutrice et au public du livre. Afin de justifier son attitude et d'exprimer les sentiments parfois mélangés et violents qui l'habitent, elle utilise plusieurs figures féminines de la tradition chrétienne ou de la mythologie grecque, toutes deux des « pleureuses », tout en s'en différenciant. Le régime dictatorial se disant chrétien, les usages de ces mêmes valeurs ou figures par les Mères font l'objet d'une réappropriation en forme d'accusation. La multiplicité des témoignages donnés par les mères sur leur vécu, leurs mémoires fragmentées cherchant à se rappeler et à reconstituer l'histoire de leur action collective depuis ses débuts, alimentent ces interprétations mythiques.

B. Des mères de famille en politique : de la sphère privée à la sphère publique

Cette vision d'un agir politique déterminé par un ordre naturel, ou de l'ordre du « pathos » renvoie à une forme de passivité. Comment donc est perçu l'agir politique d'un collectif composé exclusivement de femmes revendiquant le nom de « Mères » ? Les Mères, et bon nombre de ceux qui les représentent, alimentent la croyance selon laquelle les Mères étaient libres de toutes attaches syndicales ou politiques avant leur naissance à la politique à partir de la disparition. Elles passeraient donc de la sphère privée à la sphère publique, des « casseroles » à la politique, selon l'expression couramment utilisée par Hebe de Bonafini, Mère de la Place de Mai. Cette croyance est en partie fondée. Ce mouvement est de fait caractérisé par son hétérogénéité, car il fonde sa légitimité sur le lien de filiation et l'expérience commune de la disparition des enfants, et non sur la pratique politique. Elle contient donc en son sein des mères de foyers sans engagement politique au départ, bien que leurs enfants soient engagés. Ce n'est pas le cas d'autres associations de proches ou des associations de défense des droits, davantage ancrées dans les milieux institutionnels - institutions religieuses, partis politiques et profession libérale. Cependant même si cette croyance est fondée, des nuances existent⁶⁵. Pourquoi alors insister autant sur ce passage du privé au public ? Un premier élément de réponse est que les Mères cherchèrent au départ à prouver leur innocence face à un régime les accusant d'avoir été de « mauvaises mères », ayant fait de leurs enfants des subversifs terroristes. Prouver leur innocence de mères, c'était prouver l'innocence des disparus, devenant seulement des « jeunes

⁶⁵ Ce mouvement s'inscrit dans une tradition de lutte et de mobilisation politique en Argentine. Mères de militants, certaines avaient des connaissances en termes d'organisation et des affiliations politiques.

idéalistes ». ⁶⁶ Mais une autre hypothèse que nous pouvons avancer est que les Mères ont construit leur identité au cours de leur lutte au sein d'un espace politique séparant la vie « privée » et la vie « publique ». Nadia Tahir met en avant le fait que la figure de la « femme au foyer » n'était pas utilisée au début de la lutte par les Mères dans leur revendication, par exemple dans leurs encarts publiés dans les journaux. ⁶⁷ C'est donc uniquement plus tard, lorsque les Mères sont face à des interlocuteurs (lors d'interviews par exemple), qui analysent leur mouvement comme une « libération de la femme au foyer par la politique » que les Mères l'intègrent dans leurs discours. Ainsi Hebe de Bonafini, présidente de l'association Mères de la Place de Mai, dans son autobiographie *Une mère contre la dictature* ⁶⁸, construit toute sa rhétorique sur sa naissance à la vie politique, ce passage radical d'un espace à un autre qui se fait par la médiation de ses fils militants. La place dans la vie politique qu'elle occupe aujourd'hui est celle de ses fils : « *Parce qu'ils ne sont pas là, j'ai dû prendre leur place, les revendiquer avec loyauté et leur restituer ne serait-ce qu'un morceau de vie* ». Les Mères de la Place de Mai ont fondé leur mouvement collectif sur ce qu'elles ont nommés la « socialisation de la maternité ». Ce faisant elles tendent à construire leur identité « publique » de Mère contre leur identité « privée » de mère. C'est en particulier le cas actuellement pour l'association les Mères de la Place de Mai, association de Mères principale en nombre de membres et en visibilité. Sur la version renouvelée du site de l'association datant de 2015 ⁶⁹, un onglet entier est consacré à leurs « consignes », ou grands principes fondant leur identité collective, exprimés à l'occasion des 41 ans de lutte. La socialisation de la maternité est la première des consignes, formulée comme un principe « nécessaire », et l'unique possibilité pour mener la lutte collective. ⁷⁰ Elles opposent donc d'une part, la maternité individuelle les rattachant à leur seul enfant disparu, et celle, « sociale » les faisant devenir « mères des 30 000 sans distinction aucune ». Cela conduit cette association – considérée comme la plus « politique » - à mettre en avant surtout l'engagement « public », politique et social de leurs enfants, qu'elles disent poursuivre par leur présence dans l'espace public, sans évoquer leur vie considérée comme « privée ». Dans ce manifeste résumant leur programme, elles expriment le refus de « toute distinctions » entre mères ou entre disparus. Elles ne mettent pas en avant d'histoire

⁶⁶ Cependant cette figure du disparu a évolué selon les contextes comme le montre Nadia Tahir, devenant ensuite un disparu-victime pendant la transition démocratique puis un disparu-militant sous l'ère Kirchner

⁶⁷ Elles évoquaient davantage au début de leur lutte *leur maternité* – c'est-à-dire le lien de filiation avec les enfants disparus, ainsi que *la lutte pour la justice*

⁶⁸ Hebe de Bonafini, Matilde Sanchez, Descartes & Cie, Paris, 1999. Ce livre est né des entrevues réalisées par l'auteur avec Hebe de Bonafini

⁶⁹ Le site madres.org est créé en 1998. Cependant, il est profondément remis à jour pour la 40 e année de lutte. Nous avons comparé cette version et une ancienne version s'arrêtant la 39^e année de la lutte des Mères.

⁷⁰ Voir annexe N°1 <http://madres.org/index.php/consignas/>

individuelle. Si les fils «vivent encore » ce n'est pas comme mémoire d'une histoire intime passée, mais davantage comme la perpétuation d'une lutte politique qui devient celle de la génération présente. « Ils vivent dans la lutte, dans les rêves et l'engagement révolutionnaires des autres jeunes ». Le disparu est un disparu éternellement militant et non victime de la disparition. L'identité de « Mères des trente mille » est constamment affirmée, notamment à travers la mise en scène d'une histoire collective - un onglet entier consacré à la promotion du film documentaire sur leur action datant de 2016, intitulé « Todos son mis hijos ». Cette opposition entre le « public » et le « privé » n'est pas aussi marquée dans les objectifs définis par l'association des Mères, ligne fondatrice en 2016 sur leur blog⁷¹ Si elles rappellent qu'elles sont « sorties de leur maison » pour combattre dans la rue elles ne revendiquent pas explicitement la socialisation de la maternité. Elles se définissent non pas comme des mères « sans distinctions », mais comme l'union de mères différentes, ce qui conduit à afficher les identités personnelles plurielles : « nous appartenons à toutes les classes sociales et culturelles, économiques, idéologiques et religieux. Cela tout un chacun qui nous connaît ou vient dans notre maison peut le mettre en évidence ». Au cœur de leur revendication est mise en avant la perpétuation de la mémoire des disparus, la lutte contre l'impunité et le combat pour retrouver les corps. Leur association ne se définit pas comme politique, mais comme travaillant aux côtés des autres associations de proches ou de droits de l'homme. Ses membres n'en demeurent pas moins engagés politiquement – dans la lutte pour les droits de l'homme en particulier - et socialement, comme le montre les hommages aux Mères décédées rappelant leurs combats.

Nous avons vu que la construction d'une identité « publique » de Mère se fait contre l'identité privée de « mère », dans le sens d'un passage d'une sphère à l'autre. Cette construction est visible en particulier dans la rhétorique de l'association de la Mère de la Place de Mai. Or si la différence entre les deux associations est souvent analysée comme une division pour des raisons idéologiques et politiques (divergences d'attitudes face au gouvernement Alfonsín élu en 1983, et un engagement politique jugé plus radical de la part des Mères de la Place de Mai), une autre raison évoquée est liée à une gestion différente du deuil des corps de leurs enfants.

C. Des Mères en deuil, ou en refus de deuil ?

Les associations de Mères se sont construites sur leur identité de mère face à l'épreuve de la disparition de leurs enfants. En se rendant visibles publiquement et collectivement lors du rituel

⁷¹ <http://madresfundadoras.blogspot.com/> Ce blog est inactif depuis avril 2018. Cf. "Madres de plaza de mayo línea fundadora. nuestros principios y objetivos", 6 septembre 2016

de la Place de Mai, elles sont vues et interprétées comme des mères à la fois en deuil et en refus de deuil. Comment ces regards contradictoires portés par la société sur la manière dont les Mères font leurs deuils, conditionnent la construction de l'identité collective des Mères, mais aussi sa mise en représentation dans leurs sites internet ?

1. Des mères contraintes dans l'expression de leur deuil

Les Mères se trouvent au cœur de la tension liée à l'obligation de « faire son deuil ». Cette tension est d'abord interne à chaque mère éprouvant la mort/disparition de son enfant. Elle est partagée entre le désir et le refus de déterminer le sort du disparu comme « mort ». Mais cette tension est aussi externe, liée à l'expression publique du deuil. Cette expression est vécue comme à la fois nécessaire et contrainte, et se vit au sein de rituels intimes, familiaux et collectifs. Ces tensions propres à l'expression du deuil sont aggravées par le contexte culturel, historique et politique de la violence publique et étatique de la disparition forcée argentine. Les Mères sont tout d'abord empêchées de faire leur deuil par le régime dictatorial qui fait disparaître les corps. Les Mères sont alors vues comme celles qui, en refusant les formes « traditionnelles » du deuil, manifesteraient la vie, le mouvement – notamment par la couleur blanche de leur foulard - et non la mort. Ainsi, un journaliste de L'Humanité exprime cette ambivalence par ces mots : « elles refusent d'être des « pleureuses » vêtues de noir ». ⁷² Pour ce journaliste « de gauche », refuser les normes collectives liées à l'expression du deuil est valorisé comme un potentiel de « révolte » contre la tradition que constitue le régime d'extrême droite militaire. Refuser le deuil est alors valorisé par ceux qui rendent hommage aux Mères comme une forme de résistance à la disparition. Or c'est surtout l'impossibilité du deuil, liée à la disparition des corps - qui a conduit les Mères à inventer ce nouveau rituel sous la dictature. Les Mères se sont certes « tournées vers la vie » mais sont restées bloquées dans l'indétermination quant au sort de leurs enfants, et notamment de leurs corps. A partir de l'arrivée au pouvoir d'Alfonsín en 1982, les Mères doivent cette fois faire face à des gouvernements « démocratiques » qui, souhaitant répondre à leur demande de justice et de vérité, interviennent pour exhumer les corps, et « réparer » publiquement la disparition, par des procès ou des cérémonies mémorielles publiques. Cependant, l'Etat poursuit sous des formes différentes l'impunité. Les Mères sont alors « contraintes » de multiples manières dans l'expression de leur deuil par ces politiques de gestion du passé dictatorial. D'impossible le deuil devient « possible » mais en des formes qui ne leur conviennent pas toujours. Lors de la

⁷² *Les Mères tournent encore*, L'Humanité, 2011, article de Bernard Duraud

transition démocratique, les Mères se trouvent face à deux demandes qui sont jugées, ou qu'elles-mêmes jugent irréconciliables. La première est liée à leur demande de justice et de vérité : il s'agit de déterminer qui, pourquoi et comment leurs enfants ont été tués, ce qui demande la poursuite de la lutte collective et publique contre l'impunité. La seconde est la volonté de récupérer les restes des corps pour les inhumer. C'est dans ce contexte que se divisent les Mères de la Place de Mai et les Mères, ligne fondatrice. Aujourd'hui, les premières sont les plus nombreuses et les plus visibles dans l'espace public. Or comme on l'a vu, l'espace public dans lequel s'expriment les Mères les a conduits à construire une identité de Mère « publique » contre une identité privée de « mère ». Afin de se représenter « collectivement » dans l'espace public, l'histoire intime qui les lie aux disparus semble disparaître au profit de l'histoire collective. Cela commence par l'effacement du nom de chaque disparu sur leurs foulards, au profit du slogan « Mère des 30 000 ». Comment entre en jeu l'identité de « mère en deuil » dans la construction de ces identités « privée » et « publique » de Mères ? Une théorie développée par une chercheuse argentine en sciences politiques, María Virginia Morales⁷³, s'appuyant sur une analyse discursive des deux associations, à partir des théories du sujet et du concept de performativité développé par Judith Butler, éclaire autrement les causes de la division des Mères. Elle montre que ces associations ne sont pas divisées seulement pour des motifs politiques mais parce qu'elles révèlent deux « modes d'être » mères, lié à un rapport différent entretenu à leurs enfants. L'une, les Mères de la Place de Mai, radicaliseraient la « socialisation de la maternité » parce qu'elles ne fonderaient plus leur lien maternel sur un lien biologique avec le disparu. Elles peuvent alors être « mères de tous », « mères du peuple », mères révolutionnaires porteuses de la lutte politique de tous les disparus. Les autres, seraient « restreintes » par leur identité de mère biologique, c'est-à-dire liée au corps du disparu. Leur lutte serait alors liée principalement au désir de récupérer les restes des corps et de conserver leur mémoire intime.

Au-delà des discours, comment se traduirait aujourd'hui cette différence dans la rhétorique visuelle mise en place par ces deux associations sur Internet ? Si les Mères de la Place de Mai ne fondent plus leur identité de mère sur un lien biologique avec les disparus, alors comment représentent-elles les disparus et/ou leurs corps ?

⁷³ Morales, V. (2017). Escisión y dos modos de ser "Madres de Plaza de Mayo"

2. La communication de l'association des Mères de la Place de Mai : la disparition des corps des disparus...et la mise en avant de corps politiques féminins (ANNEXE N°1)

Dans la nouvelle version du site de l'association des Mères de la Place de Mai, on observe l'absence de représentation visuelle des disparus. Ils sont désignés soit par le chiffre « 30 000 », soit collectivement par des mots : « nos disparus », présents sur toutes les lèvres des Mères pour légitimer leur action politique. Mais il n'y a quasiment aucune représentation visuelle figurant des visages ou les corps de ces mêmes disparus. Dans leurs apparitions publiques, les « traces » des corps des disparus ne sont pas mises en avant. Ainsi dans les photographies et vidéos mises en ligne pour les jeudis de la Place de Mai, les slogans n'ont plus de rapport avec les disparus, ou seulement avec leur lutte politique et sociale : « *l'absence de travail est un crime* ». Elles construisent une figure positive de disparus-militants : « *les révolutionnaires dans le cœur* » (cf. ANNEXE N°1.1). Les Mères ne portent plus ni photos, ni portraits des disparus, mais des drapeaux arborant le logo des mères (le foulard blanc), logo qui avec le temps est devenu « iconique ». Dans les hommages aux Mères décédées, c'est la participation de la Mère à la lutte collective qui est mise en avant. Le nom du disparu n'est pas prononcé dans les extraits choisis. Lorsque la Mère s'exprime, c'est au nom de l'amour pour « tous les disparus », et au nom de la poursuite de leurs idées politiques. Ce premier constat semble conforter la vision d'une identité maternelle fondée sur un lien « non biologique », qui fait des Mères, les Mères de « tous les disparus ». Ce lien serait donc davantage « spirituel » ou « idéologique » dans le sens d'une croyance en la permanence de l'esprit des disparus (ou de leurs idées politiques) ou de l'amour porté - de manière indifférenciée - à tous les disparus.

Cependant si la rhétorique visuelle des Mères conduit à ne pas représenter les corps des disparus, elle met en avant le corps des Mères. Comment est représenté ce corps ? Il s'agit tout d'abord d'un corps actif et parlant dans l'espace public. Visuellement, les Mères sont omniprésentes, elles sont au cœur des quatre actions phares retransmises en vidéos : les jeudis, les « papotes avec les Mères », la remise du foulard blanc aux personnalités politiques, et l'émission menée par Hebe de Bonafini. Ces actions sont particulièrement caractérisées par la parole, mettant souvent en scène Hebe de Bonafini, ou une personnalité politique parlant seule dans un micro, entourée de Mères silencieuses, face à leurs interlocuteurs. On observe l'omniprésence d'une figure maternelle hyperbolique : la très charismatique et volubile présidente Hebe de Bonafini. Son visage, entouré d'un foulard bien serré et arborant des lunettes noires, est devenue une effigie bien connue des Argentins. Le corps des Mères est mis en avant

explicitement dans le discours comme un corps, c'est-à-dire qu'il est cité, analysé comme un outil mis consciemment au service de leur lutte politique. Il s'agit donc d'un objet à « *convertir en force politique* », séparé de la personne de la Mère.⁷⁴ Les Mères de la Place de Mai mettent en avant leurs corps dans ses attributs biologiques féminins, et le montrent comme capable de force et de puissance (cf. le générique des vidéos avec l'image de l'utérus, ou du poing levé féminin vieilli). Cette rhétorique peut être liée à la construction d'un espace public aux normes masculines, où les femmes devraient prouver leur aptitude à être « fortes » et capables d'un logos politique. Les Mères s'inscrivent aujourd'hui dans une société argentine valorisant de plus en plus la lutte féministe – dans le sens d'une lutte menée *en tant que femmes*, et pour le droit des femmes. L'argument féministe faisant du mouvement un mouvement de « mères et de femmes », et non seulement de mères, apparaît d'ailleurs plus tardivement dans le discours des Mères.⁷⁵ La mise en visibilité des « corps » des Mères ne conduit pas à mettre en avant la personnalité de chaque mère, ni son lien personnel avec chaque disparu. C'est tout d'abord lié à une conception du politique, où l'intérêt du collectif prime sur les intérêts individuels. Il faut donc mettre en avant le « corps collectif » plus que le corps « individuel ». On peut y voir aussi l'influence de nouvelles conceptions liées au corps féminin. Le corps est parfois mis en avant comme une force physique et biologique appartenant à la femme, qu'il faudrait « libérer » des liens ou attaches familiales (de mères, d'épouses, de filles). Cette conception entre en contradiction avec l'identité maternelle des Mères (le lien de filiation). Les Mères légitimeraient donc aujourd'hui leur lutte en montrant leur capacité à accéder au politique par leurs corps à la fois féminins et forts dans l'union. Cela conduit à renforcer la représentation et la valorisation d'un corps aux attributs féminins. Nous avons d'une part un corps féminin biologique vu comme une force politique, et d'autre part un « esprit politique » qui est celui de leurs enfants et le leur. Le lien maternel avec les disparus est-il pour autant « non biologique » dans le sens de séparé du corps maternel ? La représentation d'un corps maternel est toujours présente, comme le montre la vidéo mise en ligne à l'occasion de la fête des Mères est ainsi intitulée « Enceintes pour toujours »⁷⁶. Dans cette vidéo le « pathos » d'Hebe est très important dans ses paroles insistant sur la douleur des Mères, dans l'intonation de sa voix qui hurle plus qu'elle ne parle, dans le mouvement de son bras scandant chaque parole de bas en haut, dans son épuisement après avoir tant crié à la fin de la vidéo. Cette vidéo montre que les Mères mettent

⁷⁴ Extrait du synopsis du film « Tous sont nos fils » visant à décrire un mouvement de « mères et de femmes (...) ayant converti leur corps en force politique ».

⁷⁵ Nadia Tahir, p.

⁷⁶ <https://youtu.be/clBpEvmF4wE>, 20/10/2019

en avant leur corps « féminin et maternel » en le pensant comme biologique, dans le sens d'un corps qui peut enfanter - Hebe parle du « sang » des enfants notamment. Elles expriment leur activité politique comme une perpétuelle « gestation », poursuivant l'indétermination propre à leur rituel. Elles sont comme « bloquées » dans un état entre-deux, celui de la grossesse, où le corps de l'enfant, présent mais pas encore né, est invisible, mais reste en relation avec sa mère. La mère enceinte « pour toujours » refuse la détermination qu'est la naissance, comme elle refuse tout hommage posthume qui revient à déterminer l'enfant comme mort⁷⁷. Tous les disparus invisibles sont pour toujours « en lien » –biologique et « spirituel » - avec elles. C'est donc moins, comme le suggère l'hypothèse présentée plus haut, le lien maternel « *biologique* », dans le sens de lien « de sang » avec les disparus qui est nié, mais le lien *personnel*, reliant chacune des mères avec son propre enfant. Et nous pouvons y voir l'expression de regards différents portés sur le corps. Le corps des Mères n'est pas représenté comme un corps « personnel » - c'est-à-dire porteur d'une identité **et en lien** avec d'autres, mais comme un corps individuel ou collectif - celui de la Mère ou des Mères-, et dualiste (séparant la matière biologique de l'esprit). Comment la représentation des corps des Mères et des disparus est-elle mise en scène dans l'autre association des Mères ?

3. Les Mères, ligne fondatrice : des corps personnels unissant une Mère à un fils/une fille disparu(e) (cf. ANNEXE N°2)

Les Mères ligne fondatrice cherchent moins à parler d'une seule voix sur internet, l'analyse est donc plus délicate. Cependant cette dispersion est aussi significative d'une identité collective et publique portant les voix de Mères différentes.⁷⁸ La rhétorique est davantage orientée vers un passé dont il faut conserver la mémoire. C'est tout d'abord lié à leur identité fondée sur le retour à l'origine du mouvement, valorisant la présence en leur sein des membres « fondatrices » justement, les premières Mères. Ainsi le bandeau de la page d'accueil d'un des blogs met en avant un montage photographique en noir et blanc, où apparaissent les Mères sur la Place agrippées à une banderole où est écrit le nom de leur association (cf. Annexe n°2). Il s'agit toujours de lutter contre la disparition forcée dont ont été victimes les disparus. Cependant nous pouvons noter la permanence de la représentation visuelle des disparus. Ce sont en particulier par le biais des portraits photographiques (dans des formats variés : pins, livres, dessins) et des

⁷⁷ Cf. Madres.org, dans le manifeste : « *Nous refusons les plaques commémoratives et les monuments car cela signifie enterrer les morts. L'unique hommage possible est de lever nos bannières de lutte et de continuer leur chemin.* »

⁷⁸ La dispersion est visible à travers une communication moins soignée - deux blogs, inactifs aujourd'hui, caractérisés par le manque de clarté et la vétusté du format.

histoires liant chacune des Mères à son disparu. Le corps de la Mère apparaît le plus souvent relié à son fils/sa fille par la médiation de l'image (la photographie dans les mains ou autour du cou) ou de l'écrit (une pensée de type épitaphe reliant la mère à un fils/une fille disparu(e)). Ainsi, en première page de l'un des blogs, Taty Almeida présente son livre autobiographique intitulé *Alejandro per siempre...amor* en le portant devant soi de ses deux mains. Le visage de son fils remplit l'entièreté de la page de couverture. Ce sont donc des corps personnels qui sont représentés, dans le sens où ils mettent en scène une relation intime de personne à personne.

Nous avons vu que les Mères sont représentées à travers des catégories que l'on tend à opposer comme contradictoires, et qui sont liées à un regard posé sur leur corps féminins dans l'espace public. On oppose pathos et logos, espace privé et espace public, lutte intime et lutte collective. Afin d'accéder à une lutte collective et politique dans l'espace public, elles sont amenées à se représenter collectivement. Elles deviennent « Mères de tous les disparus ». Dans leur site internet, les discours des deux associations poursuivent cette séparation. L'une, afin d'exister politiquement dans l'espace public, construit une identité collective parlant au nom de toutes les Mères et de tous les disparus-militants. Visuellement elles se représentent alors comme des « corps biologiques féminins » sans identité personnelle, en lien « spirituel » avec 30 000 disparus. L'autre se bat publiquement pour des victimes de la disparition forcée, aux côtés des autres associations de proches et des associations défenseuses des droits de l'homme. Elles se représentent comme des mères liées à un seul disparu et montrent moins la lutte collective et leur lien nouveau avec tous les disparus. On constate que l'une des mises en représentations conduit les Mères de la Place de Mai à inconsciemment reproduire dans la représentation ce que fait la disparition forcée dans la réalité : effacer les noms et les corps des disparus...

Est-il possible de représenter visuellement la Mère de la Place de Mai, à la fois comme mère d'un disparu et Mère de tous les disparus ? Comment les pratiques qui nous intéressent mettent-elles en scène une action politique menée tout à la fois au nom d'un disparu et de tous les disparus ?

CHAPITRE II : UN DEPLACEMENT DU REGARD : PARTAGER L'APPEL INTIME DES MERES PAR LA MEDIATION DE LA REPRESENTATION

Nous étudierons dans ce deuxième chapitre comment les pratiques de représentations qui nous intéressent déplacent le regard porté habituellement sur les Mères. D'une part ces pratiques se situent dans la lignée de celles qui partagent leur « lamentation », en les rendant visibles et audibles par la médiation de formes esthétiques. Alimentées par les Mères elles-mêmes qui souhaitent se rendre visibles et témoignent abondamment, ces représentations participent de la reconnaissance du mouvement, de la mémoire de leur lutte collective ou intime. Beaucoup de ces représentations regardent cependant les Mères comme un objet d'admiration ou de fascination extérieur, comme un corps uni et mythique, surgissant dans la vie réelle et politique. Cela tend à effacer les nuances subjectives et collectives, ou à naturaliser la lutte des Mères. D'autres enquêtes, en sciences sociales, ne partagent par la lamentation des Mères. Leur regard critique prend de la distance, et analyse ce mouvement pour rétablir la complexité des causes qui l'ont vu naître et évoluer. Contrairement à ces enquêtes, les pratiques de représentations étudiées n'ont pas directement pour objet le mouvement des Mères de la Place de Mai. Elles portent davantage sur l'expérience de la disparition forcée, telle qu'elle est vécue notamment par les Mères. Quel déplacement du regard produit ce changement d'objet pour l'écrivaine et l'anthropologue ? Comment cela se traduit-il dans la représentation ?

Nous verrons que ces pratiques sont conduites à s'associer à la lutte impossible des Mères contre la disparition forcée. Elles s'attellent alors à comprendre plus qu'à expliquer l'épreuve intime vécue. Elles répondent à l'appel intime des Mères en retranscrivant leur lutte, dans son double mouvement d'enquête et d'exhibition des traces des disparus. L'anthropologue Alice Verstraeten va à leur rencontre lors d'une enquête empirique sur la disparition forcée en Argentine, pour entendre et mettre en récit leurs témoignages, avec ceux d'autres victimes et survivants. Véronique Massenot, depuis la France, se met à la place d'une mère et grand-mère, par l'imagination et l'écriture fictionnelle.

I. Partager l'enquête impossible des Mères sur les traces des disparus

Les pratiques que nous étudions partagent avec la lutte des Mères la forme de l'enquête.

A. Enquêter sur les traces des Mères, ou la mise en œuvre du paradigme indiciaire

Enquête, indice, traces, corps...L'enquête menée par l'anthropologue Alice Verstraeten relève-t-elle du paradigme indiciaire ? Ce modèle épistémologique, théorisé par l'historien Carlo

Ginsburg⁷⁹ guiderait les « sciences humaines » depuis la première moitié du XIXe siècle. Il consiste à mener des recherches comme on mène une enquête policière ou médicale, en partant à la recherche d'indices ou de symptômes de la réalité que l'on souhaite connaître. Ces indices sont des signes, trouvés ou suscités, que l'on lit afin d'en connaître les causes. Or, comme on l'a vu, les Mères se donnent à voir, à entendre et à interpréter à travers le signe qu'est le corps. Le corps signifie plus que ce qu'il donne à voir pour un observateur qui interprète les gestes, les symptômes d'une maladie, les non-dits. On peut dire que les Mères deviennent des signes-traces continus,⁸⁰ par leur présence physique, perpétuelle et active – produisant des traces d'elles-mêmes et des disparus-, signes-traces qui sont ensuite interprétés. L'enquête sur les traces des Mères peut donc être une enquête sur la façon dont leur corps collectif « trahit » des réalités invisibles pour elles-mêmes, et que l'essai, historique ou psychanalytique en particulier, se chargera d'explicitier. Il s'agit alors d'interpréter les gestes, les formes, pris par le collectif des Mères comme un corps unique. De nombreux interprètes du début de leur lutte renforcent le caractère indiciel de ce corps collectif. On l'a vu en particulier à travers l'essai du psychanalyste E. Gomez Mango, *la Place des Mères*. Or les Mères sont aussi actives dans la production de traces, elles les produisent et les montrent intentionnellement dans un contexte particulier, celui de la disparition forcée. Elles sont elles-mêmes des sujets ayant vécu intimement cette disparition. C'est en cela qu'elles intéressent l'anthropologue et l'écrivaine. Elles ne regardent pas les Mères « de l'extérieur », mais vont tenter de comprendre leur expérience intime et subjective.

B. Avec les Mères, se heurter au mur de la disparition forcée

Si l'objet de ces enquêtes est la disparition forcée et l'épreuve des Mères, elles se heurtent à l'impossibilité d'expliquer ce phénomène. Elles partagent alors une partie de l'horreur de la disparition telle qu'elle est vécue par les Mères, qui se heurtent elles aussi à cet impossible : faire advenir un sens de ce qui n'en n'a pas. Tout d'abord parce qu'il s'agit d'une terreur qui fait « implorer » ce qui permet d'accéder au sens : le corps, le langage et le réel.⁸¹ Toute la seconde partie du livre d'Alice Verstraeten avoue alors paradoxalement sa défaite pour en parler

⁷⁹ Carlo Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire » (1979), trad. M. Aymard, Mythes, Emblèmes, Traces. Morphologie et histoire, Paris, Flammarion, 1989, p. 139-180.

⁸⁰ Galinon-Mélenec Béatrice. La notion de signe-trace est explicitée dans les *Fragments théoriques du signe-trace. Propos sur le corps communicant* : « En ne séparant pas les deux termes « signe » et « trace » et en les associant dans un même terme « signe-trace », c'est le triple sens de « la présence du passé dans son absence au présent » (la trace), de la « projection du signe-trace dans le processus d'interprétation – inconscient ou conscient – du signe-trace reçu » et *L'Homme trace de la « communication en tant qu'interaction de signes-traces » qui est mis en évidence.* »

⁸¹ Alice Verstraeten, *Disparition et témoignage*, p. 13

plus avant. Les sous-titres multiplient les négations : « indicible », « impensable » mais aussi « invisible » « irréprésentable »... Alice Verstraeten se situe dans la lignée d'études ethnologiques questionnant leur légitimité pour étudier le crime contre l'humanité. Elle se nourrit des recherches sur les politiques d'extermination et des catastrophes comme la Shoah, ou les autres disparitions en Amérique latine. Elle affronte la peur de donner un sens à ce qu'elle n'a pas vécu et ne pourra jamais saisir totalement. « *L'inhibition est énorme. La tentation est grande de s'arrêter au seuil de l'impensable et de ne plus essayer de le dire ni de le montrer* »⁸². Elle mettra longtemps avant de rencontrer les Mères, de peur de les éprouver en ré-ouvrant leur blessure, en n'adoptant pas « *une place juste* » mais aussi par peur de se blesser elle-même...⁸³ L'anthropologue prend non seulement le risque d'échouer, mais s'expose aussi de manière délibérée à la terreur de la disparition. A la manière de la Mère qui, en exposant son intimité blessée, risque de faire advenir la terreur. Elle vit donc la recherche comme une « exhibition » risquée et une entreprise qui sera toujours incomplète. « *On ne peut que s'approcher de la disparition* ».⁸⁴ Le fait de ne jamais pouvoir comprendre totalement la disparition est douloureux pour la chercheuse, son enquête est en quelque sorte vouée à l'échec. Mais dans cette distance irréductible qui l'éloigne de son objet, elle éprouve alors la blessure de la disparition même – l'absence de sens « *On en reçoit néanmoins la réalité comme on se brûle, comme on se blesse. On est heurté par la disparition.* ». Et cette absence de sens est alors ce qui la pousse à en chercher... Il s'agira d'étudier « ce qui reste »⁸⁵. L'interrogation de la chercheuse : « *témoigner est impossible ?* » la conduit pourtant à faire témoigner les victimes dans un chapitre intitulé « *témoignages malgré tout*⁸⁶ ». Ainsi, la première page intitulée « *disparition forcée* » laisse la parole à une mère, Haydée Gasteluù de Garcia Buella. Ce témoignage, avec ses blancs, ses points de suspension, ses hésitations, ses soupirs, ses répétitions montre l'impossible pouvoir des mots face à la terreur, et à une histoire de la catastrophe caractérisée par ses « *trous* »⁸⁷. La disparition... « *C'est quelque chose qui reste là, en suspens, en parenthèses, dans un monde flottant* ». Pourtant les mots utilisés « *vide* », « *noir* », « *néant* » « *perte* » « *trou noir* », sont inscrits dans la page noir sur blanc par Alice Verstraeten, et Haydée a pu les exprimer face à elle au cours d'un entretien. Sans suspendre la

⁸² Ibid, p 17

⁸³ Alice Verstraeten, *Une brèche dans la culture, d'un bord à l'autre. Témoigner et recevoir le témoignage de la disparition forcée*, *Alterstice*, 1-2, 69-78 2011

⁸⁴ Ibid, p 17

⁸⁵ *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin*, Giorgio AGAMBEN, 1999, une des références d'Alice VERSTRAETEN dans la bibliographie de son livre *Réinventer la Résistance*

⁸⁶ *Malgré tout. Contes à voix basse des prisons argentines*, Paris, la Découverte, 1982, une des références d'Alice VERSTRAETEN dans la bibliographie de son livre *Disparition et témoignage*, *Hermann*,

⁸⁷ *L'histoire trouée. Négation et témoignage*, Nantes, l'Atalante, 2003

recherche sur la disparition, Alice Verstraeten choisit de chercher un sens, tout en acceptant d'être continuellement heurtée par l'impossible avènement d'un sens. Elle souhaite faire son possible, comme les Mères font leur possible. Ce « possible » est exprimé comme un aveu de faiblesse par la chercheuse à travers des expressions telles que « tenter » « esquisser » « approcher » « essayer ». Elles font écho à ces tentatives que sont les paroles des Mères. Affamées de sens et d'informations⁸⁸ face à l'abîme de la disparition, c'est ensemble qu'elles vont élaborer des « bribes » de sens.

L'émettrice des *Lettres à une disparue*, décrit cette lutte impossible des Mères pour exprimer en vérité ce qu'elle peut ressentir face à la disparition. Elle le dit ainsi à sa fille disparue « *Les mots restent tout petits* »⁸⁹. L'impossibilité de l'écriture pour Véronique Massenet est liée au sentiment d'illégitimité, car cette expérience, elle ne l'a pas vécue. Elle rapporte son interrogation dans notre entretien : de quel droit le fait-elle ? La première réponse donnée est tout simplement son rôle d'écrivain, et son aptitude à « se mettre à la place de », « se mettre dans la peau de... ». Mais ce rôle n'est pas facile à assumer, et l'auteure est parfois en proie au doute, se méfie de sa capacité. Elle avoue se sentir parfois « bizarre », et que cela demande une vraie confiance en soi... Pour les *Lettres à une disparue*, elle a même ressenti une forme de « vertige » avant la publication. C'est donc le regard de l'autre, de son lectorat, qui l'effraie. L'écriture est une exhibition...qui demande une confiance en soi et une reconnaissance pour se lancer. C'est tout d'abord la reconnaissance de ses parents – les *Lettres* sont le premier manuscrit qu'elle ose leur envoyer - et de son entourage qui va lui permettre de se lancer. Mais de quoi a-t-elle peur ? « *Je raconte la vie de gens et moi cela ne m'est pas arrivé.* ». C'est surtout de ne pas porter, par la fiction, la vérité de l'expérience intime des Mères. « *Je suis une usurpatrice* » pense-t-elle dans un moment de doute. Cette expérience intime qu'elle a entendue, a-t-elle le droit de se l'approprier en l'explicitant, en la déployant comme elle le fait dans ses *Lettres* par la fiction ? D'autant plus qu'elle a écrit seulement à partir d'un témoignage...cette peur d'avoir pu travestir la réalité la pousse, avant la publication de son manuscrit, à se documenter sur les Mères, ce qu'elle n'avait pas fait avant de se mettre à écrire. Mais c'est surtout le regard des victimes elles-mêmes auxquels l'auteure se confronte avec crainte. Lorsqu'elle est amenée à rencontrer les membres de l'association Hijos, elle est à

⁸⁸ Dans un témoignage sur ce qu'est la disparition, Haydée écrit « *C'est une faim immense, une faim d'informations, de...justice et de vérité, de tout ensemble* ». Dans le livre *Disparition et témoignage*, ce témoignage est la première parole du livre : il apparaît à la première page numérotée 1. Les propos qui le précèdent (remerciements et introduction) ne sont pas numérotés.

⁸⁹ *Lettres à une disparue*, p 35

nouveau prise de « stress »...Elle a besoin d'être rassurée, par le regard de ceux qui ont eux-mêmes vécu cette expérience, seule « trace » légitime, seuls garants de la vérité de la mémoire.

En dernier ressort, ce qui rend possible et même nécessaire l'écriture et la recherche, malgré son caractère impossible, c'est le sentiment d'appartenir à une « commune humanité » et le désir de lutter contre la disparition qui voudrait la détruire. Les pratiques de représentation sont alors des « médiations » dans le sens d'une tentative pour restaurer les Mères au sein de cette humanité. Pour Alice Verstraeten, c'est en rétablissant un dialogue avec les témoins, qu'on leur permet de sortir de leur « isolement ». Le témoignage leur donne un lieu pour s'exprimer, même si cette expression est inachevée ou douloureuse. « *Reprendre une parole, même partielle, même empreinte de négativité, c'est redevenir sujet* »⁹⁰. C'est donc dans la rencontre avec l'anthropologue, par le lien établi et le regard posé sur elles, qu'elles redeviennent « sujets ». Il s'agit aussi de leur redonner confiance en une possible commune humanité, que les « bourreaux » mettent à mal par leur silence et le refus de la « confrontation des points de vue ».⁹¹ Cette confiance dans leur interlocutrice est aussi une condition pour se livrer, comme elle l'écrit dans ses remerciements : « *je salue le courage et la confiance nécessaire pour laisser son témoignage entre les mains d'une autre.* » La recherche, tentative de parole et de regards posés sur les victimes de la disparition, est un devoir, une nécessité, car se taire ou détourner les yeux serait faire le jeu de la disparition et des bourreaux⁹² Pour Véronique Massenet, la commune humanité est ce qui rend possible l'écriture « à la place de »...« *En tant qu'être humain je me sens habilitée à le faire* »⁹³, et aussi ce qui permet à celle qui a vécu l'horreur de reconnaître son appartenance à une commune humanité. Elle raconte ainsi l'anecdote d'une mère réfugiée ayant vécu la disparition de son enfant, qui un jour l'appela pour lui dire sa reconnaissance « *c'est formidable car moi je suis journaliste et auteure, mais je suis incapable d'écrire sur ce sujet, je tourne autour bien sûr, mais c'est trop violent pour moi, et du coup c'est génial que quelqu'un qui n'a pas vécu raconte exactement ce que je ressens.* ». Cette médiation est possible parce qu'elle établit l'une et l'autre sur une base qui est celle de la confiance et de la reconnaissance mutuelle.

⁹⁰ Alice Verstraeten, *Disparition et témoignage, Réinventer la résistance dans l'Argentine des « Mères de la Place de Mai*, Presses de l'Université Laval, 2013, « Témoigner pour les vivants », p 28

⁹¹ *Ibid*, « Evoquer l'horreur et faire face à un mur » p 24

⁹² « *Abdiquer face au déni, face à l'indicible et à l'irreprésentable serait annuler complètement la pensée, annuler nos regards intimes sur le monde, annuler toute possibilité de mise en lien de ces regards, et donc annuler le social* ». *Ibid*, « Se taire est intenable » p 25

⁹³ Cf. Annexe n°9

Les Mères, l'anthropologue et l'écrivaine partagent une lutte impossible pour donner sens à la disparition forcée, mais aussi pour exprimer la vérité de cette expérience intime, soit parce qu'elle est de l'ordre de l'indicible et de l'horreur, soit parce qu'elles ne l'ont pas vécu de l'intérieur. Elles acceptent de se laisser blesser, de regarder en face la douloureuse expérience de la disparition, et font ensuite leur possible pour faire advenir un sens, même inachevé.

II. Faire trace avec les Mères, « signes-traces » de la disparition

C'est tout d'abord par la médiation de l'inscription des traces des personnes disparues, produites par les mères elles-mêmes dans leur témoignage, que l'anthropologue et l'écrivaine vont participer à leur lutte.

A. Une étude anthropologique sur le paradigme indiciaire créé par les survivants

Il faut donc chercher « ce qui reste » de la disparition...Alice Verstraeten, docteure en anthropologie, semble se situer dans la lignée du paradigme indiciaire...cependant elle mène une enquête non pas sur les traces des Mères, mais sur les traces de la disparition forcée et de ses conséquences en Argentine. Alice Verstraeten cherche donc des traces mémorielles, en étudiant la disparition forcée telle qu'elle a été ou est vécue aujourd'hui par les « victimes » et les survivants de cette disparition. Dans son livre elle recueille les témoignages non seulement de six Mères, mais aussi de trois frères et sœurs de disparus, trois anciens détenus, et quatre enfants « volés ». Ils constituent donc autant de « traces-vivantes » de cette réalité cachée. Sa recherche consistera en la retranscription et l'interprétation des traces produites et montrées par ces personnes ayant vécu l'expérience de la disparition forcée, dont les Mères. Les témoignages doivent être alors retranscrits le plus fidèlement possible par l'anthropologue qui se fait seule médiatrice : « *J'espère ne pas avoir trahi vos pensées* ». Alice V. est consciente que ces témoignages sont comme offerts par les témoins. En lui permettant d'en être la dépositaire, ils engagent en retour une responsabilité, celle de les transmettre en vérité. Tous les témoignages sont présentés dans la page de la même manière (cf. ANNEXE N°5) et les Mères ne sont pas mises à part comme un groupe uni. C'est donc une forme de paradigme indiciaire mis en œuvre par les personnes mêmes ayant été victimes de la disparition, qui est étudié par Alice Verstraeten à partir de 2003. Il donnera son livre écrit en 2013, précédé de sa thèse soutenue en 2010 : *La disparition sur la scène sociale argentine : modalités de résistance à l'impunité*. Ainsi, dans l'introduction de son livre, elle décrit en des termes policiers la difficile enquête menée par les familles : elles « *arpentent désespérément le labyrinthe démocratique en tous sens, en quête de la moindre trace et du moindre indice* ». Les 16 témoignages sont autant de petits récits, ou parcours personnels et familiaux pour retrouver les personnes disparues, mais

aussi pour en exhiber les traces. Par exemple, dans le premier témoignage d'une sœur de disparu, l'anthropologue replace brièvement le contexte familial - la naissance de Cristina Sanchez, et la disparition de son frère en 1975 - puis elle laisse la place aux mots de Cristina racontant le moment de la disparition et l'enquête qui suivit. Elle la présente comme une véritable enquête policière avec ses rebondissements, ses échecs, « *fait de mensonges et de fausses pistes* ». ⁹⁴ A travers les mots de Cristina, on comprend mieux ce que signifie le « silence des institutions » auquel se heurtent les familles. Cristina tente de déposer des requêtes, mobilisant des réseaux familiaux comme l'ami de son mari, médecin de la police, le commissaire... Elle replace Cristina, à la fin du témoignage, en quelques mots dans sa militance actuelle – l'association dont elle est membre « Hijos », ou sa participation aux jeudis de la Place de Mai. Ces deux moments de l'enquête et de l'exhibition des traces du disparu n'en forme donc qu'un, celui de la « militance » contre la disparition. Dans un article explicitant sa démarche ⁹⁵, elle écrit « *Il s'agira de reprendre la logique militante des familles elles-mêmes qui sur la place de Mai tentent d'exposer de l'intime* ». Elle étudie donc l'intimité de la personne telle que celle-ci l'exhibe intentionnellement aux yeux des autres. Ces autres, ce sont à la fois les autres proches au sein d'une famille, les autres familles de disparus, la société qui les regarde Place de Mai... mais aussi Alice Verstraeten elle-même. Dans la rencontre avec le témoin, elle se rend aussi attentive aux traces qu'il laisse par le langage du corps. L'anthropologue note leurs gestes, leurs silences, leurs émotions qu'elle traduit dans la page par les points de suspensions, les blancs, les didascalies. Ainsi, elle rapporte les gestes de Taty qui « parlent » de l'affection pour son fils « *elle croise ses bras comme pour s'embrasser elle-même, avec un petit sourire* », commente et interprète « *elle manifeste sans arrêt la présence passée de son fils dans ses bras par des gestes, comme si la mémoire de ses sens venait calmer l'affolement de sa pensée.* » Elle lit les traces du corps, la mémoire même du corps de la mère qui parle comme « malgré elle », trahit sa « folie » liée au traumatisme de la disparition. Mais elle lui permet aussi de lui donner un sens. ⁹⁶ Les témoignages variés – incluant aussi bien des hommes que des femmes - permet également de montrer le caractère personnel de chaque expérience, tout en dégagant les traits communs à cette expérience terrible qu'est la disparition forcée. Alice Verstraeten fait donc une étude à l'écoute des « victimes » de la disparition, pour mieux montrer comment ils ont résisté et résistent encore à cette dernière lorsqu'ils se trouvent

⁹⁴ P.33 in témoignage de Cristina Sanchez

⁹⁵ Esquisse d'une anthropologie impliquée auprès des victimes de la « disparition forcée »

⁹⁶ Dans un autre passage, Taty réinterprète ainsi l'accusation de folie « *Taty s'exclame, arrêtant ses larmes. Folles ! Ce mot nous émeut beaucoup parce que...Folles ! Bien sûr : filles de douleur, d'apprêté, de rage, d'incertitude ! De ne pas savoir ! Tu vois ?* »

face à elle, en exhibant leur intimité blessée. Or, qui résiste le plus de cette manière si ce n'est les Mères ?

B. Faire trace avec les Mères par le témoignage

Ce sont les Mères surtout qui ont exhibé ces traces, les ont produites activement, intentionnellement. Ce faisant les Mères acquièrent une importance particulière dans son travail. Elles seront les plus représentées par l'anthropologue, comme une « toile de fond » dans lequel vient s'inscrire l'ensemble des autres témoignages. Ainsi, dans la quatrième de couverture de son livre, elles sont identifiées comme les guides de ce paradigme indiciaire, ou de cette « résistance à la disparition » : « *Les Mères de la Place de Mai, - suivies par les frères et sœurs, les enfants de disparus et les survivants des camps* ». Elles sont le groupe de proches le plus nombreux à témoigner directement dans l'ouvrage. L'anthropologue a vécu au cours de sa recherche l'expérience d'être guidée par les Mères. Elle les a rencontrées en premier lieu, ce qui lui a permis ensuite d'envisager de recueillir le témoignage d'autres survivants. Elle témoigne d'un véritable apprentissage vécu à leur côté, apprentissage de l'écoute de leur douleur. Ce sont les Mères qui l'encouragent « à aller au bout de (s)on travail »⁹⁷. Apprentissage de leur lutte même contre la disparition par la parole coûte que coûte. Une mère en particulier cumule les statuts et devient un signe-trace vivant particulièrement légitime. Il s'agit de Carmen Aguiar de Lapaco, qui est « *survivante d'un camp de disparition, mère de disparue, Mère de la Place de Mai* », comme le stipule la page de garde, où elle est citée : « *Les morts ne peuvent pas parler. Alors il faut parler de ce que l'on sait, nous les vivants* ». Triplement légitime, parce qu'elle a vécu « de l'intérieur » la disparition, elle a le droit de formuler cette injonction et de donner l'impulsion aux autres en les réunissant dans un « nous » qui englobe l'anthropologue. Les Mères apparaissent aussi dans d'autres témoignages, par exemple quand le frère ou la sœur avait aussi une mère militante. Ce faisant ces témoignages permettent de rendre visibles des Mères qui ne le sont plus ou pas. C'est le cas pour la mère de Cristina, décédée « Esther Sanchez (1922-2001) », qui faisait partie de l'association des « Mères de la Place de Mai ». C'est dorénavant sa fille qui poursuit sur ces traces la militance. Pour le signifier, le témoignage de Cristina est doublé d'un portrait de la jeune femme fait par Alice Verstraeten. Il s'agit d'un montage où on la voit réitérer le geste fait Place de Mai : tenir et exhiber ensemble la photographie de son frère, et le foulard de sa mère, d'une seule main

⁹⁷ Alice Verstraeten, *Une brèche dans la culture, d'un bord à l'autre. Témoigner et recevoir le témoignage de la disparition forcée*, Alterstice, 1-2, 69-78 2011

(Cf. annexe n°5.2, portrait 1). Le témoignage, doublé du portrait, est donc une citation, reproduisant le geste militant de la fille et l'interpellation de la Mère, unis sur la Place de Mai.

La pratique du témoignage permet à l'anthropologue de saisir les nuances subjectives et collectives qu'expriment le « corps » des Mères ou de la mère, rencontrées comme des sujets marqués par l'expérience de la disparition forcée. En leur permettant de s'exprimer, elle leur offre une reconnaissance de leur parcours d'enquête et des traces des disparu(e)s exhibées par le passé. Elle en permet aussi une expression inédite, au présent. Le témoignage est un faire trace nouveau qui réinscrit la mère et le disparu au sein d'une commune humanité parce qu'il est établi dans la rencontre et, à travers elle, est adressé à destination du reste de l'humanité.⁹⁸

C. *Lettres à une disparue, une fiction-enquête en forme de ronde intime*

Les *Lettres à une disparue* sont aussi une réinscription par l'écriture de ce double mouvement d'enquête et d'exhibition des traces du disparu vécue par les Mères. En la seule figure de Mélina, ce roman épistolaire nous plonge dans l'intimité d'une mère et grand-mère de la Place de Mai, écrivant à sa fille disparue, Paola, tout en recherchant sa petite-fille. C'est bien d'une Mère de la Place de Mai dont il s'agit, même si le roman tait le lieu précis. L'incipit (cf. ANNEXE n°3.1) dresse le portrait de la mère, vieillie par le temps et l'épreuve, alors qu'elle revêt deux signes distinctifs - la robe noire et le « foulard blanc » - pour se rendre sur la place...du marché. Elle entre alors dans la ronde intérieure que sont l'écriture des lettres. Comme la ronde, l'écriture engage la Mère dans une action, un travail vers la vie et contre le temps. Une action qui « inscrit » littéralement la mère dans l'espace de la feuille d'écriture. Comme la ronde, les lettres interpellent, expriment une question « où es-tu ? » en s'adressant directement à la disparue. : « *Cette lettre est un appel. A ta sagesse, à ton courage (...) Un appel à moi-même* ». Elles sont un travail cathartique pour vaincre le désespoir qui menace de reprendre le dessus. Cependant ce mouvement est marqué par l'indétermination. « Présente » : la Mère s'adresse directement à sa fille pour la rendre présente, sans y parvenir. Elle tourne autour de la présence-absence de sa fille qu'elle porte en elle comme autant de traces passées, présentes et futures. Paloma est présente dans les souvenirs de moments vécus, de traits de caractère chéris, dans l'admiration de son engagement pour la liberté. Présente dans le présent de l'énonciation avec ce « tu » auquel elle s'adresse, qu'elle supplie de revenir, qui lui donne la force de continuer la lutte. Présente dans le futur d'imaginaires retrouvailles. Présence-absence fantomatique comme ce cri qu'elle croit entendre au loin et qui se tait, ces questions

⁹⁸ *Témoigner pour les vivants*, p. 29 « Le témoignage (...) est destiné à laisser une trace, une passerelle vers le reste (reste de l'humanité, reste de la société, générations à venir.) »

sans réponse... C'est la ronde indéterminée de l'expérience de la disparition qui est éprouvée et livrée dans ses lettres comme dans un journal intime. L'émettrice exprime ce même affolement de la pensée dont parle Alice Verstraeten et traduit la torture psychologique. La mère se qualifie de « folle », ou plutôt en lutte contre la « folie » que constitue l'expérience de la disparition. Il s'agit de « ne pas devenir folle » par la médiation de l'écriture. Mélina passe par les hauts et les bas de l'espoir toujours vivant et déçu de retrouver sa fille, puis sa petite-fille, comme l'expriment les modalisations, les négations, les blancs, les points de suspension...

Si le mouvement d'enquête est linéaire et devrait conduire peu à peu au dénouement, il ne se résout pas. Ce sont des batailles successives et sans fin. Les batailles qui sont extérieures concernent presque moins la mère que les autres membres de sa famille - ce sont des actions : rechercher le corps, puis la petite-fille, rencontrer d'autres proches menant ces mêmes enquêtes à la recherche d'un petit-fils, partir sur les traces de la petite-fille, l'espionner à la sortie des écoles, rassembler des « *preuves, beaucoup de photographies* » pour la constitution d'un dossier, porter plainte et participer au procès. Mais ce sont surtout les batailles intérieures que nous permettent de suivre les Lettres. Le dénouement n'est pas lié à l'arrivée de la petite-fille. Au contraire, c'est une seconde bataille pour accepter que la petite-fille ne soit pas sa fille, pour l'appivoiser. Nous plongeons donc dans une ronde infinie... On croit voir la fin de la ronde par l'avant-dernière lettre, dans laquelle Mélina se réconcilie avec elle-même, fait le deuil de Paloma, la disparue. Mais la dernière lettre change d'émetteur : elle est écrite par sa petite-fille, Nina, à sa mère, Paloma. « *C'est mon tour* » dit-elle : la grand-mère a transmis son combat, et la ronde continue...

D. Entendre et transmettre l'appel intime des Mères par l'écriture

En étudiant la manière dont sont nées les *Lettres*, on voit que l'écrivaine a elle aussi composé avec des « traces » produites par les mères elles-mêmes. Cette trace était un témoignage, entendu au cours d'une émission radio de Daniel Mermet « *La-bas si j'y suis* », sur la disparition forcée en Argentine. Elle est diffusée en 1998, alors que Véronique Massenot a 25 ans, et n'a pas encore initié sa carrière d'écrivaine. L'émission agit sur elle comme un choc révélateur. Ce sont en particulier les voix de deux femmes témoignant sur la Place de Mai, une mère et une fille, qui l'interpellent. Elle a tout de suite le souhait de retranscrire, de conserver tel quel ce qu'elle a entendu comme une trace importante « *C'est là qu'on voit que cela m'a touché très vite et que j'en ai été consciente, car j'ai enregistré l'émission sur un radiocassette* ». Ce choc est lié à la sensation éprouvée par l'écrivaine d'être détentrice d'un « secret » à partager :

« *C'est comme si on m'avait confié un secret, qu'il était trop lourd à porter, et qu'il fallait que je le dise aux autres* ». Pourquoi a-t-elle ce sentiment d'être la seule à l'entendre ? Tout d'abord parce qu'elle entend pour la première fois parler de la situation en Argentine. Elle a le sentiment d'être la détentriche d'une information inconnue, puisque malgré son éducation, ses études et son intérêt pour l'histoire contemporaine, personne ne lui en n'a parlé : « *j'étais choquée de ne pas être au courant* ». A l'époque, 1996, peu de personnes en France sont au courant de la situation. Les Mères ne sont pas encore « reconnues ». Comme les Mères, elle est donc persuadée que personne n'est au courant autour d'elle – sa famille, son université, la société française - et qu'il faut donc les alerter. Mais ce mot de « secret » est aussi révélateur d'un dispositif radiophonique qui permet à l'écrivaine de se sentir la dépositaire unique de l'appel des Mères, qui semble adressé particulièrement à elle. L'émission apporte un grand soin aux sons, aux voix. Ces voix font irruption dans le quotidien de Véronique Massenot et l'interpellent avec force. Or elles livrent une histoire intime, douloureuse, reliant une grand-mère et sa petite-fille de 18 ans, volée et retrouvée. Ces dernières se livrent avec détails, mais aussi un certain « recul », sur la manière dont elles ont traversé l'épreuve, dont la petite-fille a été retrouvée...Oui c'est un secret, mais il a été partagé. L'écrivaine se sent non seulement autorisée à partager à son tour ce témoignage intime, mais enjointe de le transmettre. Ce n'est que plus tard que le doute surgira. Ce qui la marque dans l'appel des Mères, c'est leur situation, leur épreuve, bref la disparition forcée vécue intimement. C'est le premier livre qu'elle entreprendra, avec succès, de publier. Il ne révèle pas son talent d'écriture, qu'elle développe pour elle-même depuis longtemps, mais il marque la première « exhibition » au public de son talent. Son écriture est mise au service de ce « secret », comme une arme, un moyen de transmettre ce qu'elle a entendu, et de l'expliciter, de le déplier par l'exposition des sentiments dans sa complexité. L'auteure considère alors le fait d'écrire comme une entreprise de transmission de la mémoire de la disparition. Ses lettres deviennent elles aussi une inscription, une « trace vivante » de la disparition forcée, au même titre que les personnes victimes qui en sont marquées malgré elles : « *c'est la trace de ce qui a été fait de manière rationnelle, organisée, l'idéologie qui voulait éduquer les enfants dans un moule en les confiant à des cadres du régime. C'est une trace vivante, et des victimes qui continuent chaque jour à l'être sans le savoir. Ils portent en eux cette trace.* ».

Par l'écriture, il s'agit pour Véronique Massenot, comme pour Alice Verstraeten par le témoignage, de montrer, d'exhiber aux yeux du public cette trace de la disparition forcée, vécue

intimement et que les mères ont accepté de leur montrer. Montrer cette trace intime est comme un devoir de mémoire face à une expérience de terreur.

« Quand le sage regarde la Lune, l'idiote regarde le doigt ». Cette expression rend compte du mouvement du regard porté par l'anthropologue et l'écrivaine sur les Mères. Nous avons vu qu'en ayant pour objet, non pas le mouvement des Mères, mais l'expérience intime de la disparition forcée, l'anthropologue et l'écrivaine regardent ce que vivent les Mères et qu'elles ne cessent de montrer sur la Place publique. Elles s'attachent alors à lire, à comprendre ces gestes et ces objets exhibés par les Mères non pas pour ce qu'ils sont en soi, mais en tant qu'indices d'une réalité cachée qu'elles montrent du doigt : l'épreuve intime vécue dans leur intimité, et la disparition forcée, dont les traces tendent à être effacées. Voient-elles donc pour autant les Mères comme des « victimes » de cette disparition ? Un second glissement du regard opéré par ces pratiques est celui qui les conduit à suivre du regard le « doigt » de la Mère, qui, active dans la production de traces, montre devant elle la « véritable victime » de la disparition, le disparu. C'est alors la lutte des Mères au nom des personnes disparues, plus que la lutte contre la « disparition forcée » que l'anthropologue et l'écrivaine vont partager par la médiation de l'écriture.

III. Ecrire et témoigner sous un regard

Lorsque les Mères montrent en face d'elles une image du disparu, elles montrent deux personnes et le lien qui les unit. L'une est la personne disparue, victime de la disparition. L'autre c'est elle-même, qui souffre du lien rompu, ce qui fait d'elle aussi une victime. Cependant, montrer l'image du disparu, c'est aussi résister à cette disparition en son nom... la Mère est donc aussi une résistante. En ayant pour objet la disparition forcée, les pratiques qui nous intéressent voient les Mères à la fois comme des victimes et des résistantes. La recherche pour l'une, l'écriture pour l'autre, sera alors vécue comme une action menée « au nom des disparus », et même sous leurs regards.

A. Avec les Mères, lutter sous le regard des disparus...

Alice Verstraeten, pratique le témoignage au nom des « engloutis », c'est-à-dire des disparus eux-mêmes. Dans la première partie de son ouvrage, elle « classe » d'une part les bourreaux, d'autres part les différents types de « victimes et de témoins ». Les premières citées sont ceux qu'elles nomment « les engloutis », c'est-à-dire les disparus-morts. Ils sont les plus grandes victimes, puisqu'ils sont détruits jusque dans leurs corps, « engloutis ». Juste après, ce sont les Mères qui apparaissent dans la liste. L'anthropologue décrit comment elles font

contrepoint à cet englobement, en se rassemblant et en organisant une forme de résistance inédite, visible. Un contraste s'établit alors entre d'une part ce qui semble être la victime totale et d'autre part la résistante complète. Cependant, une lecture plus fine nous permet de comprendre mieux l'ambiguïté « victime-résistante » qui caractérise les Mères. Un retournement est effectué dans la représentation. Pour A. Verstraeten, la victime n'est pas synonyme de passivité et d'échec, qui s'opposerait à la résistante synonyme d'action et de réussite. Tous les « témoins-victimes » sont unis par une même expérience : la parole empêchée. Le témoin-victime est celui qui est forcé, contre son gré, à se taire et s'oppose au bourreau qui lui se tait délibérément. Donc paradoxalement, plus on est victime de la disparition, condamnés au silence et à l'invisibilité...plus on est témoin. Ce faisant les « englobés » sont « *les témoins les plus complets, qui ont vécu la disparition de bout en bout* ». Ce qui signifie que les Mères, parce qu'elles luttent délibérément contre ce mur de la disparition *en premier et de bout en bout*, seraient les secondes témoins-victimes les plus complètes. Elles deviennent donc comme on l'a vu des « victimes-résistantes », guides pour les autres. A leur suite sont décrits les « survivants des camps de disparition », puis les « héritiers »-frères et sœurs. On pourrait ajouter à cette chaîne l'anthropologue elle-même, qui, on l'a vu, est elle-même aussi empêchée par la disparition et lutte contre elle comme sur un mur. Or ce renversement est lié à un regard particulier qui voit dans la lutte de la Mère par le témoignage, une action non pas individuelle, mais accomplie au nom d'autres personnes. C'est ce qu'elle montre dans ses chapitres « témoigner pour les englobés », « témoigner pour les vivants » : « *on ne témoigne pas pour soi ou pas seulement pour soi. On témoigne pour les autres et avec les autres* ». Les Mères comme et avec l'anthropologue témoignent « au nom des disparus »...elles sont toutes deux ensemble des « victimes-résistantes » à la disparition.

Dans les *Lettres à une disparue*, on observe ce même mouvement qui fait de la Mère une « victime-résistante » au même titre que la disparue. Ces lettres, même si elles sont de l'ordre du journal intime, s'adressent à un destinataire, la fille disparue. La Mère écrit sous son regard, qui est ainsi décentré de la contemplation de son seul malheur. Dans l'incipit, la Mère, avant de sortir pour acheter de quoi écrire – et commencer la lutte -, se regarde dans un miroir. (cf. Annexe N°3.1) Vieillie par l'épreuve de la disparition, elle ne s'y reconnaît pas. Le miroir dans lequel se regarde la mère, c'est cet espace de la « représentation » (- *speculum* en latin pouvait signifier toute peinture ou représentation). Ce que la mère renvoie dans le miroir, ce que les gens dans la rue pourront voir, est-ce le reflet de ce qu'elle est, ou une image dégradée ? L'objet du miroir met en avant que toute représentation est « médiation », entre soi-même et

les autres. Ces lettres seront un portrait de la mère par elle-même face à des regards, pour lutter contre cette image dégradée d'elle-même, et donc contre des regards « avilissants ». Si autrui a défiguré son visage, l'écriture visera à le refaçonner. En s'adressant à un « tu », celui de cette « disparue » qui pourrait la voir « *si tu me voyais* », elle la place comme horizon de son écriture. Au contraire des regards que la société extérieure peut porter sur elle, ce regard est positif, bienveillant. Ainsi, à la page 24, l'émettrice s'adresse à elle non comme une seule victime, mais comme celle qui la soutient dans la résistance :

« Paloma, tes bourreaux, ces ignobles barbares, sont partis en retraite. (...) Les juges seront-ils avec nous ? Les militaires essaient de nous faire passer pour des folles, prétendant que nos « disparus » n'ont jamais existé ! Mais il reste quelques témoins...Des survivants comme Luis et Rosita. Qui parlent. Qui accusent. (...) Paloma, Paloma, petite fille née de ma chair, donne-moi ta force et ton courage. Je crains de n'être pas assez tenace, de retomber (...) Heureusement, ton père est là. »

On observe cette même division, d'un côté les bourreaux, les militaires, peut-être les juges, caractérisés par leur lâcheté, le silence ou le mensonge...et un regard de mépris ou de méfiance porté sur les Mères. De l'autre côté, ce « nous » : les Mères, mais avec elle les témoins, les survivants, les familles des disparus...et les disparus eux-mêmes, qui agissent, parlent, accusent, se substituant aux juges. L'énonciation nous montre que la mère tire sa force et sa résistance des regards posés sur elle par son entourage, les proches de disparus, et par sa fille « disparue ». Ce regard est, au contraire de celui de la société, bienveillant, et en cela « objectif ». Eux savent qu'elle n'est pas « folle ». Elle, sa propre fille, sait bien qu'elle est née « de sa chair ». Les destinataires des lettres sont donc des témoins objectifs d'un autre procès : celui de la Mère avec la société qui la juge. La mère est rétablie, par la médiation de l'écriture *sous un regard bienveillant*, dans l'intégrité et la vérité de sa personne.

Sous quel regard écrit Véronique Massenot ? On a vu que l'auteure aussi s'exhibe par l'écriture. La « vérité » de l'expérience intime décrite pourra être soupçonnée d'écart avec la réalité qu'elle prétend décrire. Par la publication, l'écriture des *Lettres* est aussi intimement liée à la vie sociale ; bien qu'elle ne soit pas une autobiographie, elle est une médiation pour l'auteure entre soi et les autres...Il s'agit de son premier livre publié. Si l'auteure se sent habilitée à écrire « à la place d'une mère de disparue », c'est d'abord au nom d'une commune humanité, et parce qu'elle a conscience de son rôle et de ses capacités d'écrivaine, reconnue par son entourage, par ceux qui acceptent de la publier, puis par les victimes. Son rôle est celui d'éveiller les consciences. Pour elle l'écriture est un moyen de transmettre un appel entendu au plus profond

d'elle-même à quelqu'un d'autre. L'écriture est à la fois une « catharsis » intime et une parole engagée de l'ordre de la transmission : « *je parle à quelqu'un et j'ai le temps de lui expliquer ce qui m'angoisse, me tracasse par rapport à ce sujet* ». Pour les *Lettres*, cette angoisse est en partie liée à la maternité, partagée avec les Mères, et a joué un rôle essentiel dans l'écriture. Dans notre entretien, Véronique Massenot l'exprime par ces mots : *cette histoire de lien maternel rompu, c'est allé chercher quelque chose qui était à vif à ce moment-là* (elle venait d'avoir son premier enfant). *Donc j'étais particulièrement réceptive* ». L'appel des Mères et l'histoire intime d'une mère et de sa fille, font écho à son expérience, au lien maternel qu'elle-même a depuis peu avec sa fille, et qu'elle perçoit alors dans toute sa précarité. Elle me fait remarquer que *Les Lettres* sont écrites « à sa fille, Fanny » dans la dédicace⁹⁹. « *Je sais qu'il y a un sous-texte qui s'adresse directement à elle (ma fille). Je lui dit « Ok on t'a donné la vie, c'est chouette. Mais on vit dans un monde pas rose, les humains font cela entre eux* ». *C'est une sorte de transmission de moi à mes enfants* ». C'est donc à la fois sous le regard de sa fille, et au nom de sa fille, qu'elle écrit, afin de l'alerter elle aussi, et à travers elle, toute la société.

B. Un regard de compassion ?

Nous pouvons dire que le regard que Véronique Massenot et Alice Verstraeten portent sur les Mères est de l'ordre de la « compassion », dans le sens de *pâtir avec*. Elles posent les yeux sur elles, et luttent ainsi contre la disparition et son impunité qui consistent à rendre invisibles ou à se détourner des témoins. Elles endurent avec les Mères une part de leur épreuve face au « mur de la disparition », liée à l'impossibilité de l'exprimer et de lui donner sens. Ecrire à partir de leur témoignage est une épreuve de la distance, de l'impossible partage de leur expérience intime, de l'inachèvement intrinsèque à leur tentative de s'approcher d'elles.

Elles partagent également les sentiments à l'origine et à la fin de la lutte des Mères : faim de sens et de vérité, souci de mémoire et de transmission, mais aussi sentiment d'injustice et de révolte. Sentiments qui sont à l'origine de leur action. « *A la racine de ce travail se trouvent l'incompréhension et la révolte face à un crime innommable* », écrit Alice Verstraeten.¹⁰⁰ Véronique Massenot rapporte ainsi le sentiment qui l'a habitée lors de l'écoute du témoignage radiophonique : « *cela m'a touché, m'a révolté.* » ou encore « *cela m'a choqué de ne pas être au courant* ». Mais l'origine de la révolte, du sentiment d'injustice, est moins liée à ce qui arrive à ces personnes, qu'au fait qu'elles-mêmes, au loin, ne partagent pas cette épreuve. Véronique

⁹⁹ La dédicace s'adresse aussi à sa mère.

¹⁰⁰ *Une brèche dans la culture, d'un bord à l'autre. Témoigner et recevoir le témoignage la disparition forcée* Alice Verstraeten

Massenot l'exprime en rapportant une anecdote à propos de sa mère qui partagea cette même expérience, 25 ans auparavant...

« Donc ma mère était dans la même situation que moi, un travail qui lui plaisait, un enfant, heureuse de cette vie nouvelle, de cette responsabilité. Et elle a accueilli (...) un réfugié chilien, un curé, (...) Il leur a raconté tout cela, **ce qui se passait au même moment** là-bas et n'était pas encore dit dans les médias. Elle m'a dit « *je me souviens de ce que j'ai ressenti. Je trouvais cela dingue que **sur la même planète au même moment**, moi je sois là, avec ma petite vie, contente. Et au même moment il se passe ce genre de choses.* » Elle n'était pas naïve ma mère. Mais elle a ressenti **ce sentiment**...elle était très engagée...cela je pense que je l'ai vraiment hérité d'elle : **l'injustice nous insupporte**, même physiquement. C'est ce que je ressentais exactement ; c'était cela. C'est pour cela que je l'ai écrit pour ma fille »¹⁰¹

C'est donc l'absence de conscience d'un drame vécu par d'autres êtres humains qui est révoltant, tout autant que leur situation. C'est aussi le non-partage de l'épreuve vécue par d'autres « au même moment » - elle le répète par deux fois – « sur la même planète » qui est injuste. C'est une prise de conscience sensible d'une proximité au-delà de l'espace. Et cette proximité permet déjà à l'écrivaine de partager l'épreuve des Mères : elle en est comme blessée « physiquement ». Mais cela ne s'arrête pas au sentiment éprouvé. S'intéresser ensuite aux Mères, tenter de rapporter leur expérience, poser son regard sur elles, c'est agir afin de partager encore davantage leur épreuve. Il s'agit de réduire l'injustice en réduisant la distance entre elles. C'est aussi transmettre la mémoire de leur épreuve à d'autres – sa fille, afin qu'elle aussi soit consciente de ce que peut faire l'homme...Si c'est un sentiment, une expérience sensible, il porte à la lutte, à l'action, à l'engagement. Il s'agit aussi de mettre « à distance » le sentiment incompris par la réflexion. L'écriture des *Lettres*, qui se fait dans le temps, explicite l'angoisse, la préoccupation ressentie par Véronique Massenot. Pour caractériser ce va-et-vient entre sentiment et réflexion, proximité et distance, Alice Verstraeten utilise le mot d'oscillation. L'équilibre s'apprend dans le temps passé et dans la rencontre avec les personnes victimes de la disparition. Le temps ne conduit pas à établir une « distance » avec ces dernières, impossible pour approcher l'objet même de la disparition, fait de terreur et d'émotions. « *Au fil de mon parcours, j'ai découvert que **la commotion**, parce qu'elle est indéniable, est un élément même de la réflexion* »¹⁰² Le terme de commotion traduit le sentiment violent qui peut l'assaillir en écoutant ses interlocuteurs, et qu'elle tenta en vain de restreindre. Mais aussi le mouvement qui naît de ce sentiment et la pousse à l'action, par un apprentissage et un travail, et donc une mise à distance. La compassion est donc dans la durée ce qui permet la « transmission » d'un

¹⁰¹ Annexe n°9

¹⁰² Verstaeten, Alice. « Esquisse d'une anthropologie impliquée auprès des victimes de la « disparition forcée ». » *Anthropologie et Sociétés*, volume 32, numéro hors-série, 2008, p. 72–78.

sensible, mais à travers la réflexion. Regard de compassion donc, car l'anthropologue et l'écrivaine ne séparent pas le sentiment de révolte de sa mise en œuvre par l'action : ils constituent un même engagement contre la disparition. La condition de leur engagement est donc à la fois une forme de passivité - accepter de saisir sensiblement, et inconsciemment la « logique » de la terreur, et d'activité – tenter de donner sens et de construire un savoir. Or ce mouvement est celui que vivent les Mères qui luttent et témoignent. Ce regard de « compassion » n'est donc pas en un seul sens, comme la pitié, mais en s'établissant dans la rencontre, il est réellement partagé.

Nous avons vu que l'anthropologue et l'écrivaine partagent l'expérience intime des Mères en tant que lutte impossible contre ce qui n'a pas de sens, la disparition. Elles partagent leurs expériences sensibles, et deviennent à leur tour des victimes-résistantes à la disparition. Elles tentent, en écoutant la voix des Mères, et en retranscrivant leur appel, d'exprimer leur expérience intime en vérité. Elles constituent des médiations dans le sens d'un échange de regards de confiance mais aussi de compassion posés par elles sur les Mères, et par les Mères sur elles. Ces médiations les inscrivent au sein d'une même communauté humaine. Ces pratiques faites avec les Mères « au nom des disparus », les amènent aussi à partager la lutte des Mères pour la mémoire des personnes disparues, par la figuration. Comment donnent-elles forme au rapport à l'autre et à la société dans son ensemble ?

CHAPITRE III FAIRE CORPS AVEC LES MÈRES POUR TRANSMETTRE LA MÉMOIRE DE LA LUTTE

Que change ce regard de compassion posé sur l'expérience vécue par les Mères dans la figuration ? Tout d'abord nous verrons qu'il conduit à adopter les « formes » mêmes que prend cette lutte pour la transmettre à d'autres, par la médiation d'expériences sensibles et par la figuration des corps. *Les Lettres à une disparue* se transforment avec le temps en pièce de théâtre, et en ateliers pédagogiques afin de faire « revivre l'expérience vécue » par Véronique Massenot aux élèves. Alice Verstraeten crée des portraits de résistance des Mères, qui incarnent leur parole, et transmettent ainsi une mémoire visuelle des corps, des gestes, des regards et des liens humains.

Mais plus largement c'est un regard qui abolit la distance lié à l'espace (de l'Europe à l'Argentine) et prend le temps de s'arrêter sur l'expérience des Mères. Il naît de la prise de conscience d'une commune humanité entre elles et nous, qui pousse à partager avec d'autres cette prise de conscience. Il s'agit donc d'un regard humain posé sur les Mères comme faisant partie d'un tout, l'humanité. Elles sont individuellement comme mère et collectivement comme Mères, la partie de ce tout, que l'on peut nommer « le corps social ». Cette vision permet d'abolir la division entre d'une part leur lutte intime et d'autre part leur lutte collective. Lutter intimement contre la disparition, revient à lutter pour la société dans son ensemble.

Pour cela elles passent par la figuration de corps personnels. Nous utilisons la notion de « personne », qui diffère de la notion « d'individu » dans le sens où elle relie intrinsèquement l'être - unique- à d'autres êtres, à une communauté dans laquelle il est engagé. Au contraire de la notion d'individu, qui suggère uniquement le caractère propre et unique, mais isolé. Or c'est à la personne que s'est attaquée la « disparition forcée » par la « dépersonnalisation », c'est-à-dire la destruction des liens qui l'unissent aux autres, en la tuant pour les disparus, ou en l'isolant pour les survivants. Les pratiques esthétiques figuratives visent à faire apparaître la personne ayant subi cette violence, en regardant « ce qui reste » d'elle...c'est-à-dire des traces de son passage, de sa réalité et de son existence comme personne.¹⁰³C'est donc en regardant

¹⁰³ Nous poursuivons en la retournant ici la proposition d'Alice Verstraeten commentant Michèle Lepeer, dans son article *La caresse de l'art* « Nul besoin de voir la violence extrême pour être convaincus de son existence. C'est au contraire en regardant ce qui reste de l'humanité après son passage, que sa réalité et sa cruauté nous assaillent. » Ces pratiques ne regardent donc pas le passage de la violence, mais la personne humaine qui subsiste à ce passage. L'objet de la peinture est donc le de peindre ce « passage », l'« apparition en vie » des personnes, afin de prouver la réalité de leur existence, qui dure, au-delà de la violence. C'est alors que, parallèlement à la réalité de la disparition, la « réalité » de la personne nous apparaît, dans toute sa « tendresse ».

longuement et en figurant les traces des disparus et les corps des Mères, qu'elles vont rendre visible ces liens, pour lutter contre la destruction du « corps social ».

I. Figurer les Mères pour permettre leur « apparition » en vie

Les pratiques qui nous intéressent s'éloignent des sciences sociales qui regarderaient le corps individuel ou collectif des Mères pour l'expliquer, le démystifier. Elles s'attachent au contraire à comprendre la terreur vécue et la manière dont les Mères ont cherché à lui donner sens.

A. Déconstruire la figure des Mères pour expliquer le mouvement par des causes

Pour les sciences humaines qui ont pour objet le mouvement des Mères, il s'agit de prendre de la distance avec l'objet « les Mères ». Pour reprendre le dicton, il ne suffit plus de bêtement « regarder le doigt », mais ce qui le porte. Il faut expliquer l'émergence, le développement et la construction d'une mobilisation et sa portée dans la société, par des analyses qui tendent à « déconstruire » les mythes qui s'attachent à elles, à nuancer les causes qui les ont amenés à se rassembler et à être visibles etc... Des enquêtes historiques, politiques, sociologiques, mettent au jour les causes de l'émergence, de l'évolution du mouvement et de la construction d'identités collectives plurielles. Ces enquêtes qui s'appuient sur des sources plus variées que les seuls témoignages des Mères elles-mêmes, constituent cependant aussi des regards posés sur des corps. Ce sont des corps à la fois collectifs (les associations de Mères, les groupes de proches), ou individuels (la mère elle-même), à déconstruire, des figures mythiques à démystifier, des corps « naturalisés » à dénaturer. L'étude de genre poststructuraliste étudiée en partie I est à cet égard significative. Afin de démystifier le corps « uni » que semble constituer « les Mères », elle prend pour objet, ce qui est rare, précise-t-elle, la division entre les Mères. Elle l'explique en « déconstruisant » la figure de la Mère. Le corps de la mère et son identité maternelle est construite, selon le parti pris constructiviste, et peut donner lieu à des identités différentes. Il s'agit alors de montrer la construction de ces « modes d'être mères » en la liant à des rapports différents aux disparus - « biologiques » ou « non biologiques » - historiquement construits. En s'attachant uniquement aux discours, cette analyse n'a pas regardé ce que montrent visuellement les Mères, leur corps et les images de ce corps, ni ce qu'ils signifient pour elles. Pour lutter contre la disparition et pour signifier « l'apparition en vie » des disparus, on a vu qu'elles sont pourtant toutes passées au départ de manière privilégiée par la figuration surtout des *personnes disparues*. Montrer les traces du corps, c'était montrer la personne toute entière, invisible, et le lien qui l'unissait à elle « au-delà » de la disparition. Qu'est-ce que *les regards de compassion* posés par l'écrivaine et l'anthropologue sur les Mères changent à la représentation visuelle, ou « figuration » des Mères/mères et de leurs disparus ?

B. Comprendre l'expérience des Mères par le sensible et la figuration

Pour figurer l'« apparition en vie » des personnes disparues, les Mères passent par la médiation du corps, composant avec des traces des disparus. Elles se sont souvent entourées d'artistes... Comment l'écrivaine et l'anthropologue partagent-elles cette lutte esthétique et sensible pour la mémoire des disparus, personnes invisibles mais « incarnées » ?

1. Alice Verstraeten : étudier les corps, signes de résistantes-créatrices à la disparition

Alice Verstraeten regarde les signes mis en place par les Mères, « victimes-résistantes » à la disparition et à son impunité. Leur corps « signe-trace » est analysé comme un « signe théâtral », produisant des signes non seulement pour elles-mêmes mais aussi à destination de la société. Le titre de son livre fait des Mères et de leur rituel Place de Mai la scène de théâtre où sont produits ces signes, et dont les Mères sont les metteuses en scène. « *Réinventer la résistance dans l'Argentine des Mères de la place de Mai* ». Elle est attentive à leur parole, qualifiée « d'exploratoire », à leurs gestes, à leurs émotions et à leurs créations esthétiques, faites par elles-mêmes ou avec l'aide d'artistes. La première de couverture de son livre illustre cette « mise en scène » des Mères à travers une œuvre de Michèle Lepeer, artiste-peintre, qui a rencontré les Mères grâce à Alice Verstraeten. (Cf. ANNEXE N°4.1) En arrière-plan, les institutions de la Place de Mai. C'est le cadre de la « scène » où se joue la lutte. Formant une ligne de mur et de colonnes, rosée et floue comme le visage des femmes, il suggère cette forteresse « sans visage » et « sans corps » qu'est la disparition. Cette ligne forme une barrière contre laquelle se heurtent les Mères, mais aussi la chercheuse et l'artiste. Face à elle, la scène est remplie. Qui sont les acteurs ? Ce sont les Mères et les disparus, innombrables. Ils sont unis par la blancheur du foulard des Mères et de l'unique tissu qu'elles portent, où apparaissent les visages des disparus. La figuration des visages et des corps, marquée par le flou, les réunit tous dans la scène : tous apparaissent-disparaissent. Mais des protagonistes apparaissent plus nettement que d'autres par des traits plus précis. Ce sont les Mères interviewées et prises en photographie par l'anthropologue sur son terrain, à partir desquelles la peintre a travaillé. On reconnaît Haydée et Taty notamment. Haydée noue son foulard autour du cou, symbole d'une lutte menée « au nom des disparus » et grâce à eux. Or cette notion de théâtre peut sembler paradoxale. Faire du théâtre, mettre en scène, n'est-ce pas établir une forme de soupçon sur la « vérité » de la représentation des Mères ? De plus, ce vocabulaire ludique est-il approprié pour qualifier une lutte contre un crime contre l'humanité ? Alice Verstraeten met en avant que ces « mises en scènes » constituent des résistances face à « l'arbitraire » et à l'absence de sens que

constitue la disparition forcée. Ce sont donc des signes non-arbitraires, motivés. Or, comme on l'a vu dans le premier chapitre, ces signes sont le plus souvent de l'ordre du corps et de l'image. En effet, si le signifiant du signe linguistique est « arbitraire », l'image, et d'autant plus l'image du corps, entretient un rapport de ressemblance avec le référent. Comme on l'a vu, les images signifient pour les Mères la réalité de l'apparition de personnes humaines dans leur vie, plus que la réalité de la disparition forcée...L'anthropologue interprète donc ces créations composées avec des « traces » des personnes disparues, comme une lutte « ludique » et « exploratoire » qui fait sens et restaure l'humanité contre l'expérience de la disparition.

Avec les Mères, l'anthropologue et l'écrivaine vont devenir des résistantes-créatrices pour la mémoire de la lutte. Alice Verstraeten ne conçoit pas son travail de chercheuse sans un rapport à l'art. Elle se définit ainsi sur son site : « *recherche et créations fonctionnent chez moi comme un moteur à deux temps.* ». Comme elle, l'auteur des *Lettres* est écrivaine aussi bien qu'illustratrice. Dans un autoportrait sur son site, elle se décrit ainsi « *écrire et dessiner un monde plus juste et plus beau, en jouant des couleurs et des mots* ». On aperçoit un entrelacement et une complémentarité entre leur pratique d'écriture et leur pratique d'illustration. C'est après avoir écouté la voix des Mères, qu'apparaît dans leur travail une ou des « figures » de Mères. Elles mettent en place avec elles ce que l'on nommera une forme d'esthétique de l'apparition. Face à la disparition, il s'agit de prendre le temps de regarder « ce qui reste ». Figurative, elle utilise le corps, les visages, le regard, le sensible afin de faire (ré) apparaître les personnes dans leur humanité.

2. Une mémoire des corps, oublieuse de la terreur

Par la médiation de formes esthétiques, les Mères de la Place de Mai inventent une forme de mémoire restaurée de leur passé, qui les relie aux disparus. Cela passe par l'oubli d'une part de la terreur. Ainsi dans les *Lettres à une disparue*, l'émettrice des *Lettres* est peintre. Reprendre les pinceaux, délaissés avec la disparition de la fille, ou aller acheter « *ce joli papier blanc chez le libraire de la rue Santa Paula*¹⁰⁴ » pour écrire à sa fille ont le même but : se remettre en mouvement malgré la disparition, et aussi retrouver une bonne image d'elle-même : « *Ne plus pouvoir me regarder en face, ce n'est plus possible* ». Ecrire, ou peindre, c'est recomposer un portrait de soi que l'on peut regarder, c'est-à-dire « restauré », et pour cela il doit parfois s'éloigner de la vérité « exacte », surtout si celle-ci est dégradante. C'est ce qu'exprime l'artiste

¹⁰⁴ Pour Véronique Massenet, choisir le nom de la rue « Santa Paola » était une manière de réinscrire le nom de la jeune fille, Paola, entendue lors de ce reportage radio, dans l'écriture.

Michèle Lepeer, qui peint à partir de photographies de violence ou de drames. « *L'avantage de la peinture est qu'un portrait peut ne pas être absolument "fidèle" et être, le cas échéant, plus respectueux de "l'image" des personnes représentées.* ». La vérité de la personne est celle vue à travers un regard respectueux de sa dignité humaine. Mais cela demande paradoxalement d'oublier une part de l'horreur, et de trouver une forme de mémoire oublieuse du drame. Cette tension entre désir de ne pas oublier, et nécessité d'oublier pour vivre, est un des aspects du deuil, qu'exprime la narratrice : « *moi la pleureuse, la traîneuse de fantôme, qui lui en voulait tant, je l'ai compris bien tard, de t'avoir survécu. Souviens-toi Paloma, je n'ai votre ressemblance, contre l'avis de tous, devant les photographies. Comment pouvait-elle vivre sans toi (...) sans mémoire ni conscience du drame* »¹⁰⁵. Si le père garde sur lui une photographie de sa fille disparue, dont il se sert ensuite comme « preuve » pour établir la ressemblance de sa fille avec sa petite-fille, la mère elle, refuse au départ de reconnaître cette ressemblance, car celle-ci signifierait la mort de sa fille. Plus que la photographie, à la fin du roman, c'est un portrait, unissant la grand-mère la mère disparue et sa petite-fille qui sera la représentation la plus « ressemblante ». En effet, elle restaurera la vie et le lien unissant les personnes au-delà de la disparition. « *Maintenant, c'est mon tour. J'écris sous ton regard, celui du grand portrait penché au-dessus de mon lit – notre portrait – que Mélina m'avait offert pour mon dixième anniversaire. Elle a osé défier la mort de la pointe de son pinceau. Avec des couleurs vives et le talent d'aimer. Se souvenir, donner. Un tableau, un cahier. Et un sens à ma vie.* »¹⁰⁶ L'art permet d'être ce trait d'union entre les personnes selon Véronique Massenot : « *Le portrait à la fin, c'est l'image qui comble ce que la vie n'a pas permis, la dictature n'a pas permis. Représenter les trois ensembles.* »¹⁰⁷ Et c'est sous ce portrait que la petite-fille se met à son tour à écrire, perpétuant ainsi la « mémoire », et la « conscience » de la lutte et du combat de sa grand-mère. Par la création artistique, la disparition et son horreur est comme voilée, la lutte « enchantée », devenant une lutte pour la mémoire des personnes disparues.

C. Figurer l'apparition en vie des Mères

1. Fécondité de l'oubli et apparition d'images « vraies » des Mères

Véronique Massenot se définit d'abord comme écrivaine. Elle aime cependant « écrire pour les images des autres. », c'est-à-dire pour être illustrée par d'autres. Malgré son don pour le dessin, elle me dit ne pas voir ces héros quand elle écrit. L'image visuelle qu'elle en a n'est pas précise,

¹⁰⁵ *Lettres à une disparue* p.75

¹⁰⁶ Voir Annexe n°3.2, *Excipit*

¹⁰⁷ Voir Annexe n°9, *entretien avec l'auteure*

davantage de l'ordre de la silhouette. Pour elle c'est une façon de « *laisser la place à l'illustrateur* » : elle ne lui impose pas de forme visuelle précise, elle le laisse libre d'imaginer, au fil de la lecture, ses propres images mentales, à retranscrire en dessin. Le témoignage écouté à la radio agit sur elle « comme la lecture » d'un livre sans illustration. Seule source d'inspiration, elle écrit sans autres images ni références visuelles des Mères. Si elle fera ensuite des illustrations pour son propre livre (cf. ANNEXE n°4.2), elle commence spontanément par l'écriture, afin de déplier des sentiments intimes...ce qu'une illustration ne pourrait faire. La « trace » mémorielle qu'est la voix de la mère et de la fille, s'imprime en elle sous la forme d'une image mentale qui n'est pas précise. Pour elle, c'était la condition pour déclencher et encourager l'imagination, à la différence de l'image photographique ou télévisuelle : « *A entendre des voix, je me suis créée des personnages dans mon esprit. (...) si j'avais vu un reportage à la TV je n'aurais jamais écrit. Cela t'inhibe, car tu reçois ces personnes, tu sais qu'elles existent, tu vois les personnes en tant qu'individus, et tu ne te dis pas : « je vais prendre son histoire, la transformer... ».*¹⁰⁸La photographie et la télévision produiraient des images conduisant à « l'inhibition » parce qu'elles deviennent alors « insaisissables » par l'imagination. D'abord en imposant au spectateur une unique image comme étant *la* réalité dans toute son exactitude. Et aussi parce que ces images seraient tellement proches du « réel » de la vie et de l'existence d'individus – qu'elles empêcheraient alors de s'approprier, de « violer » en quelque sorte leur histoire intime. Or cet effet de réel est lié notamment au fait que ces individus deviennent visibles dans leur corps et dans un lieu. La voix radiophonique des Mères, sans corps pour la porter, puis l'oubli même de l'exactitude des faits rapportés dans le témoignage, sont féconds pour la création. Véronique Massenot a en effet écrit d'une traite, à partir de ses souvenirs et de ces images mentales, sans réécouter le témoignage. Oubli fécond d'abord car il lui permet de retenir seulement les éléments significatifs et symboliques. Ainsi, elle retient la description du foulard et de la robe noire, et la forme de la ronde qu'elle reprendra dans son livre. L'oubli lui permet aussi d'établir une image « vraie » des Mères dans le sens d'une image restaurée dans son humanité, ce qui demande d'effacer une part de l'horreur. Ainsi, elle me raconte comment elle a transformé- inconsciemment- un fait de l'histoire réelle, à propos d'une poupée appartenant à la petite-fille disparue. Dans la réalité, cette poupée avait été amenée par la mère adoptive, après qu'elle ait rejoint sa véritable famille, afin de persuader la petite-fille de revenir chez eux. Dans la fiction, cette poupée devient au contraire l'objet qui permet à la « vraie » mère de rappeler à elle sa petite-fille. On voit que l'oubli a conduit à

¹⁰⁸ Cf. Annexe n°9

« réenchanter » l'histoire de la disparition en transformant, par la fiction, un instrument de torture psychologique et de séparation en un instrument de retrouvailles et de lien humain. Elle restitue un sens, une possible humanité, unissant « au-delà » de la disparition, la « vraie » mère et la fille disparue. Par la fiction, le but de l'écrivaine n'est pas de restituer l'expérience d'une mère en particulier dans l'exactitude des faits, mais bien la vérité de l'expérience d'une mère ayant vécu l'expérience de la disparition. Elle place d'ailleurs son roman hors d'un lieu ou d'une époque précise. C'est la condition pour que son écriture soit réellement « universelle » et puisse porter une mémoire juste et vraie de la lutte contre la disparition. C'est pourquoi elle écrit à la fin de son livre « *Ces personnages sont « des personnages de fiction, nés de mon imagination. Et pourtant, ce qu'ils vivent, ce qu'ils subissent sur le papier – tortures, disparitions – des êtres de chair et de sang, des hommes, des femmes et des enfants, en ont été les victimes bien réelles, historiques. Ne les oublions pas* ». Par l'illustration – non publiée –, l'écrivaine figurera la Mère avec un style sobre, fait de lignes claires, lui aussi « universel », sans traits précis. De même, l'illustration des *Lettres à une disparue* est une illustration « intemporelle ». (cf. Annexe n°4.1) Fait très rare dans l'édition, elle est restée la même depuis leur sortie, c'est-à-dire plus de 20 ans. C'est dû à sa ligne claire, mais aussi parce qu'elle est le résultat d'une imagination féconde née d'une lecture fine des *Lettres*. Véronique Massenot l'apprécie particulièrement et s'en sert à chaque atelier avec des enfants. En effet elle signifie en une image, par sa complexité, le message au cœur des *Lettres* : la transmission de la lutte des Mères, effectuée de la grand-mère à sa petite-fille. Elle « s'incarne » dans une figure ambivalente, celle de la fille à la robe noire au centre de l'image. Tous les éléments – la robe noire, le stylo et le papier, la photographie – laissent à penser qu'il s'agit de Melina, la grand-mère. Mais sa jeunesse nous amène à réaliser après la lecture du livre, qu'il peut aussi s'agir de Nina la petite-fille, dernière émettrice des *Lettres*. Elle a repris la lutte, parce qu'elle a su écouter – comme le suggère son geste portant sa main à son oreille – l'appel que portaient les *Lettres*. Créer des « êtres de papiers » ou des images mentales faisant apparaître les Mères sans les figer, en restituant le mouvement de leur ronde... permet à notre imagination de se faire réceptrice de cette lutte en se l'appropriant. Elle prend forme, réalité, et s'imprime dans notre mémoire. Créer ces silhouettes, c'est en quelque sorte la condition pour parler et figurer des Mères sans les avoir rencontré réellement. Comment fait Alice Verstraeten pour les faire apparaître après les avoir rencontré ?

2. Porter la mémoire des Mères par la figuration

En utilisant l'expression « témoignage malgré tout », Alice Verstraeten se place aussi dans la lignée d'un ouvrage du philosophe et esthéticien Georges Didi-Huberman, intitulé « *Images malgré tout* ». Son travail est, selon ses propres mots, un « *artisanat de l'impossible arrachement de toute apparition à l'oubli* ». *Ce sont des éléments imperceptibles - choses, images, gestes, « cris d'une femme folle de douleur ; (...) bouts de photographies surgies d'un massacre de masse »*,¹⁰⁹ choisis comme objets parce qu'il les considère comme ce qui est voué à la disparition ou ce que l'on cherche à faire disparaître. L'écriture ou la recherche est alors vécue comme ce qui permettrait de les sauver de l'oubli. Se comparant à un « collectionneur », à un « pisteur », à un « artisan », il souligne par euphémisme l'impasse de sa tentative, son impossibilité même face à ce qui est de l'ordre de l'incompréhensible : la douleur d'une femme, le crime contre l'humanité. Alice Verstraeten se situe dans cette lignée à une différence majeure : c'est par une anthropologie de terrain, et donc avec les femmes ayant vécu ce crime contre l'humanité, en les rencontrant, en les écoutant, en les photographiant comme sujets à l'origine de ces « choses, images, gestes, cris » qu'elle va les « arracher à l'oubli ». Il s'agit alors non seulement d'inscrire leurs mots, leurs gestes, leurs corps, mais aussi de (re)tracer les images-traces portées par les Mères dans leur rituel et finalement de dessiner avec ces éléments, une figure de la Mère.

« Portraits de résistance à la disparition : palimpsestes de terrain »

Chaque témoin a le droit à un portrait de résistance publié en noir et blanc au-dessus de chaque témoignage, dans son livre *Témoignage et disparition*. Les portraits de quatre Mères ont la particularité d'être aussi publiés sur son site-web, avec un court paragraphe explicatif. Ils sont effectués chacun à partir d'éléments rapportés par la Mère elle-même, puis travaillés manuellement par Alice Verstraeten, qui les déchire, les assemble en un collage, qu'elle retrace à l'encre de chine. Si le noir et blanc prévaut, quelques touches de couleur sont visibles dans deux de ces portraits. (cf. ANNEXES N°5.2, portraits 4 et 5). C'est donc une co-création, effectuée avec les Mères, avec leurs « souvenirs » personnels, des disparus mais aussi de leur combat. Ils sont la mise en forme, moins de « ce qui reste » de la disparition, que d'un nouveau reste, présent dans la mémoire des Mères, qu'elle souhaite conserver et transmettre. C'est ce que confirme le terme de « palimpsestes », choisi par l'anthropologue. En son sens premier, il

¹⁰⁹ Georges Didi-Huberman, *Aperçues*, Les Editions de Minuit, 2018, p.

s'agit d'un « *parchemin manuscrit dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire un nouveau texte* ». Sur ce papyrus, des traces de l'ancien texte peuvent être visibles... Qui efface ce texte ? Il s'agit en premier lieu de renverser l'effacement effectué par la disparition, en écrivant à nouveau. On composera alors avec les quelques « traces » échappées à la violence de la disparition - photographies etc... - et avec des traces nouvelles, choisies et assemblées en un nouveau texte-image. Ces autoportraits réalisés à quatre mains, portent alors la mémoire de leur lutte intime et collective, celle qu'elles veulent conserver. On peut donc considérer qu'il s'agit aussi d'effacer, d'atténuer les souvenirs douloureux... le mot de palimpseste désigne d'ailleurs aussi ce « *Mécanisme psychologique tel que les faits nouvellement mémorisés se substituent à ceux qui leur préexistaient dans la mémoire.* ». Il s'agit donc d'une forme de résistance cathartique, faisant une place à l'oubli, réparant une mémoire blessée. La réalisation de ces portraits est en quelque sorte le « pansement » sensible que l'anthropologue apporte face à ce qu'on cherche à effacer, la personne de la Mère et sa résistance... Ainsi, elle rapporte une expérience vécue à leurs côtés en 2004, un hommage aux disparus d'un quartier par la plantation d'arbres, associant une plaque avec un nom, un prénom et une date d'enlèvement. Expérience pleine d'émotions et d'importance pour les Mères. Moins d'un mois plus tard, ces arbres sont vandalisés, ce qu'elle analyse comme une tentative « *d'effacer les traces de la résistance, de perpétuer l'effacement rétroactif de l'existence des disparus.* » Une seconde fois, une procession tente de réparer l'hommage, en relisant le nom de chaque disparu devant l'arbre abîmé... Elle commente alors cette activité comme de « *Petites victoires des uns et des autres (qui) se superposent dans une forme de palimpseste sans fin* ». La pratique conjointe de l'autoportrait conduit l'anthropologue à partager avec chaque mère une expérience sensible de résistance, comme la Mère près de son arbre. Par l'activité de déchirure-collage, elle touche, palpe les lambeaux, puis elle recompose, recolle, réunit ce qui a été décomposé, désuni, dispersé. Alice Verstraeten pratique aussi le *tracé*. Elle retrace, à l'encre de chine, les traits et les contours des mères sur les photographies prises sur son terrain. (cf. Annexe n°6.). L'encre de chine est visible sur les photographies, mais elle ne fait que souligner le réel déjà-là, sans le peindre elle-même. Alice V. affirme les traits des Mères comme pour mieux les confirmer dans l'existence. Son geste d'artiste est discret mais n'est pas effacé, il se rend au contraire visible pour mieux souligner la présence de la Mère. Derrière l'objectif, il y avait Alice V., un regard posé sur elles. « *Ecrire à la main, retravailler mes photos de terrain par le dessin : admettre ma subjectivité, proposer UN regard sur ce monde qui ne soit ni plus ni moins qu'UN regard.* ». C'est le même mouvement qui lui fait laisser une trace d'elle-même dans les témoignages. Car ces traces

signifient que la parole est née dans la rencontre. C'est à travers ce regard que l'humanité, et la personnalité de la Mère est reconnue.

Personne porte-mémoire

Par ces co-portraits, l'anthropologue lutte contre la disparition en faisant apparaître la Mère comme une personne porteuse d'une mémoire. Tout d'abord parce qu'il l'aide à unifier sa mémoire, contre la dispersion des souvenirs. Pour l'anthropologue, les photographies ramenées par les Mères sont des « étincelles-émotives »¹¹⁰ qui font surgir le souvenir de la personne disparue et soutiennent le témoignage. Le portrait effectue ce même mouvement : constitué avec ces photos-souvenirs rassemblées par la mère elle-même, il les associe, les rassemble et il fait « apparaître » la personnalité de la Mère. Associé dans le site avec un texte explicitant les choix de la mère, dans le livre avec le témoignage, il prend sens. Le portrait est d'ailleurs l'élément qui fait trait d'union dans la page entre le nom et la parole de la Mère, autres éléments de sa personne. Le portrait réitère ce qui est dit dans le témoignage, il donne poids à la parole, en l'incarnant. Il participe de la mémoire des gestes qui importent. Par exemple, pour Taty Almeida, « obsédée par la transmission », montrer devant elle le foulard où apparaît la date de la disparition et le nom de son fils. Pour Haydée, nouer le foulard autour de son cou. Mémoire du corps, l'image replace la mère dans un lieu et dans un temps. Ainsi Haydée décide d'être photographiée Place de Mai, dont elle en est l'initiatrice. L'image du corps permet l'émergence d'une mémoire de la mère « qui reste » et qui dure. Plus que les mots, le portrait fait apparaître « durablement » la Mère. C'est ce qu'exprime Michèle Lepeer, artiste-peintre, qui exprime sa méfiance des mots, « avec eux (les mots) les choses disparaissent trop vite. »¹¹¹ Avec les autoportraits, l'anthropologue crée des images qui restent : on pourra l'accrocher, le ramener chez soi, le commenter, pour leur donner vie et sens, pour se rappeler et témoigner d'existences. Ce mouvement qui va du recueil de la parole des Mères à la figuration, c'est ce qu'a vécu Alice Verstraeten au long de son travail avec les Mères, notamment avec l'aide de sa propre mère...¹¹²

¹¹⁰ *Disparition et témoignage, Se battre pour les images*, p 136

¹¹¹ Verstraeten, A. (2006). Entre dislocation et lien : entretien avec Michèle Lepeer. *Frontières*, 19 (1), 105–108.

¹¹² « Je suis revenue une première fois d'Argentine avec une vingtaine de témoignages. Je suis revenue une deuxième fois avec un peu plus de récits, auxquels j'avais ajouté des photographies. J'ai fini par revenir avec des images filmées et un projet documentaire. Des bribes de tout cela atterrissaient dans l'atelier de Michèle. Elle travaillait d'après mes photos de terrain, en faisait des collages, cherchait un rythme qu'elle adoptait ensuite pour une toile ou un dessin. »

3. Construire un nouveau regard sur les Mères

Avec l'image apparaît la vie, le mouvement, le « rythme » propre pour figurer les Mères, et leur lutte toujours en mouvement. Mais c'est surtout parce que l'image est née d'un regard long porté sur les Mères, par Alice V., au fil des rencontres, puis par sa mère Michèle Lepeper. Après avoir atterris sur la table de la peintre, les images photographiques sont retravaillées à nouveau. Elle prend elle-même le temps de les regarder longtemps, d'être attirée par un regard.¹¹³ Michèle Lepeper travaille toujours à partir de photographies de violence trouvées dans la presse comme par exemple, depuis 1995 et la guerre en Yougoslavie, les réfugiés. Toute son œuvre vise à changer notre regard sur ces personnes que l'on ne regarde plus ou mal, car perdus dans le flux médiatique. Comme l'artiste Pascal Convert retravaillant en sculpture la photographie de Georges Méryllon (1990), *Pietà de Kosovo*, commenté par Georges Didi-Huberman, son œuvre vise à « construire l'image dans la durée ». Cela passe par « *une attention extrême aux conditions communes par lesquelles s'organise l'accès visuel aux évènements de notre époque* ». ¹¹⁴ Le côté figé de la photographie est cassé avec le déchiré-collé qui permet de restituer le mouvement, le relief : tout n'est plus sous le même plan. (cf. ANNEXE 6.). En associant la photographie à d'autres, elle permet aussi de multiplier les regards possibles sur l'évènement. La dichotomie apparition/disparition est au cœur de son travail. « *Afin que le tableau change selon le public mais aussi selon l'orientation du regard* ». ¹¹⁵ Face à son tableau, le spectateur sera ainsi comme « obligé » de prendre le temps de se laisser attirer par un regard. Elle figure alors moins « l'apparition en vie » des Mères, que la mémoire de cette apparition dans le regard de quelqu'un, celui de sa fille anthropologue, le sien, puis celui qui regardera son tableau. Représenter quelque chose qui passe, *c'est représenter la mémoire d'un passage dans l'œil plutôt que le passage lui-même. C'est une palpitation de vie.*

Mémoires oubliées, par leurs pratiques esthétiques, les artistes tendent à effacer les traces de la terreur de la disparition. Elles choisissent comme les Mères de retracer l'apparition en vie des personnes, et leur permanence, par la mémoire et l'esthétique, dans l'existence et la vie. Nées d'un regard posé longuement sur les Mères, elles laissent apparaître la trace de leurs auteures, comme pour mieux signifier le lien qui les a unies. Elles visent également à changer notre regard sur les Mères, en transmettant leur expérience.

¹¹³ Article publié sur son compte Facebook « une artiste débordante de chaleur humaine »

¹¹⁴ Didi-Huberman, Georges, *Ninfa dolorosa*, Essai sur la mémoire d'un geste, Gallimard, « *Pietà du Kosovo, ou comment construire une durée* » p 41

¹¹⁵ Extrait de l'article publié sur son compte Facebook « une artiste débordante de chaleur humaine »

II. Figurer des corps personnels, unissant l'intime et le collectif

Nous avons vu dans notre premier chapitre que des regards posés sur le corps des Mères à travers des catégories que l'on oppose, ou fondés sur des conceptions différentes du corps, médiatisent la construction de figures de Mère(s) divisées. Or les pratiques qui nous intéressent tendent davantage, par leur regard de compassion posé sur les Mères, à brouiller ces catégories.

A. Des Mères vulnérables et viriles

En étant face à un regard « bienveillant » - celui fictif, de la disparue ou d'autres personnages dans les *Lettres*, celui, bien réel, de l'anthropologue au cours du témoignage, les Mères peuvent exprimer par elles-mêmes à la fois la faiblesse et la force qui les animent tour à tour. C'est d'ailleurs souvent par l'expression de leur faiblesse à cet autre bienveillant, qu'elles retrouvent force et courage. Ainsi, dans les *Lettres à une disparue*, la mère tire sa force en écrivant à sa fille disparue, « *plus courageuse* » qu'elle, en puisant dans la « *détermination* » de son mari, dans les encouragements de ses proches, ou en pleurant avec eux « *nous avons pleuré ensemble* ». Cela est mis en scène à travers la rencontre de la mère avec Leila, sœur d'une disparue, qui se bat avec énergie¹¹⁶. Elle la voit d'abord comme l'allégorie de la Justice, l'incarnation de la force, dont elle espère bénéficier. Dans la rencontre apparaît alors la vérité de leurs deux intériorités, plus nuancée que leurs préjugés respectifs. La scène décrite est celle d'une « écoute compassionnelle » de la part de Leila. Elle est caractérisée par l'intérêt qu'elle porte à son interlocutrice, manifesté par l'écoute silencieuse et attentive. Elle montre son affection par des gestes et un « *regard intense* ». Face à ce regard, la mère n'a pas à se justifier. En confiance, elle parle davantage en vérité : « *je me livrai totalement* ». Puis Leila prend la parole pour lui faire prendre conscience de son courage « *Je vous admire, vous avez du courage, vous savez... Un sacré courage, même !* » et lui avoue sa propre blessure, sa faiblesse, ses doutes, ses échecs... « *et la Justice, cachant soudain sa figure sans ses mains, se mit à sangloter* ». Parce qu'elles découvrent chez l'autre cette même vulnérabilité qui les habite, et il s'établit une égalité dans la relation qui les reconforte toutes deux. Ce mouvement est vécu par Alice Verstraeten rencontrant les Mères. On l'a vu, elles encouragent Alice V. dans l'écoute autant que celle-ci les encourage dans la parole par l'empathie de son regard. Les mères ont des gestes affectueux pour elle, lui communiquent leur force au moment même où elles expriment leur douleur et leur faiblesse, dans les larmes parfois. Ecouter l'horreur conduit parfois Alice Verstraeten à être renvoyée à sa propre expérience intime de disparition : « *ils réveillent mes*

¹¹⁶ *Lettres à une disparue*, p 49 à 52

morts ». Ce qui peut la décourager. Elle s'accroche alors à « *la force des liens qui unissent les témoins et ceux qui les écoutent, la chaleur du corps à corps dans les manifestations, l'intensité d'un regard après un récit partagé... (qui l') empêchent d'abandonner* ». ¹¹⁷ Rien à voir avec un regard de pitié posé sur une victime. Il s'agit d'un regard échangé, mais aussi d'une rencontre, d'une lutte partagée dans le temps, et d'une force-faiblesse communiquée de l'une à l'autre.

Cependant en menant une lutte infinie, menée avec persévérance dans le temps, les Mères exercent leur vertu de courage et de force, qui est alors saluée par celles et ceux qui les représentent. Ainsi Alice Verstraeten salue les Mères dans leur langue maternelle au début de son ouvrage « *son almas grandes* ». Nous pouvons donc considérer que ces pratiques de représentations tendent à faire le portrait de femmes viriles ¹¹⁸, c'est-à-dire de personnes fortes et courageuses, parce qu'elles ont su, au cours de leur lutte, mettre de côté les découragements, et les faiblesses, pour agir coûte que coûte.

B. Des Mères en deuil et en refus de deuil : exposer les nuances d'une blessure intime et collective

Par la peinture fine et nuancée des sentiments de la mère, on a vu que les *Lettres à une disparue* explicitent la tension interne qui git au cœur de la disparition : entre « désir de faire son deuil », et « refus de faire son deuil », désir d'oublier la terreur et désir de garder la mémoire de la disparue. Dans la recherche d'Alice Verstraeten, cette tension est aussi visible dans toutes ces nuances, à une autre échelle. D'abord parce qu'elle restitue les différents parcours à la recherche des traces des corps par les familles, aux côtés des anthropologues légistes, puis parce qu'elle explicite l'irréductible spécificité d'un deuil face à la disparition. Elle montre aussi la diversité des réactions intimes et familiales face à la possibilité, ou l'impossibilité, de retrouver les corps. L'histoire de Julia par exemple, montre que l'espoir entretenu du retour du disparu pouvait s'éteindre dans le cœur d'une mère...« *je m'étais construit mentalement l'idée que Gabriel devait être mort (...) c'était une conviction intime* »...au contraire des hommes de sa famille. Julia décrit alors les tensions vécues, à commencer par ce déchirement au sein de sa famille, lorsque son mari et ses fils la traitent de « folle », de criminelle. Puis en décrivant les tensions que lui imposent la société argentine et l'impunité...et tout le travail intérieur pour se

¹¹⁷ Alice Verstraeten, *Une brèche dans la culture, d'un bord à l'autre. Témoigner et recevoir le témoignage de la disparition forcée*, *Alterstice*, 1-2, 69-78 2011

¹¹⁸ Dans l'étymologie du mot virilité, *vir*, l'homme, nous retrouvons la racine du mot *virtus* (*vir-tus*). La vertu, dans un sens non moderne, a pu désigner l'*habitus*, éprouvé dans le temps, à agir avec courage, droitement. La virilité des Mères est comprise ici comme cette capacité à pratiquer cette forme de vertu.

reconstruire différemment. A travers ces portraits de femmes et d'hommes, et d'autres proches, la figure mythique de la « mère en refus de deuil » est ainsi nuancée. Par exemple Horacio s'est battu pour retrouver le corps de son père, puis de sa mère. L'anthropologue a également un regard large : elle replace cette expérience au cœur des histoires familiales mais en la reliant aux histoires collectives, celles de l'Argentine, mais aussi celles des traumatismes liés aux crimes contre l'humanité. Ainsi elle fait le récit de l'histoire de Vera Jarach, que celle-ci qualifie elle-même de « circulaire », puisque l'impossibilité du deuil de sa fille, l'absence de tombe, elle l'a vécu aussi avec son grand-père mort à Auschwitz. Il s'agit d'une même blessure migrant à travers les générations, blessant des intimités et des collectivités passées et présentes. L'anthropologue met ainsi en avant que « récupérer le corps » est au cœur de la résistance à la disparition, puisqu'elle a tenté de les détruire. Elle montre donc que ces rituels intimes et collectifs empêchés, donnant naissance à des formes nouvelles, sont de l'ordre de la résistance à une blessure. Dans une conception holiste du social, elle rappelle avec Durkheim que cet empêchement des rituels est une blessure infligée non seulement aux intimités, aux familles, mais aussi à l'ensemble du « corps social » : *« une famille qui tolère que l'un des siens puisse mourir sans être pleuré témoigne par là qu'elle manque d'unité et de cohésion : elle abdique, elle renonce à être. De son côté, l'individu, quand il est fortement attaché à la société dont il fait partie, se sent moralement tenu de participer à ses tristesses et à ses joies ; s'en désintéresser, ce serait rompre les liens qui l'unissent à la collectivité ; ce serait renoncer à la vouloir, et la contredire »*¹¹⁹. Elle montre donc les divisions mais aussi les partages de joies et de peines liées au deuil, vécus par les victimes en famille, en association, en société. Ils sont présentés comme autant de luttes et de victoires contre la disparition. Ainsi, pour une mère, retrouver le corps de son enfant, est une joie à partager avec toutes les Mères. Mais comment sont présentées celles qui refusent la lutte ? Elles sont absentes, ou bien représentées de manière détournée - puisqu'elles ne se rendent pas visibles par elles-mêmes. Elles le sont sans jugement, mais n'en demeurent pas moins un échec et une blessure pour l'ensemble du « corps social ». Dans les *Lettres à une disparues*, Leila, qui se bat pour sa sœur disparue, souffre ainsi de la fuite de sa mère qui « n'a pas voulu se battre. » Elle laisse sa fille « seule » dans la lutte. Elle provoque donc une division au cœur de sa famille, qui constitue aussi un échec pour la société argentine, incapable de restituer les liens. *« Oublier ce maudit pays, son passé. Moi avec. »* Mais elles partagent cependant, bien que négativement, la lutte impossible des Mères contre l'oubli *« Je sais qu'elle ne pourra jamais. C'est impossible, Mélina, n'est-ce pas ? L'amnésie*

¹¹⁹ Durkheim E. p 571, cité par Alice Verstraeten, *Réinventer la résistance dans l'Argentine des Mères de la Place de Mai, Se battre pour les corps*, P132

ne se commande pas. » Elle continue donc à lutter presque « malgré elle », car le seul lien indestructible est celui qui l'unit à son fils, ce qu'exprime sa fille « *Je ne lui en veux pas, sans doute était-ce sa seule issue pour échapper à la folie. Elle aimait tant son fils...* ». Elles sont donc elles aussi les premières victimes-résistantes de cette disparition qui détruit les liens, et empêche leur reconstitution. La responsabilité est donc partagée : ceux qui ont provoqué cette « folie », les bourreaux, sont en faute presque autant que l'ensemble du corps social qui ne sait pas créer de nouvelles issues.

C. Figurer les liens pour panser un « corps social » blessé

Alice Verstraeten regarde les Mères comme des membres à la fois « stigmatisés » et actifs de ce corps social malade.¹²⁰Ce sont d'abord les « *liens sociaux* » au même titre que les « *intimités* » qui sont *défaits* par la terreur de la disparition. En regardant les Mères, elles souhaitent montrer les issues inventées par les Mères pour reconstituer ce corps, mais aussi y participer. Elle utilise de nombreuses métaphores vitales en lien avec le corps, comme celles du « réseau » de liens/de résistance, ou encore du tissu. Ces métaphores lui permettent d'exprimer les articulations/les nœuds entre différents « cadres » de la lutte, du plus intime au collectif. Au contraire de la disparition, elle ne les sépare pas : les morts, les (sur)vivants, les disparus, les proches, les associations, les journalistes, les anthropologues etc...Ce travail pour montrer les liens est l'aboutissement du mouvement de compassion décrit précédemment. Il constitue l'étape de la réflexion et de la théorisation.

1. Relier les témoins

Alice Verstraeten se base sur des réseaux familiaux ou amicaux de témoins de la disparition. Le réseau est « *une chaîne de relations fait d'entrecroisements, de nœuds et de tensions* ». Si les Mères appartiennent à des associations différentes, Alice Verstraeten ne montre pas les divisions : au contraire, elle montre ce qui relie les mères ou les proches entre eux au-delà des groupes constitués. Ainsi elle relie trois Mères au parcours très différents : Vera, Haydée et Julia. La première est une très grande militante, et journaliste. Elle rencontre Haydée au sein de l'association des Mères de la Place de Mai et devient « *son inséparable et indéfectible amie* ». Elles sont toutes deux amies de Julia, psychanalyste, qui elle n'appartient à aucune des associations par choix. Cela permet de mettre en avant la diversité des mères/Mères et de leurs parcours militants, et de relier au « réseau » celles qui militent autrement. Julia elle, résiste

¹²⁰ *Disparition et témoignage*, p. 18 A propos des témoins de la disparition « *ils sont des cicatrices de la décivilisation sur le corps social* ».

comme psychanalyste, et au sein de l'APDH, assemblée permanente pour les droits humains. Elle fait témoigner des Mères en explicitant les parcours qui les ont permis de « faire le pas » du collectif ou qui au contraire les en ont tenu éloignées pour un temps. Ainsi, Taty Almeida, l'un des piliers de l'association des Mères ligne fondatrice, qui comprend l'importance de s'unir et rejoint les Mères en 80 seulement. Elle met en avant par exemple ce qui a pu empêcher certaines de militer. C'est le cas de Beatriz Lewin, divorcée, qui n'a pas pu rejoindre l'association parce qu'elle devait subvenir aux besoins de sa famille—Les entretiens lui permettent de s'exprimer, et d'ainsi « *rattraper un peu les années où elle n'a pas pu être là* » au sein de l'association des Mères de la Place de Mai, comme elle le fait depuis sa retraite, en 2004. En ralliant au réseau des mères moins visibles, l'anthropologue fait le mouvement inverse de la rhétorique visuelle de l'association des Mères de la Place de Mai qui rend visible les plus visibles (Hebe de Bonafini). Dans les pages de son livre, pour passer d'un témoignage à l'autre elle utilise des nœuds de connexion, comme ici pour passer de Taty, à Carmen « *Au sein de l'association des Mères, c'est auprès de mères et d'anciennes disparues, comme Carmen, que Taty va mesurer l'ampleur de la tragédie en cours* ». Les deux premiers témoins sont reliés parce que tous deux sont significatifs des « prémisses » de la lutte. Elles les relient aussi entre passé, présent et futur, répondant à leur souci de « transmission » de la lutte menée au nom des disparus à la jeune génération. L'anthropologue rend visible la réussite des Mères, la poursuite des liens familiaux et générationnels avec les disparus. Ainsi, le terme de « relève », auquel Taty, mère d'Alejandro, tient beaucoup, conclue son témoignage « *Histoire de relèves : Taty a deux autres enfants, Jorge et Fabiana, et six petits-fils...dont un Alejandro.* »

En reliant les Mères, elle met en avant qu'elle-même est un de ces « nœuds » de la résistance. Elle fait corps avec les Mères, en les accompagnants dans leurs manifestations. On peut penser qu'Alice Verstraeten a pu s'identifier aux enfants et petits-enfants, par exemple à la fille de Carmen.¹²¹ Elle note des traits communs, comme le fait qu'elle étudiait l'anthropologie et peignait. La Mère exprime son souhait « *que tous les jeunes s'approchent et sachent ce qui s'est passé* ». Or, à la fin de son témoignage, Alice retranscrit de nouveau la citation de cette dernière en début d'ouvrage « *Les morts ne peuvent pas parler, alors il faut parler de ce que l'on sait, nous les vivants* », mais elle ne l'écrit pas dans une typographie différente, comme si elle faisait sienne cette injonction de la Mère, ce devoir de mémoire.

¹²¹ Alice Verstraeten, *Disparition et témoignage*, « Carmen Aguiar de Lapaco », p 37

2. Figurer et regarder des corps personnels

Pour permettre l'émergence d'une mémoire des liens qui dure, elle figure les Mères par la médiation de corps personnels. Le portrait de résistance rassemble la lutte intime et la lutte collective en une seule image. Dans ses portraits de résistance, la Mère est toujours en lien avec son enfant disparu, souvent par le biais du montage : collages de son visage en photographie, ou de son nom. Mais elle est également en lien avec tous les autres disparus. Ainsi, dans le portrait de Julia (cf. Annexe n°5.2, 6), très épuré, sans autre visage que celui de la mère, c'est le nom de son fils « Gabriel » qui apparaît au milieu d'autres noms sur une plaque commémorative. Souvent, en fond, apparaissent collés les uns sur les autres, de nombreux autres visages de disparus...dont ceux des autres témoins du livre. Ainsi on aperçoit dans le portrait de Taty, le visage du frère de Cristina Sanchez... Elle figure aussi la lutte collective en mouvement : corps des Mères de trois-quarts et de face, foulards montrés ou portés, photographies des manifestations. Enfin, ces portraits de résistance montrent assez souvent la mère en train de sourire, ou de face...ce sourire est comme la trace d'Alice Verstraeten, mais s'adresse aussi à nous qui les contemplons.

Michèle Lepper a elle aussi choisi l'art figuratif. Elle se situe dans la lignée des peintres fresquistes, dont Goya avec ses *Désastres*. Pour Georges Didi-Huberman, deux voies ont été suivies dans les *Désastres* graphiques ou picturaux au moment de la Seconde Guerre mondiale. L'une pratique la « *défiguration picturale* », pour signifier comment la guerre détruit l'homme. D'autres introduisent des photographies de cette défiguration – par exemple celles de la déportation - dans leur œuvre auparavant abstraite, comme Strzeminski¹²². Ce faisant, ils unissaient dans l'œuvre le statut de témoignage, de preuve et de proximité avec la réalité que porte la photographie, et l'« allégorie figurative ». Le risque propre à ce type d'art serait alors de s'appropriier les photographies, de les « manipuler ». Ce qui n'est pas dans l'intention de Strzeminski qui, selon G. Didi-Huberman, « *rend justice à une réalité historique faisant rupture avec toute idée de style* ». La grande différence avec la figuration des Mères de la Place de Mai par Michele Lepeer est la suivante. D'abord, ces photographies des Mères, comme celles d'autres photographies de violence prises dans la presse, sont introduites au sein d'un style figuratif constant. La peintre s'attache toujours au détail qui fait que dans ces photographies, même malmenée, la personne reste une personne humaine : un regard, un geste. De plus elle utilise le corps pour redonner à ses personnes l'aspect d'hommes et de femmes, comme

¹²² Cité dans Ninfa Dolorosa, « Pietà du Kosovo, ou comment construire une durée, p 33. Dans son cycle *Meinen Freunden den Juden*, en 1945

l'exprime sa fille « *Michèle lutte contre le flot d'images désincarnées qui inonde notre quotidien* »¹²³. Ses peintures donnent envie être touchées, elles sont palpables. D'autre part ces photographies des Mères sont le fruit d'un accord et d'un échange conscient de regards entre le sujet de la peinture et son auteure. Les Mères en se donnant à voir, en s'exposant, autorisent et même attirent le regard porté sur elles. Figurer les Mères, c'est figurer leur apparition en vie, rendre justice à une lutte historique pour la mémoire des disparus, montrer des gestes faits au nom des disparus – nouer un foulard, agripper un tissu. De plus, la peintre travaille à partir de photographies déjà travaillées par un regard d'empathie sur les Mères, celui d'Alice Verstraeten. Ce faisant, leur travail de figuration devient plus qu'une reconnaissance de leur lutte, mais elle-même une « caresse »¹²⁴, un pansement sur leur blessure.

III. Protéger la disparition et transmettre l'apparition en vie

Par la représentation, l'anthropologue et l'écrivaine visent la reconnaissance mais aussi la protection de la lutte des Mères. On l'a vu, parler de la douleur de la disparition est risqué car les Mères ré-ouvrent la blessure, s'exposent au jugement et aux regards... Par l'invention de dispositifs et les regards de compassion qu'ils entraînent sur les Mères, ces pratiques forment un écrin de protection permettant l'expression et la transmission de la lutte des Mères à d'autres.

A. Des écrins de protection pour la lamentation des Mères

Alice Verstraeten donne aux mères un espace « protégé » qu'elles n'ont pas toujours eu au cours de leur militance. Elle offre un regard devant lequel la mère peut laisser couler ses larmes si elle le souhaite. Car c'est souvent dans la solitude que les mères ont pu exprimer leur douleur, pour les cacher à un entourage parfois hostile. « *Lorsqu'ils ont tous été partis, j'ai pu laisser couler mes larmes* » écrit l'émettrice des *Lettres*, incomprise de sa famille. Alice Verstraeten donne à Beatriz, un lieu, un temps et un regard qu'elle n'a pas eu, pour militer, mais aussi pleurer et crier. Divorcée, elle devait travailler et ne pouvait donc aller Place de Mai, car c'était risquer de perdre son travail. « *J'ai pleuré et crié pendant très longtemps, très très longtemps. Pleurer et crier, je rentrais du bureau (...) je vivais seule (...) J'entrais en courant chez moi, j'allais à la salle de bain, je me mettais une serviette de toilette dans la bouche et je criais et je pleurais* ». Son récit est également une forme de médiation entre la mère et les lecteurs, qui sont

¹²³ Alice Verstraeten, « La caresse de l'art et les « Mères de la Place de Mai » », *Amerika* [En ligne], 8 | 2013, mis en ligne le 10 juillet 2013,

¹²⁴ « Elle a une grande technique et transmet un profond attachement à la vie, une grande sensibilité pour la souffrance humaine, très proche de nos sentiments et de notre combat. » dit Haydée à propos du travail de Michèle. Elle le compare aussi à une « caresse ». Propos rapportés et commentés dans l'article d'Alice Verstraeten, « La caresse de l'art et les « Mères de la Place de Mai » », *Amerika* [En ligne], 8 | 2013, mis en ligne le 10 juillet 2013

témoins, mais indirectement, de la douleur de la mère. Elle offre également un espace pour exprimer les nuances, les sentiments ambivalents des Mères, comme la rage, le refus de pardonner. Elle permet également une expression de soi plus libre dans ses formes, plus discrète, adressée face à un seul regard. Ainsi, Julia Braun accepte de témoigner, tout en expliquant son refus d'intégrer une association « *Elle ne se reconnaît pas dans la théâtralisation et la surexposition sociale de ceux qui résistent ainsi* ». En ce sens Alice Verstraeten se situe à l'inverse d'une tentative qui est celle d'imposer par le haut la « réconciliation nationale » comme le fait l'Etat, et qu'elle dénonce dans son livre. Dans sa peinture, « Impunité » (Annexe n°7), Michèle Lepeer traduit cette réconciliation forcée, qui en tentant de refermer la blessure de la disparition, agit avec la violence d'un fil de fer barbelé qui tenterait de recoudre la plaie béante d'un tissu... Au contraire, la figuration des Mères en « réseau » redonne de la souplesse, en montrant les tensions et divisions possibles. Quant à l'image du « tissu » et le caractère inachevé des toiles ou des autoportraits, ils montrent le lent et doux travail de reconstitution vitale à l'œuvre, fait de « petits gestes », de petites attentions, de « petites victoires » sans prétention.

B. La pudeur du dispositif

Afin de permettre cette expression intime et collective, ces pratiques mettent en place un dispositif que nous pouvons qualifier de pudique. La pudeur est faite d'oubli afin d'éviter de propager la terreur, tout en transmettant la résistance à la terreur. La pudeur est une protection dynamique qui vise à atténuer l'horreur afin de la rendre audible. Elle est mise en place par l'anthropologue aussi bien que par les Mères : elles protègent Alice mais aussi elles-mêmes en témoignant. La pudeur est fragile comme un fil... c'est souvent par l'image du tissu ou du voile qu'elle est exprimée dans les portraits ou les peintures des Mères. Le voile blanc ou transparent des banderoles portées par les Mères est ambivalent : il permet à la fois de « dévoiler » et de « protéger » la figure des Mères et des disparus. Il est un entre-deux entre apparition et disparition... De même le tissu recouvre, panse, caresse mais il est aussi ce qui transmet et dit l'absence et la disparition. Il fait écho au symbole du « lange », que constitue le foulard des Mères. Sur le foulard des Mères les noms des disparus sont inscrits... les Mères les tiennent, s'y agrippent sensiblement, montrent et protègent en même temps leur disparition. On le voit dans les portraits de résistance, où les mains des Mères s'agrippent à un tissu roulé délicatement, plié dans un recoin, découvrant le reste du tableau (ANNEXES N°5.2, portraits 3 et 7). La pudeur permet également de protéger les Mères de regards futurs portés sur leur lutte ou leur lamentation. Par exemple Alice Verstraeten avec sa mère, lors de l'exposition *Ronde de mémoires*, pensent avec attention le dispositif visuel pour leurs visiteurs. Elles utilisent ainsi en

guise de cartels d'exposition trois grands tissus couverts d'écriture rapportant l'histoire des Mères.(cf. Annexe).

C'est cette expression pudique qui permet la transmission de la lutte des Mères, et son appropriation, notamment par des jeunes. Dans notre entretien, lorsque Véronique me parle de son expérience d'écriture des *Lettres*, c'est presque toujours à travers le prisme du destinataire de son livre : sa fille, tous les enfants, et à travers eux tout le monde. Elle répète souvent « *comme je le dis aux enfants* ». Dans la dernière lettre, on a vu que la « relève » de la lutte est assurée par la petite-fille écrivant à sa mère disparue. Elle continue la ronde, mais de manière positive, tournée vers l'avenir. Dans cette lettre, elle s'interroge sur son identité, ses désirs : « *Mais moi, qui sera fier de moi ? Quel sera mon combat ?* » Elle choisit comme sa grand-mère l'action qu'est l'écriture « *c'est mon tour... notre histoire si douloureuse sort de ma chair pour apparaître enfin dans la lumière* ». Faire mémoire et s'approprier une histoire collective et intime pour s'interroger sur sa propre identité, ses propres rêves...Voilà ce que souhaite faire vivre à des adolescents Véronique Massenot et Barbara Moreillon, comédienne, dans des ateliers pédagogiques (cf. ANNEXE N°9). Le dispositif ludique mis en place permet aux adolescents de vivre « dans leur chair », sensiblement, cette expérience de transmission dont ils sont les acteurs.

Ils écoutent la voix de Véronique racontant son expérience, celle que l'on a décrite au chapitre précédent comme une « prise de conscience » compassionnelle... Dans notre entretien, elle me résume avec ses mots ce que la voix enregistrée leur transmet par la médiation d'un casque vissé aux oreilles de chaque enfant. Cette voix, c'est celle de Véronique, guide invisible de l'expérience, mêlée à celle de Daniel Mermet et des Mères. Pour l'occasion ont été retrouvés les bandes-son enregistrées il y a 25 ans...La première étape est la prise de conscience sensible de la situation terrible vécue « ailleurs » : « *ils entendent les voix de gens qui racontent des choses vraiment dures* ». Alors qu'ils sont assis ou étendus par terre dans leur salle de classe, la voix vient à eux, rend les événements réels et tous proches. Ils prennent conscience que ces Mères sont là, que leur histoire les concernent tous. Puis la voix leur communique le désir de partager leur lutte et de la transmettre à leur tour par l'écriture. Les enfants sont invités à ouvrir une boîte contenant certaines des *Lettres à une disparue*. Après la lecture, ils vont reproduire la lutte des Mères, puis son acte d'écriture. « *Au fur et à mesure que je leur raconte l'histoire de l'écriture du livre, ils se mettent à militer avec les grands-mères ; à les soutenir*. Les enfants sont amenées à reproduire les gestes des Mères : ils font corps avec elles, miment la ronde de Mai en s'asseyant en cercle, brandissent les portraits des disparus...*Et après, une femme*

témoigne en disant : « les disparus sont toujours là car on se bat toujours pour eux. Les militaires seront morts et enterrés que nous on parlera toujours de nos disparus. Et on aura gagné car entre nous il y a une telle camaraderie dans la lutte que l'on passe quand même des moment supers autour de quelque chose de triste ». Elle dit cela d'une façon positive. On les fait réfléchir à leur propre liberté. Est-ce qu'ils ont des rêves pour l'Avenir ? Eux ils sont une nouvelle génération, de quoi ils aimeraient être libres ? ». On passe donc de la prise de conscience d'un évènement douloureux arrivé à d'autres dans le passé, au partage de leur lutte « positive » au présent, qui les tournent vers l'avenir. Ils vont partager ensemble un secret en l'écrivant sur le foulard et en le brandissant, comme les Mères, devant eux. Ils mènent ainsi une action de dévoilement, à la fois intime et collective. C'est le but de l'animation : « les amener collectivement à faire quelque chose ensemble, mais (en restant) individuels ». Comment cela est-il possible ?

Rappelons ce que Véronique a expérimenté, en écoutant la voix des Mères à la radio : le désir de partager un « secret » à tous. Si c'est un secret, il doit être reçu et partagé avec pudeur, comme sous un voile. Dans le dispositif, ce voile c'est le casque porté par tous les enfants. « *Ils sont reliés par la parole* ». Ils entendent tous la même voix et ont pourtant la sensation d'écouter un appel intime. Pour Véronique, ce dispositif est la condition de la réussite de l'animation, parce qu'il fait office de mise en lien tout en conservant l'intimité de chacun. « *à la fois ils sont complètement individuels, ils sont dans leur truc (...) En même temps ils écoutent tous la même chose au même moment. Ils sont reliés par ce que l'on leur demande de faire. Ils sont donc reliés dans le temps et l'espace par l'écoute puis par l'action. Ils sont comme dans une bulle transparente qui ne les isole pas les uns des autres et dans laquelle est délivré le secret... Ils ne peuvent pas parler, car ils doivent se concentrer sur l'écoute, mais ils sentent et voient les autres, leurs corps qui se meuvent à côté d'eux. Pour Véronique ce dispositif constitue une forme de protection. « cela reste pudique. Chacun se dit c'est que moi, se sent protégé. Les autres ne vont pas ricaner, car les autres eux-mêmes entendent ce même message. »* Il agit comme un voile qui permet de recouvrir ce qui pourrait conduire à un jugement de l'intimité qui se livre. La seule forme de communication entre eux est celle du corps ou des regards, et non celle de la parole ou du rire qui peut juger. Ils sont aussi comme embarqués ensemble dans la même aventure...

C. Une lamentation intime et collective...en classe ?

Ce dispositif pudique va permettre de vivre une forme de lamentation en classe, un évènement à la fois intime et collectif, par la médiation d'une forme « d'écriture et lecture polyphonique ».

De quel ordre sont les messages écrits par les jeunes ? On observe à la fois l'émergence de rêves très personnels « ouvrir mon propre restaurant », familiaux « renouer des liens avec mon père » des rêves et espoirs individuels et collectifs, brassant des messages simples et idéalistes, « *réussir ma vie* » « *ne plus avoir de maladies* », des valeurs collectives « *égalité pour chacun, liberté de vivre librement* » « *espoir, justice, liberté, amour, découverte, joie* » exprimées pour soi et pour les autres « *vivre en paix partout dans le monde* ». C'est la répétition de ces messages, mais aussi le contexte dans lequel il émerge qui leur donnent une vraie force, malgré leur teneur « banale ». En effet, s'ils sont écrits par l'un d'entre eux, il sera ensuite brandi, montré, lu par d'autres et au nom d'autres. Ils expérimentent et expriment conjointement leur liberté d'expression face à d'autres : « *libre d'aimer, de voyager, de penser, de pleurer* ». De fait, certains pleurent...ou expriment leur émotion, leur liberté et leur souhait d'être eux-mêmes sans honte « *libre de ma couleur de peau* ». Cette expérience sensible est également une prise de conscience de l'appartenance à un même corps, au sein de la classe mais aussi hors de la classe. Les élèves sont reliés non seulement parce qu'ils font les mêmes gestes, mais aussi parce qu'ils les imaginent ensemble comme le témoigne cette anecdote : « *Une classe a imaginé un jour, au moment où ils étaient assis en cercle – car l'on recrée le cercle de la place de mai. Et on ne leur avait rien demandé...ils ont passé le ruban entre eux.* » Cette expérience serait à la fois permise par le dispositif qui les guide dans leurs gestes tout en les laissant libres de lui donner la forme qu'ils veulent...ou de ne pas y participer. Cette action de dévoilement collectif et intime peut donc parfois avoir un effet d'unification dans la classe comme en témoigne Véronique. « *Après une expérience comme cela, dans certaines classes cela peut créer quelque chose de particulier. Ils sont obligés de se découvrir, dans le sens où ils écrivent quelque chose de très intime (ou alors ils finissent en pirouette) mais pour ceux qui jouent le jeu, ils se sont montrés devant les autres, allongés par terre, certains pleurent. Ils se sont dévoilés...* »

C'est donc par la médiation de ce dispositif pudique, que les jeunes sont amenés à s'exprimer à la fois intimement et collectivement dans le regard de l'autre. Ce petit événement vécu dans leur vie de classe participe de la lamentation des Mères en la reconfigurant positivement. Il s'agit moins de l'expression d'une plainte que de l'expression d'un espoir, de rêves pour le futur.

CONCLUSION

Dans notre mémoire, nous avons redéfini la « lamentation » comme étant une dynamique de représentation et de regards portés sur l'épreuve des Mères de la Place de Mai. Prendre ce fil conducteur du regard nous a permis de comprendre comment chaque mère est amenée, individuellement ou collectivement, au cours de sa lutte, non seulement à se donner à voir et à être regardée, mais aussi à se regarder dans l'autre. La première forme de « médiation par le corps » que mettent en place les pratiques étudiées est donc celle qui naît d'un regard posé sur les Mères ou d'un échange de regards avec elles.

Dans le premier chapitre, nous avons d'abord effectué le même mouvement que les pratiques qui nous ont intéressées. Nous avons tenté de comprendre la naissance et l'originalité d'un rituel féminin, ni sacré ni profane, mené au nom de disparus dans l'espace public, et dont l'existence est toujours d'actualité. Nous avons vu comment il a été d'abord mis en place par les Mères contre la disparition forcée. Nous avons adopté un même regard décentré, nous intéressant surtout à ce que montrent les Mères, plus qu'à ce qu'elles représentent comme pouvoir de fascination, d'admiration ou de curiosité. Nous avons reconnu dans les objets qu'elles portent, des *traces* des personnes disparues et invisibles, et des moyens de porter leurs revendications de justice, de vérité et de mémoire « au nom des disparus ». Cela nous a conduit à faire l'hypothèse que si les Mères adoptent la médiation du « corps » par leur présence physique sur la Place ou les images des disparus, ce n'est pas en tant que tels, mais en tant qu'ils sont les signes visibles et tangibles de ces réalités invisibles : la disparition, mais surtout la personne disparue. Le corps est alors vu comme une réalité porteuse d'une signification au-delà du seul visible : manifestant une existence, mais aussi une personnalité, c'est-à-dire une identité en relation, en lien avec d'autres personnes (les Mères, les disparus, l'ensemble de la société, présente et future). Nous avons également montré que ce rituel constitue une forme de présence constante de corps féminins dans l'espace public, exposées continuellement aux regards. A travers quelques exemples nous avons perçus, sans pouvoir le vérifier, que ces regards sont souvent « filtrés » par des catégories opposées qui sont liées à cette présence féminine dans l'espace public : pathos ou logos, espace privé ou espace public, héroïne ou victime, mère en deuil ou en refus de deuil. Alors que ces catégories peuvent être nuancées par les Mères lorsqu'elles s'expriment face à un autre, elles sont reprises lorsqu'elles se représentent collectivement dans leur site internet, afin de légitimer leur présence dans l'espace public. L'analyse comparée de la rhétorique visuelle des Mères, nous a permis de voir comment elles

mettent en scène différemment leurs corps en fonction d'objectifs et d'espaces de représentation différents : s'insérer dans un espace politique collectivement en tant que « femmes et mères » d'une part, s'associer à la lutte de victimes de la disparition et pour les droits de l'homme d'autre part. Cette étude nous a permis également de mettre en avant une forme de contradiction dans la rhétorique de l'association des Mères de la Place de Mai, amenée à faire disparaître visuellement les corps et les noms des disparus. Il faudrait cependant approfondir l'étude de la rhétorique visuelle de chaque association, en l'articulant avec les discours, l'histoire de leur création, de leur évolution et de leurs objectifs respectifs afin de vérifier plus amplement cette hypothèse.

Dans notre deuxième chapitre, nous nous sommes intéressés à ce déplacement du regard. Nous avons vu que l'anthropologue et l'écrivaine partagent l'expérience intime des Mères à l'encontre de la disparition. Elles la retranscrivent par l'écriture, mais la vivent aussi, sensiblement et activement, depuis la naissance de la pratique, jusqu'à aujourd'hui dans la perpétuation de leur histoire. Elles constituent des médiations particulières dans le sens d'un échange de regards de confiance mais aussi de compassion, d'un temps passé à exprimer au mieux et à transmettre à tous une lutte pour la mémoire d'un crime contre l'humanité.

Dans notre dernier chapitre, nous avons mis en évidence une forme de retournement lié à ce regard de compassion qui se fonde sur une prise de conscience : celle d'appartenir à un même « corps social ». En voulant étudier ou exprimer la disparition, les Mères, l'écrivaine et l'anthropologue sont conduites à lutter contre elle, à oublier une part de l'horreur. En se contemplant dans un regard qui les protège et les reconnaît, les Mères ont moins tendance à opposer les catégories citées plus haut, mais au contraire, à les unir dans leurs discours et leurs images. Ces pratiques expriment également à quel point les Mères sont sous tension à cause des regards jugeant des formes et des manières de vivre la perte, et de porter des revendications politiques et sociales. Ce regard qualifié de « compassionnel » conduit à faire apparaître des figures de Mères « humaines » car nuancées, mais plutôt « ré-enchantées » : courageuses, résistantes et créatrices.

Afin de saisir la spécificité de ces deux pratiques de représentations, nous avons été amenés à effectuer une hypothèse liée à des catégories filtrant les regards posés sur les Mères dans l'espace public. Cette hypothèse ouvre une importante perspective de recherche afin de vérifier en quoi les représentations des Mères se sont transformées dans le temps et au gré des espaces et des dispositifs d'enquêtes, construisant différentes identités collectives... Nous pourrions aussi vérifier si ces dispositifs d'enquêtes se fondent sur des conceptions particulières du corps

« individuel » ou « collectif ». Si ces deux pratiques nous ont semblé particulières par ce regard « empathique », il serait intéressant de les confronter à d'autres manières de lier esthétique et engagement aux côtés des Mères, en Argentine et à l'étranger. Nous pourrions construire, à travers ce fil conducteur du « regard » une forme d'épistémologie des enquêtes suscitées par les Mères, et ce qu'elles créent comme situations et comme médiations pour celles qui se regardent à travers elles.

BIBLIOGRAPHIE

Sur les Mères et Grands-mères de la place de mai

BOUSQUET, Jean-Pierre.- *Les folles de la Place de Mai*, Paris, Stock, 1982.

BONAFINI, Hebe de, et SANCHEZ, Matilde - *Une mère contre la dictature*, Paris, Descartes & Cie, 1999

CAPDEVILA, Luc. « Résistance civile et jeux de genre. France-Allemagne-Bolivie-Argentine, Deuxième Guerre mondiale – années 1970-1980 ». *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest. Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine*, n° 108-2 (20 juin 2001) : 103-28.

DA SILVA CATELA L.- *No habrá flores en la tumba del pasado*, La Plata, Al Margen, 2001.

DANGY Tatiana. - *Maternité et politique : la place et le rôle du mouvement des Mères de la place de mai dans la démocratisation de l'Argentine 1976-2006*, Mémoire de recherche, Institut politique de Toulouse

GOMEZ MANGO, Edmundo - *La Place des Mères*, Paris, Gallimard, 1999.

GORINI U.- *L'Otra Lucha. Historia de las Madres de Plaza de Mayo*, t. II, Buenos Aires, Norma, 2008.

GUZMAN-BOUVARD, Marguerite. - *Revolutionizing Motherhood. The Mothers of the Plaza de Mayo*, Wilmington, SR Books, 1994

MELLIBOVSKY, Matilde. - *Circle of Love over Death. Testimonies of the Mothers of the Plaza de Mayo*, Willimantic, Curbstone Press, 1997

MORALES, María Virginia. « Escisión y dos modos de ser “Madres de Plaza de Mayo”: tensión y complejidad en la socialización de la maternidad ». *Revista Interdisciplinaria de Estudios de Género de El Colegio de México* 3, n° 6 (16 mars 2017): 36-68.

LAVAUD Jean-Pierre, « Mères contre la dictature en Argentine et Bolivie », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 21, 2005

SARNER, Eric. - *Mères et «folles» sur la place de Mai. Argentine 1976-2000*, Paris, édition Desclée de Brouwer, 2000.

TAHIR, Nadia. - *Argentine : Mémoires de la dictature. Nouvelle édition*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015

Politique et esthétique de la disparition

BROSSAT Alain, DEOTTE Jean-Louis. - *L'époque de la disparition, politique et esthétique*, Paris, l'Harmattan, 2000.

DEOTTE, Martine. - « L'effacement des traces, la mère, le politique », *Socio-anthropologie*, 12, 2002

DIDI-HUBERMAN, Georges, *Ninfa dolorosa, Essai sur la mémoire d'un geste*, Art et Artistes Gallimard, mars 2019. En particulier « Protestations de femmes, ou comment soulever le politique », p.193

Deuil et rituels

BAUDRY Patrick, « La ritualité funéraire », Hermès, La Revue, 2005/3 (n° 43), p. 189-194.

THOMAS, Louis-Vincent - *Rites de mort, pour la paix des vivants*, Fayard, 1995

Médiation culturelle et politique

JEANNERET, Yves Jeanneret.- *Penser la trivialité. Volume 1, La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Éd. Hermès-Lavoisier, coll. Communication, médiation et construits sociaux, 2008.

LAMIZET, Bernard. - « Médiation et signification de l'engagement », Hermès, La Revue, vol. 71, no. 1, 2015

BOLTANSKI, Luc. – *La Souffrance à distance*, Editions Métailié, 1993, suivi de *La présence des absents*

Corpus

www.madres.org.ar

<http://www.madreslf.com/>

<http://madresfundadoras.blogspot.com/>

www.abuelas.org.ar

Alice Verstraeten

VERSTRAETEN, Alice. *Disparition et témoignage, Réinventer la résistance dans l'Argentine des « Mères de la Place de Mai »*, Harmann Editions, Presse de l'Université de Laval, 2013

VERSTRAETEN, Alice. « Entre dislocation et lien : entretien avec Michèle Lepeer. Frontières, 19 (1), 105–108. 2006

VERSTRAETEN, Alice. « Esquisse d'une anthropologie impliquée auprès des victimes de la « disparition forcée » Anthropologie et Sociétés 32 (2008) : 72 78.

VERSTRAETEN, Alice. « Une brèche dans la culture, d'un bord à l'autre. Témoigner et recevoir le témoignage de la disparition forcée », Alterstice,1-2, 69-78 2011

VERSTRAETEN, Alice. « La caresse de l'art et les « Mères de la Place de Mai ». Réflexions autour des œuvres « argentines » de Michèle Lepeer ». Amerika. Mémoires, identités, territoires, no 8 (21 mai 2013).

VERSTRAETEN, Alice. « L'engagement « en réseau » contre l'impunité : des familles de « disparus » défient le « no te metas » ». Tracés. Revue de Sciences humaines, no 11 (1 octobre 2006): 43 66.

Véronique Massenot

Lettres à une disparue, Le Livre de Poche jeunesse, 1998, réédition 2014

http://correspondances.hautetfort.com/lettres_a_une_disparue/

<http://veroniquemassenot.net/>

ANNEXES

Table des annexes

ANNEXE N°1 : Extraits du site de l'association des Mères de la Place de Mai.....	ii
ANNEXE N°2 : Extraits du blog de l'association des Mères, ligne fondatrice	iv
ANNEXE N°3 Extraits des Lettres à une disparue.....	vi
3.1 L'incipit.....	vi
3.2 L'excipit.....	ix
ANNEXE N°4 : Illustrations des <i>Lettres à une disparue</i>	xi
4.1 Première de couverture, illustration d'Alain Millerand	xi
4.2 Pré-illustrations des Lettres à une disparue, non publiées, Véronique Massenot	xii
ANNEXE N°5 Disparition et témoignage, Réinventer la résistance	xiii
5.1 Première de couverture du livre <i>Disparition et témoignage</i>	xiii
5.2 Portraits de résistance à la disparition	xiv
ANNEXE N°6. Photographies de terrain travaillées à l'encre de chine, Alice Verstraeten.....	xviii
ANNEXE N°7 Œuvres de Michèle Lepeer, artiste-peintre	xix
ANNEXE N°8 Entretien avec Véronique Massenot	xx
ANNEXE N°9 Ateliers scolaires autour des Lettres à une disparue	xxvii
ANNEXE N°10 Analyse du générique des vidéos de l'association Mères de la Place de Mai.....	xxviii

ANNEXE N°1 : Extraits du site de l'association des Mères de la Place de Mai

Annexe n°1.1

URL Page : <http://madres.org/>

Titre de la page : Inicio



INICIO

ASOCIACIÓN

NUESTRAS CONSIGNAS

VISITAS GUIADAS

VIDEOS

TODOS SON MIS HIJOS

MADRES DE LA PLAZA

BIENVENIDXS A LA PÁGINA OFICIAL DE LA ASOCIACIÓN MADRES DE PLAZA DE MAYO
DESDE HACE MÁS DE 42 AÑOS MARCHAMOS TODOS LOS JUEVES A LAS 15:30 HS EN PLAZA DE MAYO
!TE ESPERAMOS!



Jueves en la Plaza

HEBE: "NO PENSEMOS EN NUESTROS PROBLEMAS, PENSEMOS EN LOS PROBLEMAS



Jueves en la Plaza

HEBE: "A PESAR DE TODO LO QUE NOS PASÓ, SEGUIMOS HACIENDO. ESTAMOS



Jueves en la Plaza

A DÍAS DE LAS P.A.S.O., LAS MADRES REALIZARON SU MARCHA N° 2156 EN PLAZA DE

Seguinos en las redes



*Bienvenus sur la page officiel de l'Association Mères de la Place de Mai. Depuis plus de 42 ans nous marchons tous les jeudis à 15h30 sur la Place de Mai. Nous t'attendons !

Annexe n°1.2. URL Page : <http://madres.org/index.php/videos/>

Titre de la page : Vídeos



Marcha N° 2167 24/10/19 - Hebe de Bonafini - Madres de Plaza de Mayo



Mariela Moyano - Madres de Plaza de Mayo N° 2167 24/10/19



Demetrio Iramini - Madres de Plaza de Mayo N° 2167 24/10/19



Mateando con Hebe de Bonafini - 35° encuentro



Día de la Madre - Embarazadas para siempre - Madres de Plaza de Mayo



Madres de la Plaza Nro. 589 - Mamá Cultiva 01



Hebe de Bonafini, une figure de Mère hyperbolique

Annexe n°1.3. URL Page <http://madres.org/index.php/consignas/>

Titre de la page : Nuestras consignas / Nos principios

41 ans de lutte



INICIO ASOCIACIÓN NUESTRAS CONSIGNAS VISITAS GUIADAS VIDEOS TODOS SON MIS HIJOS MADRES DE LA PLAZA

Nuestras consignas

41 AÑOS DE LUCHA

NUESTRAS CONSIGNAS CARGADAS DE PRINCIPIOS



*Le manque de travail est un crime.

Socialización de la maternidad

Socialización de la maternidad

La Plaza nos mostró que la única posibilidad de continuar la lucha era el trabajo colectivo; y así cada Madre se convirtió en un eslabón de esta poderosa cadena. Poco a poco fuimos viendo la necesidad de socializar la maternidad: convertimos en Madres de los 30.000 desaparecidos, sin ningún tipo de distinciones. Las integrantes de la Asociación no luchamos por nuestro propio hijo, sino por todos los que dieron su vida por esta patria. En esta lucha colectiva, nuestros hijos son los 30.000.

Reivindicamos la lucha revolucionaria de nuestros hijos

Las Madres de Plaza de Mayo reivindicamos a nuestros 30.000 hijos desaparecidos sin hacer distinciones, reivindicamos su compromiso revolucionario y levantamos esas mismas banderas de lucha. Creemos que sólo la revolución traerá una verdadera democracia con justicia social y dignidad para nuestros pueblos. Hoy la revolución se hace sin armas. Se hace por medios de la elección del pueblo cuando se eligen hombres y mujeres como Néstor y Cristina, que tomaron medidas revolucionarias.

Nuestros hijos viven

Las Madres de Plaza de Mayo sabemos que nuestros hijos no están muertos; ellos viven en la lucha, los sueños y el compromiso revolucionario de otros jóvenes. Las Madres de Plaza de Mayo encontramos a nuestros hijos en cada hombre o mujer que se levanta para liberar a sus pueblos. Los 30.000 desaparecidos viven en cada uno que entrega su vida para que otros vivan. También Néstor Kirchner entregó la suya y vive junto a ellos.

Cárcel a los genocidas

Los pueblos tenemos el derecho a rebelarnos contra toda injusticia. No puede existir democracia y libertad sin justicia. Las Madres de Plaza de Mayo luchamos contra la impunidad y exigimos "Cárcel para los Genocidas". Sabemos que estos jueces corruptos que tenemos jamás harán justicia. Pero las Madres creemos que alguna vez el pueblo condenará a los asesinos. Con el advenimiento de Néstor y la derogación de las leyes del perdón, la Obediencia Debida, el Punto Final y los indultos, la Justicia empezó a funcionar y los asesinos a ser condenados.

No aceptamos que se le ponga precio a la vida

Seguinos en las redes



ANNEXE N°2 : Extraits du blog de l'association des Mères, ligne fondatrice

Annexe n°2.2. URL Page <http://madresfundadoras.blogspot.com/>

Titre de la page : Accueil



Madres de Plaza de Mayo
- Línea Fundadora -

Las Madres hemos recorrido un largo camino que se inicia un 30 de abril de 1977, en plena dictadura militar, a instancias de Azucena Villaflor de De Vincenzi, cuando catorce mujeres hacen pública la desaparición forzada de sus hijos a través del accionar genocida del terrorismo de Estado.

miércoles, 17 de abril de 2018



Madres de la Línea de Mayo Linea Fundadora

Provincia: Bs. As. (c.p.: C1070AAC) Buenos Aires Argentina (+54 11) 4345-1000
madresfundadorasfundadoras@gmail.com
madresplazam@gmail.com

Ver todos los posts

- ASESIONES (3)
- ANIVERSARIO DE LA INMUTA RONDA (8)
- COMUNICADOS (75)
- DOCUMENTOS (33)
- HOJERILES (33)
- MEMORIA (7)
- MESA DE TRABAJO DE DESARROLLO DE PROYECTOS HUMANOS (1)
- NOTICIAS (256)
- PANORAMAS (3)
- PLACAS RECONOCIMIENTOS Y BALDOSAS (18)
- RECONOCIMIENTOS (2)
- SEMBLANZAS (2)
- UNICAFE CON LAS MADRES (13)

Flyer d'invitation :

41 ans de la lutte -Lundi 30 avril 2018

Collation au profit des Mères de la Place de Mai Ligne fondatrice

Avec les artistes : Vicky G., orchestre de tango...

Publicado por Madres de Plaza de Mayo Linea Fundadora en 16:00
Etiquetas: NOTICIAS

lunes, 16 de abril de 2018



AGENDA

dom. lun. mar. mier. jue. ven. sáb. dom.

dom.	lun.	mar.	mier.	jue.	ven.	sáb.	dom.
27	28	29	30	31	1	2	3
4	5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31	1	2	3	4

LINKS A PROYECTOS DE MADRES

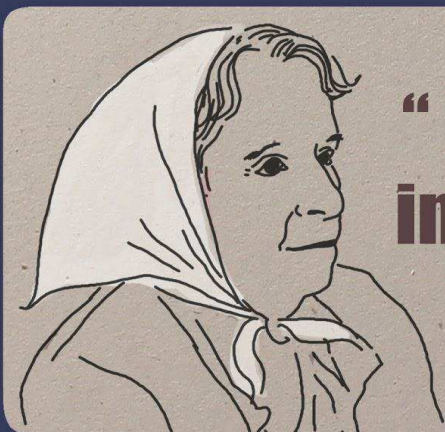
- Proyecto 30 (net construcción)
- Reclamación de Mónica Populce

GALERIA DE FOTOS

Annexe n°2.3. : Hommage à une Mère et sa fille disparue :

"Elle était belle, elle était bonne, intelligente, et elle la perdit."

Aida Sarti, mère de Beatriz Sarti, séquestrée à l'âge de 22 ans, le 17 mai 1977



" Fue linda, fue buena, inteligente, y la perdí "

Aída Sarti, madre de Beatriz Sarti
secuestrada a los 22 años,
el 17 de mayo de 1977.

Madres de Plaza de Mayo Línea Fundadora



Las Madres hemos recorrido un largo camino que se inicia un 30 de abril de 1977, en plena dictadura militar, a instancias de Azucena Villaflor de De Vincenti, cuando catorce mujeres hacen pública la desaparición forzada de sus hijos a través del accionar genocida del terrorismo de Estado.

Traduction : Nous les Mères avons parcouru un long chemin qui commença le 30 avril 1977, en pleine dictature militaire, à l'initiative d'Azucena Villaflor de Vincenti, quand 14 femmes rendent publique l'annonce de la disparition forcée de leurs enfants à travers l'action génocidaire du terrorisme d'Etat

Asociación del Personal Aeronáutico

Charla con Taty Almeida y presentación del libro: **ALEJANDRO POR SIEMPRE...AMOR**

Poemas de Alejandro Almeida, Militante Popular Detenido Desaparecido por el Terrorismo de Estado.



Taty Almeida
Madre de Plaza de Mayo Línea Fundadora

Edgardo Llano
Secretario General de A.P.A.

Los esperamos en:



Anchorena 1250
Ciudad de Buenos Aires

Martes 17 de Abril - 18, 30 hs.

Rencontre avec Taty Almeida et présentation de son livre : *Alexandre pour toujours...Amour*
Poèmes d'Alejandro Almeida, Militant Populaire et Détenu disparu par le terrorisme d'état.

Taty Almeida, Mère de la Place de Mai Ligne Fondatrice
Edgardo Llano, Secrétaire général de l'A.P.A.

ANNEXE N°3 Extraits des Lettres à une disparue

Pour des raisons de droits, les pages vi à x ont été retirées de la version diffusée en ligne.

4.1 Première de couverture, illustration d'Alain Millerand

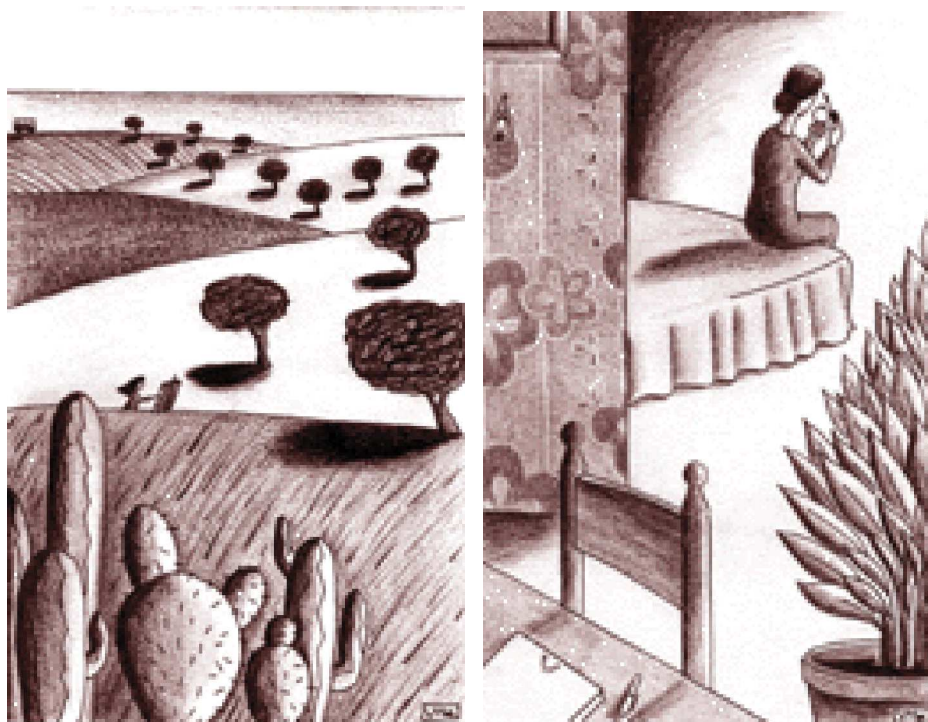


4.2 Pré-illustrations des Lettres à une disparue, non publiées, Véronique Massenot



0-1Stella

0-2Rue Santa Paula



0-3 Melpeint

0-4 Mélina

ANNEXE N°5 Disparition et témoignage, Réinventer la résistance

5.1 Première de couverture du livre *Disparition et témoignage*



Annexe 5.1 Michèle Lepeer, « Madres. Hommage », 2006, Huile sur toile, 150/100cmr



Annexe 5.1. Michèle Lepeer 1 Detail de « Madres. Hommage », 2006, Huile sur toile, 150/100cmr

5.2 Portraits de résistance à la disparition

TÉMOIGNAGES MALGRÉ TOUT

CRISTINA SANCHEZ

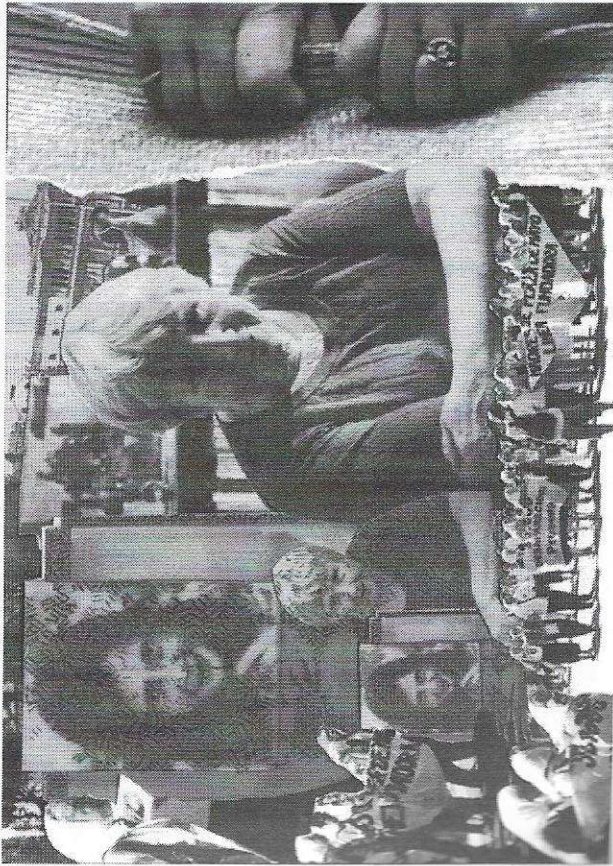


Il y a eu de terribles prémises à la dictature et à la systématisation de la disparition. Parmi ces prémises, l'histoire du frère de Cristina.

31

0-5 Portrait de Cristina Sanchez, soeur de disparu. Premier témoignage publié dans Disparition et témoignage

VERA JARACH



Transmettre certaines valeurs aux jeunes, voilà également l'obsession de Vera Jarach.

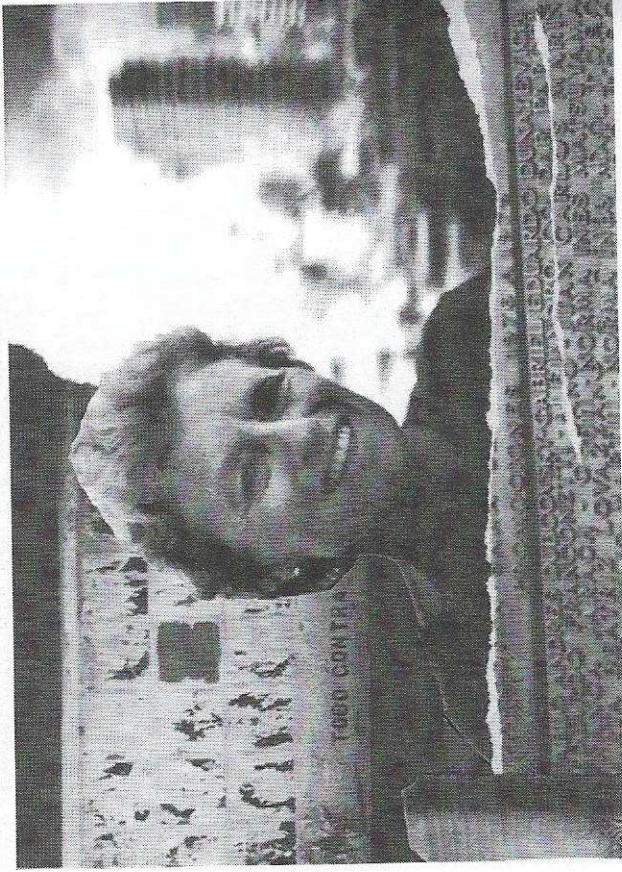
Vera est née à Milan, puis a fui l'Italie mussolinienne avec sa famille, lorsque le Duce signait les lois raciales imposées par Hitler en 1938. Son grand-père, resté au pays, est déporté et meurt à Auschwitz. En Argentine, elle passe son adolescence, rencontre son futur mari, Jorge Jarach, ingénieur juif italien lui aussi. Devenue journaliste, elle entre à l'agence ANSA, il n'y a donc plus de raisons de rentrer en Italie.

La fille unique de Vera, Franca, était une élève brillante au Collège national de Buenos Aires. Déléguée, elle avait rejoint l'UES, l'Union des étudiants du secondaire. Elle avait dix-huit ans lorsqu'elle a été enlevée le 23 juin 1976 à la sortie du bar « La Exedra », où elle prenait un café avec ses amis.

J'ai eu une histoire circulaire. Parce que mon grand-père est mort à Auschwitz, et il n'y a pas eu... et il n'y a pas de tombe. ET IL N'Y A PAS DE TOMBE! Ne pas avoir de processus de deuil, ne pas avoir les rituels de la mort, en plus de tout ce qui s'est passé, te laisse quelque chose qui ne se referme pas.

0-6 Portrait de Julia Braun, Disparition et témoignage

JULIA BRAUN



Retrouver les corps est exceptionnel... Car on les perd parfois même quand ils ont été identifiés. Lorsque les tombes anonymes sont déplacées, lorsque les ossements, en cours d'analyse, sont envoyés à un ossuaire commun sur ordre d'un juge, comment trouver l'apaisement ?

Julia Braun, autre amie d'Haydée et Vera, témoigne de la complexité du combat. Elle est la mère de Gabriel Dunayevich, disparu à l'âge de dix-huit ans, le 29 mai 1976. Gabriel, élève au collège national de Buenos Aires militait au sein de l'UES, l'Union des étudiants du secondaire.

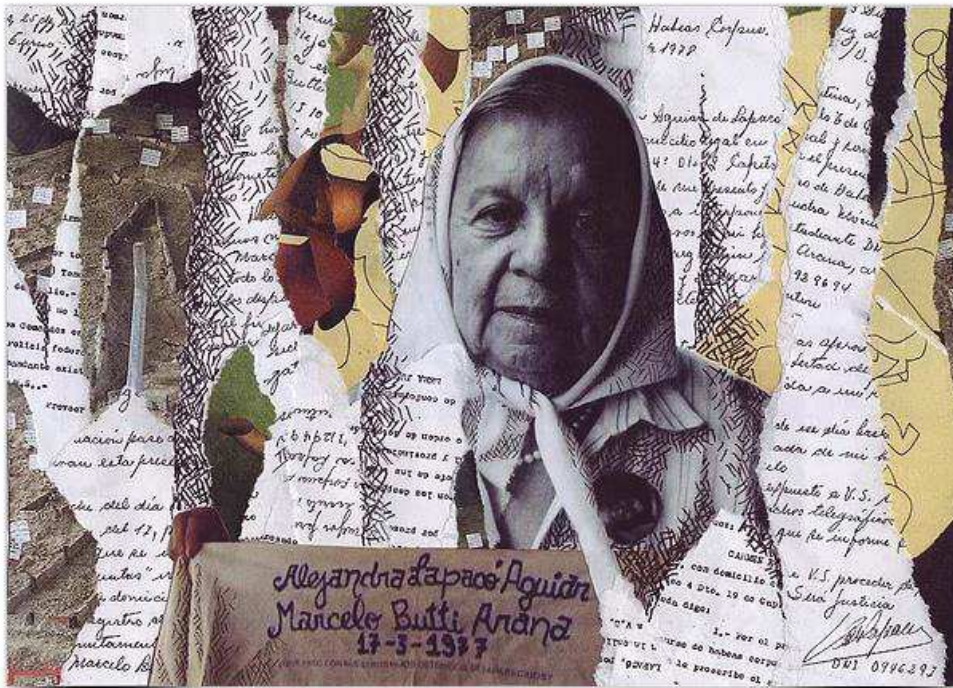
Le jour de son enlèvement, Gabriel revenait d'une réunion à quelques pas de chez lui. Ils étaient quatre amis à marcher, deux par deux. Lorsque des Ford Falcon arrivent et que des policiers en sortent, ils enlèvent Gabriel et la jeune fille qui était à ses côtés, Mirra Lovazzano. Les deux autres, restés quelques pas en arrière, assistent à la scène. Ce sont eux qui préviennent Julia

Julia n'obtient plus aucune nouvelle de son fils avant 1985.

0-7 Portrait de Vera Jarach

Portraits de résistance à la disparition : Madres

Palimpsestes du "terrain"



Carmen

Portrait de résistance à la disparition. Alice Verstraeten, photographie/collage et dessin à l'encre de chine, 2005-2013.

Carmen a choisi de s'entourer des souvenirs de sa fille Alejandra (vivante, à travers son tableau resté inachevé) et de souvenirs de son combat de "Mère de la Place de Mai" (à travers les habeas corpus déposés pour retrouver Alejandra, à travers le camp de disparition fouillé par les archéologues, à travers son foulard...)

Portrait publié dans *Disparition et témoignage...* (PUL/ Hermann, 2013).



Haydée

Portrait de résistance à la disparition. Alice Verstraeten, photographie/collage et dessin à l'encre de chine, 2005-2013.

Haydée a choisi d'être photographiée sur la Place de Mai, lors de la ronde hebdomadaire (maintenue depuis 1977), dont elle est une des initiatrices. Tous les jeudis, elle noue son foulard blanc sur sa tête, accroche les photos de son fils Horacio et de la petite amie de celui-ci, Dodo, sur son sein. Tous les jeudis, elle réclame la vérité et la justice pour les 30.000 disparus.

Portrait publié dans *Disparition et témoignage...* (PUL/ Hermann, 2013).

0-4 Portrait de Carmen, tel que présenté sur le site d'Alice Verstraeten

0-5 Portrait d'Haydée, tel que présenté sur le site d'Alice Verstraeten

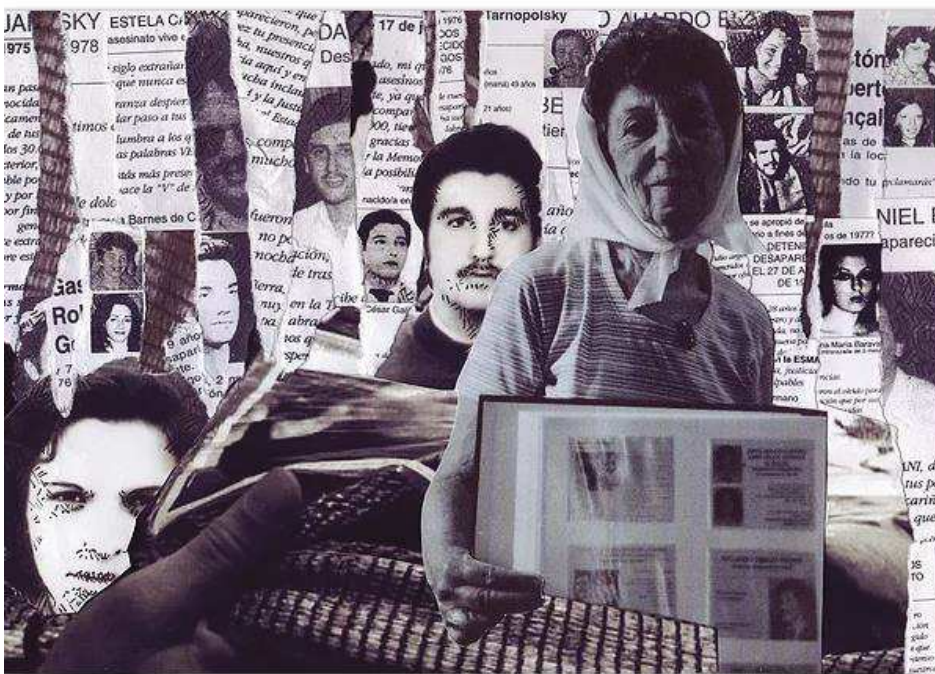


Taty

Portrait de résistance à la disparition. Alice Verstraeten, photographie/collage, 2005-2013.

Taty a choisi de s'entourer de tous les portraits de "disparus" accrochés aux murs, au siège de l'association des "Mères de la Place de Mai - Ligne fondatrice. Elle nous donne à lire le nom de son fils, Alejandro, inscrit sur le foulard qu'elle porte elle aussi dans toutes les manifestations.

Portrait publié dans *Disparition et témoignage...* (PUL/ Hermann, 2013).



Beatriz

Portrait de résistance à la disparition. Alice Verstraeten, photographie/collage et dessin à l'encre de chine, 2005-2013.

Beatriz a souhaité s'entourer de son travail à l'association des "Mères de la Place de Mai - ligne fondatrice: elle compile les recordatorios paru dans la presse, qui rendent hommage à des disparus, qui invoquent leur présence, qui réclament la vérité sur leur sort et le passage de la justice. Parmi ces recordatorios, ceux de son fils et de sa bru, Jorge et Mirta.

Portrait publié dans *Disparition et témoignage...* (PUL/ Hermann, 2013).

0-6 Portrait de Taty, tel que présenté sur le site d'Alice Verstraeten

0-7 Portrait de Beatriz, tel que présenté sur le site d'Alice Verstraeten

ANNEXE N°6. Photographies de terrain travaillées à l'encre de chine, Alice Verstraeten

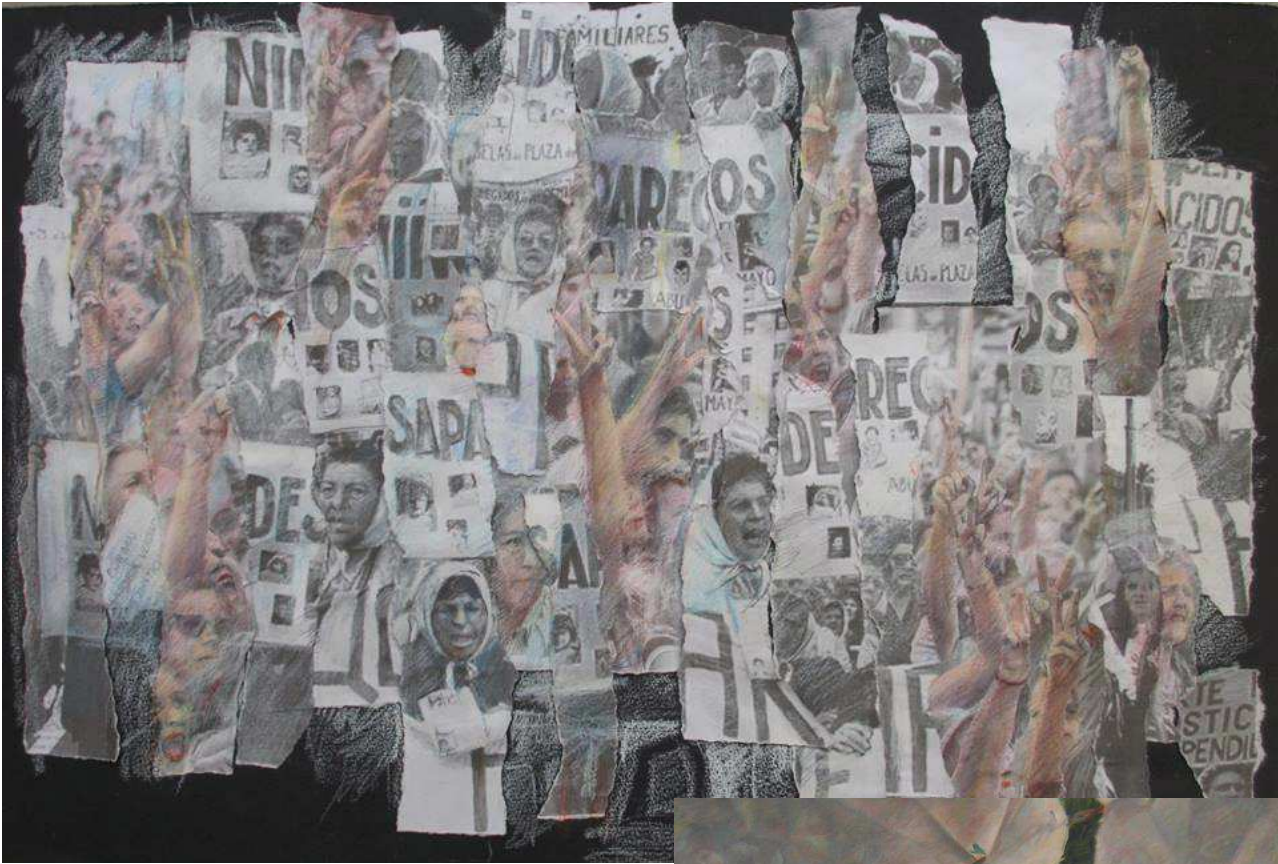


"Anniversaire de la ronde", Alice Verstraeten, crayon et encre de chine sur photographie, 2005-2016. Droits réservés.

"24 mars - Les amies", Alice Verstraeten, crayon et encre de chine sur photographie, 2005-2016. Droits réservés.



ANNEXE N°7 Œuvres de Michèle Lepeer, artiste-peintre



0-8 Michèle Lepeer, Toile de l'exposition Ronde de mémoires, 2006



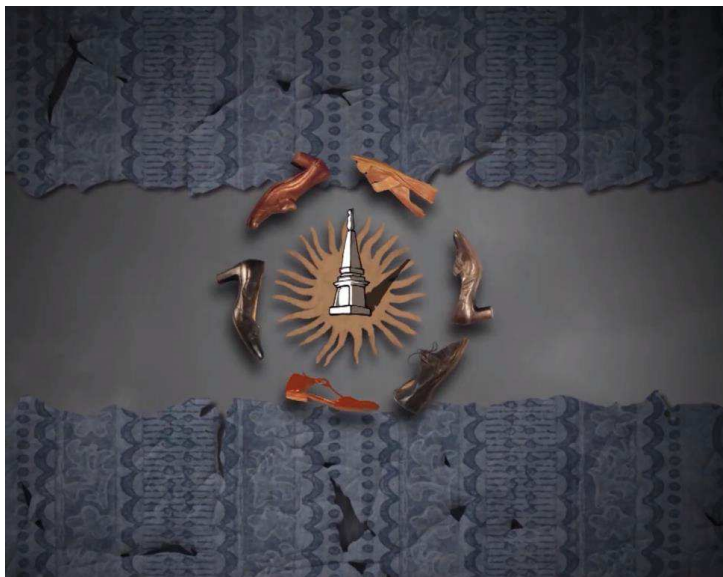
0-9 Impunité, Huile sur toile, 2005

ANNEXE N°8 Entretien avec Véronique Massenot

Pour des raisons de droits, les pages xx à xxvi ont été retirées de la version diffusée en ligne.

ANNEXE N°9 : Ateliers scolaires autour des Lettres à une disparue

Pour des raisons de droits, les pages xxvii à xxx ont été retirées de la version diffusée en ligne.

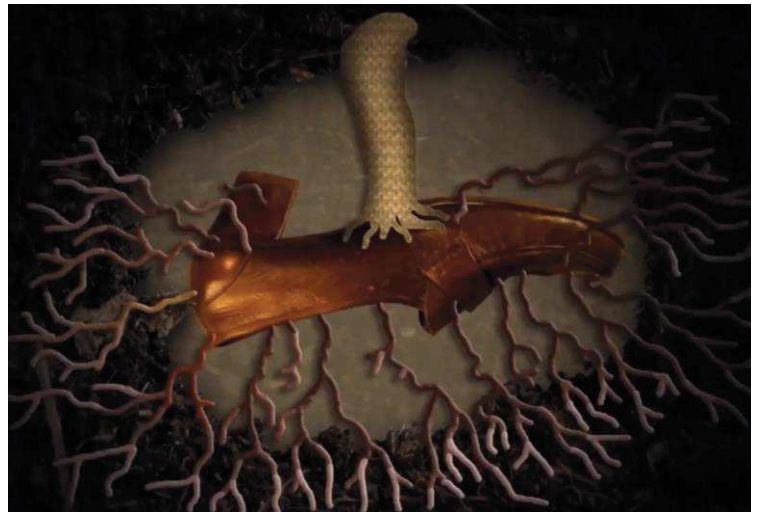


1. Une ronde des corps féminins

La vidéo commence par un gros plan sur une chaussure seule, sous la pluie, couchée sur le flan. Elle se met ensuite en mouvement, en se redressant, puis en se mouvant de manière circulaire, rejointe par d'autres chaussures de tailles et de couleurs différentes, autour de la pyramide – dessinée au centre. En fond sonore, le bruitage de la pluie, se mue en une « pluie » de voix, qui ressemblent davantage à des cris, celles des Mères sur la Place. C'est une lutte unissant des corps féminins qui est représentée, mais par le biais d'attributs et non des corps entiers : attributs vestimentaires comme les chaussures féminines, à petit talons, phoniques, les voix féminines...ou organiques. En effet, un second « plan » montre les chaussures qui s'emboîtent les unes dans les autres, et d'où poussent un réseau de fibres organiques formant un utérus les unissant toutes en un seul organe. C'est donc une représentation s'appuyant sur une vision naturalisée de la femme rattachée à des attributs féminins. La forme triangulaire de cet utérus, est ensuite réitérée par le déploiement du foulard, triangle. Ce foulard constitue le cadre d'une vidéo montrant des images « réelles » des foulards blancs, portées par des Mères sur la Place. Ce passage de l'image de l'utérus à celle du foulard est effectué par une animation montrant une « explosion » d'oiseaux en origamis blancs, suggérant une libération...Il existe une forme d'ambivalence au sein de cette représentation : le foulard, symbole de la lutte collective et politique des Mères dépasse-t-il ou poursuit-il l'image organique de l'utérus ? En fond, les voix féminines, d'indistinctes deviennent audibles et le slogan « *aparición con vida* », est scandé à plusieurs reprises. On passe donc d'un corps féminin invisible, informe, solitaire (la chaussure, certes féminine, se meut seule) à un corps qui a progressivement une forme féminine (l'utérus) de qui naît la lutte collective (le poing levé). La Mère ne semble pas « libérée » de son corps féminin par la lutte politique, mais au contraire accéder à une forme, un corps « politique » aux attributs féminins (signifiée par l'utérus, et le foulard) - par l'action politique. L'idée véhiculée est proche de celle selon laquelle seule, une mère/femme ne peut rien, mais qu'à plusieurs, elles sont capables de former un corps politique doté d'une force d'action. Idée que beaucoup de Mères formuleront dans leurs témoignages sur les raisons qui les poussèrent à rejoindre la ronde.¹²⁶

¹²⁶ C'est l'argument formulé à de nombreuses reprises par la fondatrice des Mères de la Place de Mai, Azucena Villaflor de Devicenti pour convaincre d'autres « mères » de la rejoindre et d'aller sur la Place de Mai

2. Une lutte contre le temps ?



Les Mères constituent une présence luttant contre le temps. Elles tournent autour de la pyramide qui constitue le centre d'un cadran solaire, dont l'ombre « trotte », marquant le temps qui passe, circulaire lui aussi. Les chaussures, elles, « trottent » dans le sens inverse. Les Mères tournent dans le sens inverse du cadran : c'est donc une lutte à contretemps (temps physique, la pluie battante et le soleil, et temps chronologique). Un autre symbole organique et vital, poursuivant celui de l'utérus, suggère cette inscription du corps des Mères en lutte contre le temps. Il est le lieu d'une (re)génération vitale. De la chaussure initiale, s'apparentant à une graine, jaillit un réseau de racines souterraines, donnant vie à un arbre. C'est arbre à la forme d'un poing féminin et vieilli, celui d'une Mère. Il s'ouvre ensuite pour faire jaillir des ballons où sont représentés les visages (photographiques) des disparus. Les Mères représentent donc une force qui est celle de la vie naturelle et organique. Elles font de leur corps agissant sur la place le lieu d'un éternel présent qui prend vie dans un passé - la mémoire des disparus, et de leur lutte politique -, constamment « actualisé »... Les disparus ne sont pas la « racine » mais bien le fruit de l'arbre - ils naissent de la main ouverte de la Mère comme la finalité de son engagement politique, son futur. Ce poing fermé, symbole de la lutte, est d'ailleurs situé au cœur de relations humaines, familiales : les enfants, les époux - un des doigts possède une alliance -, et les autres Mères : autant d'attachements humains qui sont à l'origine et à la fin de leur lutte sociale et politique.

RESUME

Ce mémoire étudie la « lamentation » qui se vit au cœur du mouvement des « Mères de la Place de Mai », en Argentine. La lamentation est définie comme une dynamique de représentation et de regards portés sur l'épreuve et la lutte des Mères de la Place de Mai. Par le fil conducteur du regard, ce travail montre comment chaque mère est amenée, au cours de sa lutte, individuellement ou collectivement, à se donner à voir et à être regardée, mais aussi à se regarder dans l'autre. Ce mémoire s'appuie sur l'analyse de deux pratiques de représentation, pour comprendre quel type de regard elles construisent sur les Mères. L'anthropologue, auteure et illustratrice Alice Verstraeten, a rencontré les Mères au cœur de sa recherche universitaire, menée depuis 2003 sur la disparition forcée en Argentine. Quant à Véronique Massenot, auteure des *Lettres à une disparue*, elle fait le choix de la fiction épistolaire pour partager à des enfants l'expérience intime d'une mère à la recherche de sa fille et petite-fille disparue. Par la mobilisation de pratiques esthétiques figuratives, leurs auteures tentent de comprendre, d'exprimer et de transmettre l'expérience de la disparition forcée.

Dans le premier chapitre, nous analysons la naissance et l'originalité anthropologique d'un rituel politique féminin, mené au nom de disparus dans l'espace public. Les Mères luttent contre la disparition forcée, par la médiation de leur présence physique sur la Place et par l'exhibition d'objets qui sont autant de traces des personnes disparues et invisibles. Par leur présence constante dans l'espace public, leurs corps féminins sont exposés continuellement aux jugements de ceux qui les regardent, puis les représentent. Nous exprimons comment ces regards sont souvent « filtrés » par des catégories opposées : pathos ou logos, espace privé ou espace public, héroïne ou victime, mère en deuil ou en refus de deuil. Face à ces regards, les Mères mettent en place des discours et des représentations plurielles- notamment dans leurs sites internet-, pour justifier leur lutte, construisant peu à peu une/des figure(s) de la Mère/des Mères de la Place de Mai.

Dans un deuxième chapitre, nous nous intéressons au déplacement du regard effectué par l'écrivaine dans les *Lettres à une disparue*, et par l'anthropologue dans son enquête aux côtés des Mères. Nous voyons qu'elles partagent l'expérience intime des Mères à l'encontre de la disparition. Elles reproduisent ce double mouvement d'enquête sur les traces des disparus et d'exhibition de ces traces. Elles le retranscrivent par l'écriture, mais le vivent aussi, sensiblement et activement. Elles constituent des médiations dans le sens d'un échange de regards de confiance mais aussi de compassion, d'un temps passé à exprimer au mieux et à transmettre à tous une lutte pour la mémoire d'un crime contre l'humanité.

Dans notre dernier chapitre, nous étudions en quoi ces pratiques établissent et mettent en scène le lien unissant chaque mère (éprouvant une douleur intime) à un collectif (vu comme un « corps » social). En tant que partages d'expériences sensibles, elles relient chaque mère aux siens disparus, mais aussi à l'ensemble du « corps social » dont font partie les auteures/lecteurs/spectateurs. Elles engagent des acteurs de la représentation dans une chaîne de compréhension, d'incarnation et de transmission de la lutte contre la disparition forcée.

MOTS-CLES

Argentine, Mères de la Place de Mai, Représentations, Médiations, Corps, Engagement,
Luttes politiques, Rituels, Paradigme indiciaire